CONSIDERATIONS SUR LES CAUSES DE LA GRANDEUR DES ROMAINS, ET DE LEUR DECADENCE.

NOUVELLE EDITION,

Revue, corrigée & augmentée par l'Auteur.

A laquelle on a joint un DIALOGUE DE SYLLA ET D'EUCRATE.

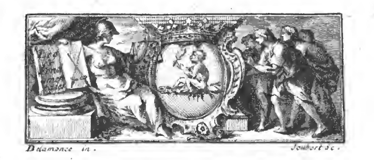


A LAUSANNE,
Chez MARC-MICHEL BOUSQUET & Compagnie.

MDCCXLIX.







Delamonce in. Joubert sc.

A

MESSIEURS

MESSIEURS

LES

AVOYER,

PETIT ET GRAND CONSEIL,

DE

L'ETAT EXTERIEUR,

DE LA VILLE

DE

BERNE.

MESSIEURS,



EN publiant de nouveau l'Ouvrage d'un Auteur illustre, dont je me suis fait un devoir de don-

donner une édition qui répondît à ſon mérite, je ne devois, ni ne pouvois, par bien des raiſons, Meſſieurs, *le faire paroître ſous des auſpices plus convenables que les votres.*

Les Cauſes de la Grandeur & de la Décadence des Romains, *préſentent dans un Tableau magnifique, les reſſorts qui élévent les Etats & les Empires, de même que ceux qui les précipitent dans la ruine: à quelque différence près, ils ſont les mêmes dans tous les Etats, grands & petits. Une Vertu mâle, la Juſtice, la Modération, la Prudence,*

l'Amour de l'Ordre & des Loix, en font l'appui le plus assuré; & les vices contraires les détruisent. A qui cette importante étude convient-elle mieux, qu'à vous, Messieurs?

Vous formez un Corps, dont le but & l'institution fondamentale (1) *est d'apprendre le grand art du Gouvernement, &*

(1) Cette Institution, unique dans son espece, & dont la date est de plusieurs siecles, a deux objets. Le *premier*, d'apprendre la forme & la Constitution de l'Etat, & de s'exercer dès la jeunesse à l'Art de parler & de manier les affaires. Cet ETAT EXTERIEUR, ainsi nommé, est une imitation du Conseil Souverain: il a, comme lui, son Hôtel de Ville, ses Avoyers, Tresoriers, Bannerets; un Senat, un Conseil de 200. &c. La création des Emplois & les autres déliberations y sont tout-à-fait confor-

& de vous y préparer. Comme autrefois, dans les Jeux des Combats, l'on se formoit à la guerre; de même dans un loisir utilement employé, vous vous accoutumez à manier les esprits, à conduire les affaires, & à vous rendre dociles aux Loix.

L'ancienneté de votre Etabliſſe-

conformes. Le *second* objet, regarde le Militaire, dont l'exercice se faisoit autrefois dans des tems réglés : & quoiqu'il soit aboli aujourd'hui, à cause des dépenses excessives qu'il occasionnoit, le même *Etat Exterieur* continue chaque année, d'en demander la permission à L L. E E. par une Députation. Il n'en a pas moins conservé ses Officiers Militaires. Ses Loix & ses Ordonnances ont reçu la Sanction du Souverain, qui protege cet établissement d'une façon particuliere.

bliſſement, la Protection & les Privileges particuliers, dont le Souverain vous a honorés (2), *l'élévation & la nobleſſe de vos vues; mais ſur tout, les Illuſtres Magiſtrats que la République a de tout tems tirés de votre Corps, comme d'une pépiniere, ſont autant de dignes attributs qui font votre éloge, beaucoup mieux que ma plume ne ſauroit le faire; & qui le font, ſans que la flatterie puiſ-ſe*

(2) L'ETAT EXTERIEUR vaut à chacun de ſes Membres une voix pour entrer dans le Gouvernement : & pour cet effet, on eſt obligé de s'y faire recevoir, dans l'eſpace d'une année, à compter du tems auquel on s'eſt marié. Ainſi, ce Corps, à proprement parler, eſt un compoſé de toute la Jeuneſſe Bernoiſe.

ſe y prétendre aucun droit, comme elle en a d'ordinaire le privilege dans les Epitres dédicatoires.

Deux autres motifs, Meſſieurs, *m'engagent encore à vous offrir ce Préſent, qui n'eſt point indigne de vous.*

L'ingénieux Auteur, par le délicat & juſte éloge (3), *qu'il donne au Gouvernement de* LL. EE. *nos* SOUVERAINS SEIGNEURS, *Leur a acquis un droit particulier ſur ſon Ouvrage.*

D'un autre côté, ce Souverain bienfaiſant & généreux, tou-

(3) Voyez *pages* 108. & 109.

toujours attentif à favoriser les Lettres & les Sciences, aussi bien que ceux qui peuvent contribuer à leur succès, me comble de ses graces d'une maniere si distinguée, que ma reconnoissance, qui n'a point de bornes, ne peut se resoudre à rester muette.

Puis-je mieux combiner ces deux devoirs, Messieurs, *qu'en présentant un Ouvrage si utile, à ce Fils de l'Etat, qui fait ses plus douces esperances; & qui, lorsqu'il aura atteint le terme de sa navigation* (4), *doit*

(4) L'*Etat Exterieur* a pour Emblême, un Vaisseau cinglant à pleines voiles vers un Port, qu'on voit dans le lointain, avec cette Inscription : *In spem dexteræ Gubernationis.*

doit être reçu dans ſon ſein, pour concourir au bonheur des Peuples confiés à ſes ſoins : Peuples, auxquels il importe ſi fort, de voir ceux qui ſont deſtinés à les gouverner un jour, imbus de bonne heure, de principes propres à leur perpétuer les douceurs & les avantages de la Domination ſous laquelle ils ont accoutumé de vivre ?

Ne refuſez donc pas, Meſſieurs, *d'orner le frontiſpice de mon Livre, qui doit ſervir de Renommée à votre Nom, qu'il portera & fera connoître auſſi loin, que la* Grandeur & la Décadence des Romains.

Daignez aussi, Messieurs, *agréer les vœux que je fais pour chacun de vous en particulier, & regarder d'un œil favorable cette foible marque des sentimens respectueux, avec lesquels j'ai l'honneur d'être,*

MESSIEURS,

A *Lausanne* le
1. *Mars* 1749.

Votre très-humble & très-obeissant Serviteur,

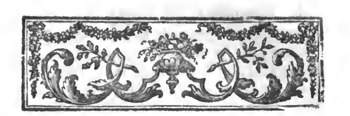
MARC-MIC. BOUSQUET.

TABLE
DES CHAPITRES.

CONSI-




SPQR



CONSIDERATIONS
SUR LES CAUSES
DE LA GRANDEUR
DES ROMAINS,
ET
DE LEUR DECADENCE.

CHAPITRE PREMIER.

1. *Commencemens de Rome.* 2. *Ses Guerres.*

IL ne faut pas prendre de la Ville de Rome, dans ses commencemens, l'idée que nous donnent les Villes que nous voyons aujourd'hui; à moins que ce ne soit de celles de la Crimée, fai- CHAP. I.

CHAP. I. tes pour renfermer le butin, les bestiaux, & les fruits de la Campagne. Les noms anciens des principaux lieux de Rome, ont tous du rapport à cet usage.

La Ville n'avoit pas même des rues, si l'on n'appelle de ce nom la continuation des chemins qui y aboutissoient. Les maisons étoient placées sans ordre, & très-petites : car les hommes, toujours au travail ou dans la Place publique, ne se tenoient gueres dans les maisons.

Mais la grandeur de Rome parut bien-tôt dans ses Edifices publics. Les Ouvrages (1) qui ont donné, & qui donnent encore aujourd'hui la plus haute idée de sa puissance, ont été faits sous les Rois. On commençoit déja à bâtir la Ville Eternelle.

ROMULUS & ses Successeurs furent presque toujours en guerre avec leurs voisins, pour avoir des Citoyens, des Femmes ou des Terres : ils revenoient dans la Ville avec les dépouilles des Peuples

(1) Voyez l'étonnement de DENYS d'*Halicarnasse* sur les Egoûts faits par TARQUIN; *Ant. Rom. liv.* 3. Il subsiste encore.

Peuples vaincus ; c'étoient des gerbes de bled & des troupeaux : cela y caufoit une grande joye. Voilà l'origine des Triomphes, qui furent dans la fuite la principale caufe des Grandeurs où cette Ville parvint. CHAP. I.

Rome accrut beaucoup fes forces par fon union avec les Sabins, peuples durs & belliqueux, comme les Lacédémoniens, dont ils étoient defcendus. ROMULUS (1) prit leur Bouclier qui étoit large, au lieu du petit Bouclier Argien dont il s'étoit fervi jufqu'alors ; & on doit remarquer, que ce qui a le plus contribué à rendre les Romains les Maîtres du Monde, c'eft qu'ayant combattu fucceffivement contre tous les Peuples, ils ont toujours renoncé à leurs ufages, fi-tôt qu'ils en ont trouvé de meilleurs.

On penfoit alors dans les Républiques d'Italie, que les Traités qu'elles avoient faits avec un Roi, ne les obligeoient point envers fon fucceffeur; c'étoit pour elles une efpece de Droit des Gens (2) : ainfi tout ce qui avoit été

 foumis

(1) PLUTARQUE, *Vie de Romulus.*
(2) Cela paroît par toute l'Hiftoire des Rois de *Rome.*

CHAP. I. soumis par un Roi de Rome, se prétendoit libre sous un autre, & les guerres naissoient toujours des guerres.

Le regne de NUMA, long & pacifique, étoit très-propre à laisser Rome dans sa médiocrité; & si elle eût eu dans ce tems-là un territoire moins borné, & une puissance plus grande, il y a apparence que sa fortune eût été fixée pour jamais.

Une des causes de sa prospérité, c'est que ses Rois furent tous de grands personnages. On ne trouve point ailleurs, dans les Histoires, une suite non interrompue de tels hommes d'Etat & de tels Capitaines.

Dans la naissance des Societés, ce sont les Chefs des Républiques qui font l'institution; & c'est ensuite l'institution qui forme les Chefs des Républiques.

TARQUIN prit la Couronne, sans être élu par le Sénat (1), ni par le Peuple. Le pouvoir devenoit héréditaire: il

(1) Le Sénat nommoit un Magistrat de l'interregne, qui élisoit le Roi: cette élection devoit être confirmée par le Peuple. Voyez DENYS. d'*Halic. liv.* 2. 3. & 4.

il le rendit abſolu. Ces deux revolutions furent bien-tôt ſuivies d'une troiſieme. CHAP. I.

Son fils SEXTUS, en violant LUCRECE, fit une choſe qui a preſque toujours fait chaſſer les Tyrans des Villes où ils ont commandé : car le Peuple, à qui une action pareille fait ſi bien ſentir la ſervitude, prend d'abord une réſolution extrême.

Un Peuple peut aiſément ſouffrir qu'on exige de lui de nouveaux tributs ; il ne ſait pas s'il ne retirera point quelque utilité de l'emploi qu'on fera de l'argent qu'on lui demande : mais, quand on lui fait un affront, il ne ſent que ſon malheur, & il y ajoute l'idée de tous les maux qui ſont poſſibles.

Il eſt pourtant vrai que la mort de Lucrece ne fut que l'occaſion de la révolution qui arriva : car un Peuple fier, entreprenant, hardi, & renfermé dans des murailles, doit néceſſairement ſecoüer le joug, ou adoucir ſes mœurs.

Il devoit arriver de deux choſes l'une ; ou que Rome changeroit ſon gouvernement, ou qu'elle reſteroit une petite & pauvre Monarchie.

L'Hiſtoire moderne nous fournit un

CHAP. I. exemple de ce qui arriva pour lors à Rome, & ceci eſt bien remarquable : car comme les hommes ont eu dans tous les temps les mêmes paſſions ; les occaſions qui produiſent les grands changemens ſont différentes, mais les cauſes ſont toujours les mêmes.

Comme HENRI VII, Roi d'Angleterre, augmenta le pouvoir des Communes pour avilir les Grands ; SERVIUS TULLIUS, avant lui, avoit étendu les Privileges du Peuple (1) pour abaiſſer le Sénat : mais le Peuple, devenu dabord plus hardi, renverſa l'une & l'autre Monarchie.

Le portrait de TARQUIN n'a point été flatté ; ſon nom n'a échapé à aucun des Orateurs qui ont eu à parler contre la Tyrannie : mais ſa conduite avant ſon malheur, que l'on voit qu'il prévoyoit, ſa douceur pour les Peuples vaincus, ſa libéralité envers les Soldats, cet art qu'il eut d'intéreſſer tant de gens à ſa conſervation, ſes Ouvrages publics, ſon courage à la guerre, ſa conſtance dans ſon malheur, une guerre

(1) Voyez ZONARE, & DENYS d'*Halicarnaſſe*, *liv.* 4.

guerre de vingt ans qu'il fit ou qu'il fit faire au Peuple Romain, ſans Royaume & ſans biens, ſes continuelles reſſources font bien voir que ce n'étoit pas un homme mépriſable. CHAP. I.

Les places que la poſtérité donne, ſont ſujettes comme les autres aux caprices de la fortune: malheur à la reputation de tout Prince, qui eſt opprimé par un parti qui devient le dominant, ou qui a tenté de détruire un préjugé qui lui ſurvit.

Rome ayant chaſſé les Rois, établit des Conſuls annuels; c'eſt encore ce qui la porta à ce haut degré de puiſſance. Les Princes ont dans leur vie des périodes d'ambition; après quoi d'autres paſſions, & l'oiſiveté même ſuccedent: mais la République ayant des Chefs qui changeoient tous les ans, & qui cherchoient à ſignaler leur Magiſtrature pour en obtenir de nouvelles, il n'y avoit pas un moment de perdu pour l'ambition; ils engageoient le Sénat à propoſer au Peuple la guerre, & lui montroient tous les jours de nouveaux Ennemis.

Ce Corps y étoit déja aſſez porté de

CHAP. I. lui-même : car étant fatigué sans cesse par les plaintes & les demandes du Peuple, il cherchoit à le distraire de ses inquiétudes, & à l'occuper au dehors (1).

Or la guerre étoit presque toujours agréable au Peuple, parce que, par la sage distribution du butin, on avoit trouvé le moyen de la lui rendre utile.

Rome étant une Ville sans Commerce, & presque sans Arts, le pillage étoit le seul moyen que les particuliers eussent pour s'enrichir.

On avoit donc mis de la discipline dans la maniere de piller ; & on y observoit à peu près le même ordre qui se pratique aujourd'hui chez les petits Tartares.

Le butin étoit mis en commun (2), & on le distribuoit aux Soldats : rien n'étoit perdu, parce qu'avant de partir, chacun avoit juré qu'il ne détourneroit rien à son profit. Or les Romains étoient le Peuple du monde le plus religieux sur le serment, qui fut toujours le

(1) D'ailleurs l'autorité du Sénat étoit moins bornée dans les affaires du dehors, que dans celles de la Ville.

(2) Voyez POLYBE, *liv.* 10.

le nerf de leur difcipline militaire. CHAP. I.

Enfin les Citoyens qui reftoient dans la Ville, jouïffoient auffi des fruits de la Victoire. On confifquoit une partie des terres du Peuple vaincu, dont on faifoit deux parts : l'une fe vendoit au profit du Public ; l'autre étoit diftribuée aux pauvres Citoyens, fous la charge d'une rente en faveur de la République.

Les Confuls ne pouvant obtenir l'honneur du Triomphe, que par une Conquête ou une Victoire, faifoient la guerre avec une impétuofité extrême : on alloit droit à l'ennemi, & la force décidoit d'abord.

Rome étoit donc dans une guerre éternelle & toujours violente : or une Nation toujours en guerre & par principe de gouvernement, devoit néceffairement périr ; ou venir à bout de toutes les autres, qui tantôt en guerre, tantôt en paix, n'étoient jamais fi propres à attaquer, ni fi préparées à fe défendre.

Par-là les Romains acquirent une profonde connoiffance de l'Art militaire : dans les guerres paffageres, la

CHAP. I. plûpart des exemples ſont perdus ; la paix donne d'autres idées, & on oublie ſes fautes, & ſes vertus-mêmes.

Une autre ſuite du principe de la guerre continuelle, fut, que les Romains ne firent jamais la paix que vainqueurs : en effet, à quoi bon faire une paix honteuſe avec un Peuple, pour en aller attaquer un autre ?

Dans cette idée, ils augmentoient toujours leurs prétentions à meſure de leurs défaites ; par-là ils conſternoient les vainqueurs, & s'impoſoient à eux-mêmes une plus grande néceſſité de vaincre.

Toujours expoſés aux plus affreuſes vengeances, la Conſtance & la Valeur leur devinrent néceſſaires ; & ces vertus ne purent être diſtinguées chez eux de l'amour de ſoi-même, de ſa famille, de ſa patrie, & de tout ce qu'il y a de plus cher parmi les hommes.

Les Peuples d'Italie n'avoient aucun (1) uſage des machines propres à faire

(1) DENYS d'HALICARNASSE le dit formellement *liv.* 9. & cela paroit par l'Hiſtoire. Ils ne ſavoient point faire de galleries pour ſe mettre à couvert des Aſſiégés ; ils tâchoient de prendre les Villes par eſcalades. EPHORUS a écrit, qu'ARTEMON Ingé-

les fieges ; & de plus les Soldats n'ayant point de paye, on ne pouvoit pas les retenir long-tems devant une place : ainfi peu de leurs guerres étoient décifives. On fe battoit pour avoir le pillage du Camp ennemi, ou de fes terres ; après quoi le vainqueur & le vaincu fe retiroient chacun dans fa Ville. C'eft ce qui fit la réfiftance des Peuples d'Italie, & en même temps l'opiniâtreté des Romains à les fubjuguer ; c'eft ce qui donna à ceux-ci des victoires qui ne les corrompirent point, & qui leur laifferent toute leur pauvreté.

S'ils avoient rapidement conquis toutes les Villes voifines, ils fe feroient trouvés dans la décadence à l'arrivée de Pyrrhus, des Gaulois, & d'Annibal ; & par la deftinée de prefque tous les Etats du Monde, ils auroient paffé trop vîte de la pauvreté aux richeffes, & des richeffes à la corruption.

Mais Rome faifant toujours des efforts, & trouvant toujours des obftacles, faifoit fentir fa puiffance, fans pou-

nieur inventa les groffes machines pour battre les plus fortes murailles. PERICLES s'en fervit le premier au fiege de *Samos*, dit PLUTARQUE, *Vie de Periclès.*

CHAP. I. pouvoir l'étendre ; & dans une circonférence très-petite, elle s'exerçoit à des vertus qui devoient être si fatales à l'Univers.

Tous les Peuples d'Italie n'étoient pas également belliqueux : les Toscans étoient amollis par leurs richesses & par leur luxe ; les Tarentains, les Capouans, presque toutes les Villes de la Campanie & de la grande Grece, languissoient dans l'oisiveté & dans les plaisirs. Mais les Latins, les Herniques, les Sabins, les Eques, & les Volsques aimoient passionnément la guerre ; ils étoient autour de Rome ; ils lui firent une résistance inconcevable, & furent ses maitres en fait d'opiniâtreté.

Les Villes Latines étoient des Colonies d'Albe, qui furent fondées (1) par LATINUS SYLVIUS : outre une origine commune avec les Romains, elles avoient encore des Rites communs ; & SERVIUS TULLIUS (2) les avoit engagées à faire bâtir un Temple dans Rome, pour être le centre de l'union des

(1) Comme on le voit dans le Traité intitulé *Origo Gentis Romanæ*, qu'on croit être d'AURELIUS VICTOR.

(2) DENYS d'*Halicarnasse*, *liv.* 4.

des deux Peuples. Ayant perdu une grande bataille auprès du Lac Régille, elles furent soumises à une alliance & une societé (1) de guerres avec les Romains. CHAP. I.

On vit manifestement, pendant le peu de temps que dura la tyrannie des Decemvirs, à quel point l'aggrandissement de Rome dépendoit de sa Liberté. L'Etat sembla avoir perdu (2) l'ame qui le faisoit mouvoir.

Il n'y eut plus dans la Ville que deux sortes de gens, ceux qui souffroient la servitude, & ceux qui, pour leurs intérêts particuliers, cherchoient à la faire souffrir. Les Sénateurs se retirerent de Rome comme d'une Ville étrangere; & les Peuples voisins ne trouverent de résistance nulle part.

Le Sénat ayant eu le moyen de donner une paye aux Soldats, le siege de Veïes fut entrepris; il dura dix ans. On vit un nouvel Art chez les Romains, & une autre maniere de faire la guerre; leurs

(1) Voyez dans DENYS d'*Halicarnasse*, *liv. 6.* un des Traités faits avec eux.

(2) Sous prétexte de donner au Peuple des Loix écrites, ils se saisirent du Gouvernement, Voyez DENYS d'*Halicarnasse*, *liv.* 11.

CHAP. I. leurs ſuccès furent plus éclatans, ils profiterent mieux de leurs victoires, ils firent de plus grandes Conquêtes, ils envoyerent plus de Colonies; enfin la priſe de Veïes fut une eſpece de révolution.

Mais les travaux ne furent pas moindres. S'ils porterent de plus rudes coups aux Toſcans, aux Eques, & aux Volſques, cela même fit que les Latins & les Herniques leurs alliés, qui avoient les mêmes armes & la même diſcipline qu'eux, les abandonnerent; que des Ligues ſe formerent chez les Toſcans; & que les Samnites, les plus belliqueux de tous les Peuples de l'Italie, leur firent la guerre avec fureur.

Depuis l'établiſſement de la paye, le Sénat ne diſtribua plus aux Soldats les Terres des Peuples vaincus: il impoſa d'autres conditions; il les obligea, par exemple, de fournir (1) à l'Armée une ſolde pendant un certain temps, de lui donner du bled & des habits.

La priſe de Rome par les Gaulois ne lui ôta rien de ſes forces: l'Armée, plus diſſipée que vaincue, ſe retira preſque

(1) Voyez les Traités qui furent faits.

que entiere à Veies ; le Peuple se sauva dans les Villes voisines ; & l'incendie de la Ville ne fut que l'incendie de quelques Cabanes de pasteurs. CHAP. I.

CHAPITRE II.

De l'Art de la Guerre chez les Romains.

LEs Romains se destinant à la guerre, & la regardant comme le seul Art, ils mirent tout leur esprit & toutes leurs pensées à le perfectionner. C'est sans doute un Dieu, dit *Vegece* (1), qui leur inspira la Légion. CHAP. II.

Ils jugerent qu'il falloit donner aux Soldats de la Légion des armes offensives & défensives, plus fortes & plus (2) pesan-

(1) *L.* 2. *Ch.* 1.

(2) Voyez dans POLYBE & dans JOSEPHE *de Bello Judaico*, *liv.* 2. quelles étoient les armes du Soldat Romain. Il y a peu de différence, dit ce dernier, entre les chevaux chargés & les Soldats Romains. " Ils portent, dit " CICERON, leur nourriture pour plus de 15 " jours, tout ce qui est à leur usage, tout ce qu'il" faut pour se fortifier ; & à l'égard de leurs" armes, ils n'en sont pas plus embarrassés" que de leurs mains. *Tuscul. liv.* 3.."

CHAP. II. pesantes que celles de quelque autre Peuple que ce fût.

Mais comme il y a des choses à faire dans la guerre dont un corps pesant n'est pas capable, ils voulurent que la Légion contînt dans son sein une troupe légere, qui pût en sortir pour engager le combat ; &, si la nécessité l'exigeoit, s'y retirer ; qu'elle eût encore de la Cavalerie, des hommes de trait, & des Frondeurs, pour poursuivre les fuyards & achever la victoire ; qu'elle fût défendue par toute sorte de machines de guerre, qu'elle traînoit avec elle ; que chaque fois elle se retranchât, & fût, comme dit *Vegece* (1), une espece de place de guerre.

Pour qu'ils pussent avoir des armes plus pesantes que celles des autres hommes, il falloit qu'ils se rendissent plus qu'hommes ; c'est ce qu'ils firent par un travail continuel qui augmentoit leur force, & par des exercices qui leur donnoient de l'adresse, laquelle n'est autre chose qu'une juste dispensation des forces que l'on a.

Nous remarquons aujourd'hui que nos

(1) *Lib.* 2. *cap.* 25.

nos Armées périssent beaucoup par le travail (1) immodéré des Soldats ; & cependant c'étoit par un travail immense que les Romains se conservoient. La raison en est, je crois, que leurs fatigues étoient continuelles ; au lieu que nos Soldats passent sans cesse d'un travail extrême à une extrême oisiveté, ce qui est la chose du monde la plus propre à les faire périr. CHAP. II.

Il faut que je rapporte ici ce que les Auteurs (2) nous disent de l'éducation des Soldats Romains. On les accoutumoit à aller le pas militaire, c'est-à-dire, à faire en cinq heures vingt mille, & quelquefois vingt-quatre. Pendant ces marches, on leur faisoit porter des poids de soixante livres. On les entretenoit dans l'habitude de courir & de sauter tout armés ; ils pre-

(1) Sur-tout par le fouillement des terres.

(2) Voyez VEGECE, *l.* 1. Voyez dans TITE-LIVE, *l.* 26. les exercices que *Scipion* l'Africain faisoit faire aux Soldats après la prise de *Carthage* la neuve. *Marius*, malgré sa vieillesse, alloit tous les jours au Champ de Mars : *Pompée*, à l'âge de 58. ans, alloit combattre tout armé avec les jeunes gens ; il montoit à cheval, couroit à bride abbatue, & lançoit ses javelots. PLUTARQUE, *Vie de Marius & de Pompée*.

CHAP. II. noient (1) dans leurs exercices des épées, des javelots, des fleches d'une pesanteur double des armes ordinaires ; & ces exercices étoient continuels.

Ce n'étoit pas seulement dans le Camp qu'étoit l'Ecole militaire ; il y avoit dans la Ville un lieu où les Citoyens alloient s'exercer (c'étoit le Champ de Mars) ; après le travail (2) ils se jettoient dans le Tybre, pour s'entretenir dans l'habitude de nager, & nettoyer la poussiere & la sueur.

Nous n'avons plus une juste idée des exercices du corps : un homme qui s'y applique trop, nous paroît méprisable, par la raison que la plupart de ces exercices n'ont plus d'autre objet que les agrémens ; au lieu que, chez les Anciens, tout, jusqu'à la danse, faisoit partie de l'Art militaire.

Il est même arrivé parmi nous, qu'une adresse trop recherchée dans l'usage des armes dont nous nous servons à la guerre, est devenue ridicule ; parce que, depuis l'introduction de la coutume des combats singuliers, l'escrime a été regar-

(1) Vegece, *l.* 1.
(2) Vegece, *ibid.*

regardée comme la ſcience des querelleurs ou des poltrons. CHAP. II.

Ceux qui critiquent *Homere* de ce qu'il releve ordinairement dans ſes Héros la force, l'adreſſe, ou l'agilité du corps, devroient trouver *Salluſte* bien ridicule, qui loue POMPE'E (1) de ce qu'il couroit, ſautoit, & portoit un fardeau auſſi-bien qu'homme de ſon temps.

Toutes les fois que les Romains ſe crurent en danger, ou qu'ils voulurent reparer quelque perte, ce fut une pratique conſtante chez eux d'affermir la diſcipline militaire. Ont-ils à faire la guerre aux Latins, Peuples auſſi aguerris qu'eux-mêmes? MANLIUS ſonge à augmenter la force du Commandement, & fait mourir ſon fils, qui avoit vaincu ſans ſon ordre. Sont-ils battus à Numance? SCIPION EMILIEN les prive d'abord de tout ce qui les avoit amollis (2). Les Légions Romaines

 ont-

(1) *Cùm alacribus ſaltu, cùm velocibus curſu, cùm validis vecte certabat.* Fragm. de SALLUSTE, rapporté par VEGECE, *liv.* I. *ch.* 9.

(2) Il vendit toutes les bêtes de ſomme de l'Armée, & fit porter à chaque Soldat du bled pour trente jours, & ſept pieux. *Somm. de* FLORUS, *liv.* 57.

CHAP. II. ont-elles passé sous le joug en Numidie! METELLUS repare cette honte dès qu'il leur a fait reprendre les institutions anciennes. MARIUS, pour battre les Cimbres & les Teutons, commence par détourner les fleuves; & SYLLA fait si bien (1) travailler les Soldats de son Armée effrayée de la guerre contre Mithridate, qu'ils lui demandent le combat comme la fin de leurs peines.

PUBLIUS NASICA, sans besoin, leur fit construire une armée Navale; on craignoit plus l'oisiveté que les Ennemis.

Aulugelle (2) donne d'assez mauvaises raisons de la coutume des Romains, de faire saigner les Soldats qui avoient commis quelque faute: la vraie est que la force étant la principale qualité du Soldat, c'étoit le dégrader que de l'affoiblir.

Des hommes si endurcis étoient ordinairement sains: on ne remarque pas dans les Auteurs, que les Armées Romaines, qui faisoient la guerre en tant de climats, périssent beaucoup par les mala-

(1) FRONTIN, *Stratagem. l.* 1. *ch.* 11.
(2) *L.* 10. *ch.* 8.

maladies ; au lieu qu'il arrive presque continuellement aujourd'hui, que des Armées, sans avoir combattu, se fondent, pour ainsi dire, dans une Campagne. CHAP. II.

Parmi nous, les désertions sont fréquentes, parce que les Soldats sont la plus vile partie de chaque Nation, & qu'il n'y en a aucune qui ait ou qui croye avoir un certain avantage sur les autres. Chez les Romains, elles étoient plus rares : des Soldats tirés du sein d'un Peuple si fier, si orgueilleux, si sûr de commander aux autres, ne pouvoient gueres penser à s'avilir jusqu'à cesser d'ètre Romains.

Comme leurs Armées n'étoient pas nombreuses, il étoit aisé de pourvoir à leur subsistance ; le Chef pouvoit mieux les connoître, & voyoit plus aisément les fautes & les violations de la discipline.

La force de leurs exercices, les chemins admirables qu'ils avoient construits, les mettoient en état de faire des marches (1) longues & rapides.

(1) Voyez sur-tout la défaite d'*Asdrubal* & leur diligence contre *Viriatus*.

CHAP. II. Leur préfence inopinée glaçoit les efprits : ils fe montroient fur-tout après un mauvais fuccès, dans le temps que leurs Ennemis étoient dans cette négligence que donne la victoire.

Dans nos combats d'aujourd'hui, un particulier n'a gueres de confiance qu'en la multitude: mais chaque Romain, plus robufte & plus aguerri que fon ennemi, comptoit toujours fur lui-même; il avoit naturellement du courage, c'eft-à-dire, de cette vertu qui eft le fentiment de fes propres forces.

Leurs troupes étant toujours les mieux difciplinées, il étoit difficile que, dans le combat le plus malheureux, ils ne fe ralliaffent quelque part, ou que le défordre ne fe mît quelque part chez les Ennemis. Auffi les voit-on continuellement dans les Hiftoires, quoique furmontés dans le commencement par le nombre ou par l'ardeur des Ennemis, arracher enfin la victoire de leurs mains.

Leur principale attention étoit d'examiner en quoi leur Ennemi pouvoit avoir de la fupériorité fur eux; & d'abord ils y mettoient ordre. Ils s'accoutumerent à voir le fang & les bleffures dans

dans les Spectacles des Gladiateurs, qu'ils prirent des Etrusques (1). CHAP. II.

Les épées tranchantes (2) des Gaulois, les Eléphans de Pyrrhus, ne les surprirent qu'une fois. Ils suppléerent à la foiblesse de leur Cavalerie (3) d'abord en ôtant les brides des chevaux, pour que l'impétuosité n'en pût être arrêtée; ensuite en y mêlant des Vélites (4). Quand ils eurent connu l'Epée Espagnole (5), ils quitterent la

(1) *Fragm. de Nicolas de Damas, liv. 10.* tiré d'ATHENÉ'E, *liv.*4. Avant que les Soldats partissent pour l'Armée, on leur donnoit un combat de Gladiateurs. *Jules Capit. Vie de Maxime & de Balbin.*

(2) Les Romains présentoient leurs Javelots, qui recevoient les coups des Epées Gauloises, & les émoussoient.

(3) Elle fut encore meilleure que celle des petits Peuples d'Italie. On la formoit des principaux Citoyens, à qui le Public entretenoit un cheval. Quand elle mettoit pied à terre, il n'y avoit point d'Infanterie plus redoutable; & très-souvent elle déterminoit la victoire.

(4) C'étoient de jeunes hommes légérement armés, & les plus agiles de la Légion, qui, au moindre signal, sautoient sur la croupe des chevaux, ou combattoient à pied. VAL. MAX. *liv.* 2. TITE-LIVE, *liv.* 26.

(5) Fragm. de POLYBE, rapporté par SUIDAS au mot Μαχαιρα.

CHAP. II. leur. Ils éluderent la ſcience des Pilotes, par l'invention d'une machine que *Polybe* nous a décrite. Enfin, comme dit *Joſephe* (1), la guerre étoit pour eux une méditation, la paix un exercice.

Si quelque Nation tint, de la nature ou de ſon inſtitution, quelqu'avantage particulier, ils en firent d'abord uſage : ils n'oublierent rien pour avoir des Chevaux Numides, des Archers Crétois, des Frondeurs Baléares, des Vaiſſeaux Rhodiens.

Enfin jamais Nation ne prépara la Guerre avec tant de prudence, & ne la fit avec tant d'audace.

CHAPITRE III.

Comment les Romains purent s'aggrandir.

CHAP. III. COMME les Peuples de l'Europe ont dans ces temps-ci à peu-près les mêmes arts, les même armes, la même diſcipline, & la même maniere de

(1) *De Bello Judaïco*, liv. 2.

de faire la guerre, la prodigieuſe fortune des Romains nous paroît inconcevable. D'ailleurs, il y a aujourd'hui une telle diſproportion dans la puiſſance, qu'il n'eſt pas poſſible qu'un petit Etat ſorte par ſes propres forces de l'abaiſſement où la Providence l'a mis. CHAP. III.

Ceci demande qu'on y réfléchiſſe; ſans quoi nous verrions des événemens ſans les comprendre; & ne ſentant pas bien la différence des ſituations, nous croirions, en liſant l'Hiſtoire ancienne, voir d'autres hommes que nous.

Une expérience continuelle a pu faire connoître en Europe, qu'un Prince, qui a un million de Sujets, ne peut, ſans ſe détruire lui-même; entretenir plus de dix mille hommes de troupes: il n'y a donc que les grandes Nations qui aient des armées.

Il n'en étoit pas de même dans les anciennes Républiques; car cette proportion des Soldats au reſte du Peuple, qui eſt aujourd'hui comme d'un à cent, y pouvoit être aiſément comme d'un à huit.

Les Fondateurs des anciennes Républiques avoient également partagé les

CHAP. III. les terres : cela ſeul faiſoit un Peuple puiſſant, c'eſt-à-dire, une Societé bien réglée ; cela faiſoit auſſi une bonne armée, chacun ayant un égal intérêt, & très-grand, à défendre ſa patrie.

Quand les loix n'étoient plus rigidement obſervées, les choſes revenoient au point où elles ſont à préſent parmi nous : l'avarice de quelques particuliers, & la prodigalité des autres, faiſoient paſſer les fonds de terre dans peu de mains ; & d'abord les arts s'introduiſoient, pour les beſoins mutuels des riches & des pauvres. Cela faiſoit qu'il n'y avoit preſque plus de Citoyens ni de Soldats ; car les fonds de terre, deſtinés auparavant à l'entretien de ces derniers, étoient employés à celui des Eſclaves & des Artiſans, inſtrumens du luxe des nouveaux poſſeſſeurs : ſans quoi l'Etat, qui malgré ſon déréglement doit ſubſiſter, auroit péri. Avant la corruption, les revenus primitifs de l'Etat étoient partagés entre les Soldats, c'eſt-à-dire, les Laboureurs : lorſque la République étoit corrompue, ils paſſoient d'abord à des hommes riches, qui les rendoient aux Eſclaves

& aux Artisans; d'où on en retiroit, par le moyen des Tributs, une partie pour l'entretien des Soldats. CHAP. III.

Or ces sortes de gens n'étoient gueres propres à la guerre: ils étoient lâches, & déja corrompus par le luxe des Villes, & souvent par leur art même; outre que, comme ils n'avoient point proprement de Patrie, & qu'ils jouissoient de leur industrie par-tout, ils avoient peu à perdre ou à conserver.

Dans un Dénombrement (1) de Rome fait quelque tems après l'expulsion des Rois, & dans celui que DEMETRIUS DE PHALERE (2) fit à Athenes, il se trouva, à peu près, le même nombre d'habitans; Rome en avoit quatre cent quarante-mille, Athenes quatre cent trente & un mille. Mais ce Dénombrement de Rome tombe dans un temps où elle étoit dans la force de son institution, & celui d'Athenes dans un temps où elle étoit

(1) C'est le Dénombrement dont parle DENYS d'*Halicarn.* dans le *liv.* 9. *art.* 25. & qui me paroît être le même que celui qu'il rapporte à la fin de son sixieme Livre, qui fut fait seize ans après l'expulsion des Rois.

(2) *Ctesicles* dans *Athenée*, *liv.* 6.

CHAP. III.

étoit entiérement corrompue. On trouva que le nombre des Citoyens puberes faisoit à Rome le quart de ses habitans, & qu'il faisoit à Athenes un peu moins du vingtiéme: la puissance de Rome étoit donc à celle d'Athenes dans ces divers temps, à peu près comme un quart est à un vingtiéme, c'est-à-dire, qu'elle étoit cinq fois plus grande.

Les Rois Agis & Cleomenes voyant, qu'au lieu de neuf mille Citoyens qui étoient à Sparte du temps de Lycurgue (1), il n'y en avoit plus que sept cent (2), dont à peine cent possédoient des terres, & que tout le reste n'étoit qu'une populace sans courage, ils entreprirent de rétablir les loix (3) à cet égard; & Lacédémone reprit sa premiere puissance, & redevint formidable à tous les Grecs.

Ce fut le partage égal des terres qui rendit

(1) C'étoient des Citoyens de la Ville, appellés proprement Spartiates. Lycurgue fit pour eux neuf mille parts; il en donna trente mille aux autres habitans. Voyez PLUTARQUE, *Vie de Lycurgue.*

(2) Voyez Plutarque, *Vie d'Agis & de Cleomenes.*

(3) Voyez Plutarque, *ibid.*

rendit Rome capable de sortir d'abord de son abaissement ; & cela se sentit bien quand elle fut corrompue. CHAP. III.

Elle étoit une petite République, lorsque les Latins ayant refusé le secours de troupes (1) qu'ils étoient obligés de donner, on leva sur le champ dix Légions dans la Ville. " A peine à " présent, dit *Tite-Live*, Rome, que " le Monde entier ne peut contenir, " en pourroit-elle faire autant, si un " ennemi paroissoit tout-à-coup devant " ses murailles; marque certaine que " nous ne nous sommes point aggran- " dis, & que nous n'avons fait qu'aug- " menter le luxe & les richesses qui " nous travaillent. "

Dites-moi, disoit TIBERIUS (2) " GRACCHUS aux Nobles, qui vaut " mieux, un Citoyen, ou un esclave " perpétuel ; un soldat, ou un homme " inutile à la guerre ? Voulez-vous, " pour avoir quelques arpens de terre " plus que les autres Citoyens, renon- " cer "

[1] TITE-LIVE, 1. *Decad.* *l.* 7. Ce fut quelque temps après la prise de Rome, sous le Consulat de L. Furius Camillus, & de Ap. Claudius Crassus.

[2] APPIAN, *de la Guerre Civile*, l. 1.

CHAP. III. „ cer à l'espérance de la conquête du „ reste du monde, ou vous mettre en „ danger de vous voir enlever par les „ Ennemis ces terres que vous nous „ refusez ? "

CHAPITRE IV.

1. *Des Gaulois.* 2 *De Pyrrhus.* 3. *Parallele de Carthage & de Rome.* 4. *Guerre d'Annibal.*

CHAP. IV. LEs Romains eurent bien des guerres avec les Gaulois. L'amour de la gloire, le mépris de la mort, l'obstination pour vaincre, étoient les mèmes dans les deux Peuples; mais les armes étoient différentes: le bouclier des Gaulois étoit petit, & leur épée mauvaise; aussi furent-ils traités à peu près comme dans les derniers siécles les Mexiquains l'ont été par les Espagnols. Et ce qu'il y a de surprenant, c'est que ces Peuples, que les Romains rencontrerent dans presque tous les lieux, & dans presque tous les temps, se laisse-

laisserent détruire les uns après les autres, sans jamais connoître, chercher, ni prévenir la cause de leurs malheurs. CHAP. IV.

PYRRHUS vint faire la guerre aux Romains dans le temps qu'ils étoient en état de lui résister & de s'instruire par ses victoires; il leur apprit à se retrancher, à choisir, & à disposer un Camp; il les accoutuma aux éléphans, & les prépara pour de plus grandes guerres.

La grandeur de Pyrrhus ne consistoit que dans ses qualités personnelles (1): *Plutarque* (2) nous dit qu'il fut obligé de faire la guerre de Macédoine, parce qu'il ne pouvoit entretenir six mille hommes de pied, & cinq cent chevaux qu'il avoit. Ce Prince, maître d'un petit Etat dont on n'a plus entendu parler apès lui, étoit un avanturier, qui faisoit des entreprises continuelles, parce qu'il ne pouvoit subsister qu'en entreprenant.

Tarente son alliée avoit bien dégénéré de l'institution des Lacédémoniens

(1) Voyez un fragment du Liv. I. de DION dans l'*Extrait des Vertus & des Vices.*
(2) *Vie de Pyrrhus.*

CHAP. IV. niens ses ancêtres (1). Il auroit pu faire de grandes choses avec les Samnites; mais les Romains les avoient presque détruits.

Carthage, devenue riche plutôt que Rome, avoit aussi été plutôt corrompue: ainsi pendant qu'à Rome les emplois publics ne s'obtenoient que par la vertu, & ne donnoient d'utilité que l'honneur & une préférence aux fatigues, tout ce que le public peut donner aux particuliers se vendoit à Carthage, & tout service rendu par les particuliers y étoit payé par le public.

La tyrannie d'un Prince ne met pas un Etat plus près de sa ruine, que l'indifférence pour le bien commun n'y met une République. L'avantage d'un Etat libre, est que les revenus y sont mieux administrés: mais lorsqu'ils le sont plus mal? L'avantage d'un Etat libre est qu'il n'y a point de favoris: mais quand cela n'est pas, & qu'au lieu des amis & des parens du Prince, il faut faire la fortune des amis & des parens de tous ceux qui ont part au Gouvernement, tout est perdu; les loix

(1) JUSTIN, *liv.* 10.

loix font éludées plus dangereusement qu'elles ne font violées par un Prince, qui, étant toujours le plus grand Citoyen de l'Etat, a le plus d'intérêt à fa confervation. CHAP. IV.

Des anciennes mœurs, un certain ufage de la pauvreté, rendoient à Rome les fortunes à peu près égales; mais à Carthage, des particuliers avoient les richeffes des Rois.

De deux factions qui régnoient à Carthage, l'une vouloit toujours la paix, & l'autre toujours la guerre; de façon qu'il étoit impoffible d'y jouir de l'une, ni d'y bien faire l'autre.

Pendant qu'à Rome (1) la guerre réuniffoit d'abord tous les intérêts, elle les féparoit encore plus à Carthage.

Dans les Etats gouvernés par un Prince, les divifions s'appaifent aifément, parce qu'il a dans fes mains une puif-

(1) La préfence d'*Annibal* fit ceffer parmi les Romains toutes les divifions; mais la préfence de *Scipion* aigrit celles qui étoient déja parmi les Carthaginois; elle ôta au Gouvernement tout ce qui lui reftoit de force; les Généraux, le Sénat, les Grands devinrent plus fufpects au Peuple, & le Peuple devint plus furieux. Voyez dans APPIEN toute cette guerre du premier Scipion.

CHAP. IV. puiſſance coërcitive qui ramene les deux partis ; mais, dans une République, elles ſont plus durables, parce que le mal attaque ordinairement la puiſſance même qui pourroit le guérir.

A Rome, gouvernéepar les loix, le Peuple ſouffroit que le Sénat eût la direction des affaires. A Carthage, gouvernée par des abus, le Peuple vouloit tout faire par lui-même.

Carthage, qui faiſoit la guerre avec ſon opulence contre la pauvreté Romaine, avoit par cela même du déſavantage : l'or & l'argent s'épuiſent ; mais la vertu, la conſtance, la force & la pauvreté ne s'épuiſent jamais.

Les Romains étoient ambitieux par orgueil, & les Carthaginois par avarice ; les uns vouloient commander, les autres vouloient acquérir : & ces derniers, calculant ſans ceſſe la recette & la dépenſe, firent toujours la guerre ſans l'aimer.

Des batailles perdues, la diminution du Peuple, l'affoibliſſement du commerce, l'épuiſement du tréſor public, le ſoulévement des Nations voiſines, pouvoient faire accepter à Carthage

les

les conditions de paix les plus dures : Mais Rome ne se conduisoit point par le sentiment des biens & des maux ; elle ne se déterminoit que par sa gloire : & comme elle n'imaginoit point qu'elle pût être, si elle ne commandoit pas, il n'y avoit point d'espérance ni de crainte, qui pût l'obliger à faire une paix qu'elle n'auroit point imposée. CHAP. IV.

Il n'y a rien de si puissant qu'une République où l'on observe les loix, non pas par crainte, non pas par raison ; mais par passion, comme furent Rome & Lacédémone : car pour lors il se joint à la sagesse d'un bon gouvernement, toute la force que pourroit avoir une faction.

Les Carthaginois se servoient de troupes étrangeres ; & les Romains employoient les leurs. Comme ces derniers n'avoient jamais regardé les vaincus que comme des instrumens pour des triomphes futurs, ils rendirent Soldats tous les Peuples qu'ils avoient soumis ; & plus ils eurent de peine à les vaincre, plus ils les jugerent propres à être incorporés dans leur République. Ainsi nous voyons les Samnites, qui ne

CHAP. IV. furent ſubjugués qu'après vingt-quatre triomphes (1), devenir les auxiliaires des Romains ; & quelque temps avant la ſeconde guerre Punique, ils tirerent d'eux (2) & de leurs Alliés, c'eſt-à-dire, d'un pays qui n'étoit gueres plus grand que les Etats du Pape & de Naples, ſept cent mille hommes de pied, & ſoixante & dix mille de cheval, pour oppoſer aux Gaulois.

Dans le fort de la ſeconde guerre Punique, Rome eut toujours ſur pied de vingt-deux à vingt-quatre Légions ; cependant il paroît, par *Tite-Live*, que le Cens n'étoit pour lors que d'environ cent trente-ſept mille Citoyens.

Carthage employoit plus de forces pour attaquer, Rome pour ſe défendre : celle-ci, comme on vient de dire, arma un nombre d'hommes prodigieux contre les Gaulois & Annibal qui l'attaquoient ; & elle n'envoya que deux Légions contre les plus grands Rois : ce qui rendit ſes forces éternelles.

L'établiſſement de Carthage dans ſon

(1) FLOR. *l.* I.

(2) Voyez POLYBE. Le Sommaire de FLORUS dit, qu'ils leverent trois cent mille hommes dans la Ville & chez les Latins.

son pays, étoit moins solide que celui de Rome dans le sien: cette derniere avoit trente Colonies (1) autour d'elle, qui en étoient comme les remparts. Avant la bataille de Cannes, aucun Allié ne l'avoit abandonnée; c'est que les Samnites & les autres Peuples d'Italie étoient accoutumés à sa domination. CHAP. IV.

La plupart des Villes d'Afrique étant peu fortifiées, se rendoient d'abord à quiconque se présentoit pour les prendre; aussi tous ceux qui y débarquerent, Agatocle, Regulus, Scipion, mirent-ils d'abord Carthage au désespoir.

On ne peut gueres attribuer qu'à un mauvais gouvernement, ce qui leur arriva dans toute la guerre que leur fit le premier Scipion: leur Ville (2) & leur Armée même étoient affamées, tandis que les Romains étoient dans l'abondance de toutes choses.

Chez les Carthaginois, les Armées qui avoient été battues devenoient plus insolentes; quelquefois elles mettoient en

(1) TITE-LIVE, *l.* 27.
(2) Voyez APPIEN, *liber Libycus.*

CHAP. IV. en croix leurs Généraux, & les punissoient de leur propre lâcheté. Chez les Romains, le Consul décimoit les troupes qui avoient fui, & les ramenoit contre les Ennemis.

Le gouvernement des Carthaginois (1) étoit très-dur: ils avoient si fort tourmenté les Peuples d'Espagne, que, lorsque les Romains y arriverent, ils furent regardés comme des Libérateurs: & si l'on fait attention aux sommes immenses qu'il leur en coûta, pour soutenir une guerre où ils succomberent, on verra bien que l'Injustice est mauvaise ménagere, & qu'elle ne remplit pas même ses vues.

La fondation d'Alexandrie avoit beaucoup diminué le commerce de Carthage. Dans les premiers temps, la superstition bannissoit en quelque façon les Etrangers de l'Egypte; & lorsque les Perses l'eurent conquise, ils n'avoient songé qu'à affoiblir leurs nouveaux sujets: mais sous les Rois Grecs, l'Egypte fit presque tout le commer-

(1) Voyez ce que POLYBE dit de leurs exactions, surtout dans le fragm. du Liv. 9. *Extr. des Vertus & des Vices.*

commerce du monde, & celui de Carthage commença à décheoir. CHAP. IV.

Les Puiſſances établies par le commerce, peuvent ſubſiſter long-temps dans leur médiocrité; mais leur grandeur eſt de peu de durée: elles s'élevent peu à peu, & ſans que perſonne s'en apperçoive; car elles ne font aucun acte particulier qui faſſe du bruit, & ſignale leur puiſſance: mais lorſque la choſe eſt venue au point qu'on ne peut plus s'empêcher de la voir, chacun cherche à priver cette Nation d'un avantage qu'elle n'a pris, pour ainſi dire, que par ſurpriſe.

La Cavalerie Carthaginoiſe valoit mieux que la Romaine, par deux raiſons; l'une, que les chevaux Numides & Eſpagnols étoient meilleurs que ceux d'Italie, & l'autre, que la Cavalerie Romaine étoit mal armée; car ce ne fut que dans les guerres que les Romains firent en Grece, qu'ils changerent de maniere, comme nous l'apprenons de *Polybe* (1).

Dans la premiere guerre Punique, REGULUS fut battu dès que les Carthagi-

(1) *Livre* 6.

CHAP. IV. thaginois choisirent les plaines pour faire combattre leur Cavalerie; & dans la seconde (1), ANNIBAL dut à ses Numides ses principales victoires.

SCIPION ayant conquis l'Espagne & fait alliance avec MASSINISSE, ôta aux Carthaginois cette supériorité; ce fut la Cavalerie Numide qui gagna la bataille de Zama, & finit la guerre.

Les Carthaginois avoient plus d'expérience sur la mer, & connoissoient mieux la manœuvre que les Romains: mais il me semble que cet avantage n'étoit pas pour lors si grand qu'il le seroit aujourd'hui.

Les Anciens n'ayant pas la Boussole, ne pouvoient gueres naviger que sur les côtes; aussi ils ne se servoient que de bâtimens à rames, petits & plats; presque toutes les rades étoient pour eux des Ports; la science des Pilotes étoit très-bornée, & leur manœuvre très-peu de chose. Aussi *Aristote* disoit-il (2) qu'il étoit inutile d'avoir un Corps

[1] Des corps entiers de Numides passerent du côté des Romains, qui dès-lors commencerent à respirer.

[2] *Polit. liv. 7. ch. 6.*

Corps de Mariniers, & que les Laboureurs suffisoient pour cela. CHAP. IV.

L'art étoit si imparfait, qu'on ne faisoit gueres avec mille rames, que ce qui se fait aujourd'hui avec cent (1).

Les grands vaisseaux étoient désavantageux, en ce qu'étant difficilement mus par la chiourme, ils ne pouvoient pas faire les évolutions nécessaires. ANTOINE en fit à Actium (2) une funeste expérience; ses navires ne pouvoient se remuer, pendant que ceux d'AUGUSTE, plus légers, les attaquoient de toutes parts.

Les vaisseaux anciens étant à rames, les plus légers brisoient aisément celles des plus grands, qui pour lors n'étoient plus que des machines immobiles, comme sont aujourd'hui nos vaisseaux dématés.

Depuis l'invention de la Boussole, on a changé de maniere: on a (3) abandonné

[1] Voyez ce que dit PERRAULT sur les rames des Anciens. *Essai de Physique*, *tit.* 3. *Méchanique des Animaux*.

[2] La même chose arriva à la bataille de *Salamine*. PLUT. *Vie de Themistocle*. L'Histoire est pleine de faits pareils.

[3] En quoi on peut juger de l'imperfection de la marine des anciens, puisque nous avons

CHAP. IV.

donné les rames, on a fui les côtes, on a conftruit de gros vaiffeaux; la machine eft devenue plus compofée, & les pratiques fe font multipliées.

L'invention de la poudre a fait une chofe qu'on n'auroit pas foupçonnée; c'eft que la force des armées navales a plus que jamais confifté dans l'art; car, pour réfifter à la violence du canon & ne pas effuyer un feu fupérieur, il a fallu de gros navires: mais à la grandeur de la machine, on a dû proportionner la puiffance de l'art.

Les petits vaiffeaux d'autrefois s'accrochoient foudain, & les Soldats combattoient des deux parts; on mettoit fur une flotte toute une armée de terre: dans la bataille navale que REGULUS & fon Collegue gagnerent, on vit combattre cent trente mille Romains, contre cent cinquante mille Carthaginois. Pour lors les Soldats étoient pour beaucoup, & les gens de l'art pour peu; à préfent les Soldats font pour rien, ou pour peu, & les gens de l'art pour beaucoup.

La

abandonné une pratique dans laquelle nous avions tant de fuperiorité fur eux.

La victoire du Consul DUILLIUS fait bien sentir cette différence : Les Romains n'avoient aucune connoissance de la navigation : une galere Carthaginoise échoua sur leurs côtes ; ils se servirent de ce modele pour en bâtir : en trois mois de temps leurs matelots furent dressés, leur flotte fut construite, équipée, elle mit à la mer, elle trouva l'Armée navale des Carthaginois, & la battit. CHAP. IV.

A peine à présent toute une vie suffit-elle à un Prince, pour former une flotte capable de paroître devant une Puissance qui a déja l'empire de la mer : c'est peut-être la seule chose que l'argent seul ne peut pas faire. Et si de nos jours un grand (1) Prince réussit d'abord, l'expérience a fait voir à d'autres (2) que c'est un exemple qui peut être plus admiré que suivi.

La seconde guerre Punique est si fameuse, que tout le monde la sait. Quand on examine bien cette foule d'obstacles qui se présenterent devant ANNIBAL, & que cet homme extraordinaire

(1) LOUIS XIV.
(2) L'Espagne & la Moscovie.

CHAP. IV.

dinaire ſurmonta tous, on a le plus beau ſpectacle que nous ait fourni l'antiquité.

Rome fut un prodige de conſtance: Après les journées du Téſin, de Trebies & de Thraſimene, après celle de Cannes plus funeſte encore, abandonnée de preſque tous les peuples d'Italie, elle ne demanda point la paix; c'eſt que le Sénat ne ſe départoit jamais des maximes anciennes; il agiſſoit avec ANNIBAL, comme il avoit agi autrefois avec PYRRHUS, à qui il avoit refuſé de faire aucun accommodement tandis qu'il ſeroit en Italie: & je trouve dans *Denys d'Halicarnaſſe* (1) que lors de la négociation de CORIOLAN, le Sénat déclara qu'il ne violeroit point ſes coutumes anciennes; que le Peuple Romain ne pouvoit faire de paix tandis que les ennemis étoient ſur ſes terres; mais que, ſi les Volſques ſe retiroient, on accorderoit tout ce qui ſeroit juſte.

Rome fut ſauvée par la force de ſon inſtitution: après la bataille de Cannes, il ne fut pas permis aux femmes mêmes

(1) *Antiq. Rom. L.* 8.

mèmes de verser des larmes; le Sénat refusa de racheter les prisonniers, & envoya les misérables restes de l'armée faire la guerre en Sicile, sans recompense ni aucun honneur militaire, jusqu'à ce qu'ANNIBAL fût chassé d'Italie. CHAP. IV.

D'un autre côté, le Consul TERENTIUS VARRON avoit fui honteusement jusqu'à Venouse: cet homme de la plus basse naissance, n'avoit été élevé au Consulat que pour mortifier la Noblesse: Mais le Sénat ne voulut pas jouir de ce malheureux triomphe, il vit combien il étoit nécessaire qu'il s'attirât dans cette occasion la confiance du Peuple; il alla au-devant de VARRON, & le remercia de ce qu'il n'avoit pas désesperé de la République.

Ce n'est pas ordinairement la perte réelle que l'on fait dans une bataille (c'est-à-dire celle de quelque milliers d'hommes), qui est funeste à un Etat; mais la perte imaginaire & le découragement, qui le prive des forces mêmes que la fortune lui avoit laissées.

Il y a des choses que tout le monde dit, parce qu'elles ont été dites une fois:

CHAP. IV.

fois : On croiroit qu'ANNIBAL fit une faute insigne de n'avoir point été assiéger Rome après la bataille de Cannes ; il est vrai que d'abord la frayeur y fut extrême : mais il n'en est pas de la consternation d'un Peuple belliqueux, qui se tourne presque toujours en courage, comme de celle d'une vile populace, qui ne sent que sa foiblesse : une preuve qu'ANNIBAL n'auroit pas réussi, c'est que les Romains se trouverent encore en état d'envoyer par tout du secours.

On dit encore, qu'Annibal fit une grande faute de mener son Armée à Capouë, où elle s'amollit : mais l'on ne considere point que l'on ne remonte pas à la vraie cause. Les Soldats de cette armée, devenus riches après tant de victoires, n'auroient-ils pas trouvé par tout Capouë ? ALEXANDRE, qui commandoit à ses propres sujets, prit dans une occasion pareille un expédient, qu'ANNIBAL, qui n'avoit que des troupes mercénaires, ne pouvoit pas prendre : il fit mettre le feu au bagage de ses Soldats, & brûla toutes leurs richesses & les siennes. On nous dit

dit que KOULI-KAN (1), après la conquête des Indes, ne laissa à chaque Soldat que cent Roupies d'argent. CHAP. IV.

Ce furent les conquêtes mêmes d'ANNIBAL qui commencerent à changer la fortune de cette guerre : Il n'avoit pas été envoyé en Italie par les Magistrats de Carthage ; il recevoit très-peu de secours, soit par la jalousie d'un parti, soit par la trop grande confiance de l'autre : Pendant qu'il resta avec son armée ensemble, il battit les Romains : mais lorsqu'il fallut qu'il mît des garnisons dans les Villes, qu'il défendit ses Alliés, qu'il assiégeât les places, ou qu'il les empéchât d'être assiégées, ses forces se trouverent trop petites ; & il perdit en détail une grande partie de son Armée. Les conquêtes sont aisées à faire, parce qu'on les fait avec toutes ses forces : elles sont difficiles à conserver, parce qu'on ne les défend qu'avec une partie de ses forces.

CHAPI-

(1) *Hist. de sa Vie*, Paris. 1742. p. 402.

CHAPITRE V.

De l'état de la Grece, de la Macédoine, de la Syrie & de l'Egypte, après l'abaissement des Carthaginois.

CHAP. V.

JE m'imagine qu'ANNIBAL disoit très-peu de bons mots, & qu'il en disoit encore moins en faveur de FABIUS & de MARCELLUS contre lui-même. J'ai du regret de voir *Tite-Live* jetter ses fleurs sur ces énormes colosses de l'Antiquité : je voudrois qu'il eût fait comme *Homere*, qui néglige de les parer, & sait si bien les faire mouvoir.

Encore faudroit-il que les discours qu'on fait tenir à Annibal fussent sensés. Que si, en apprenant la défaite de son frere, il avoua qu'il en prévoyoit la ruine de Carthage, je ne sache rien de plus propre à désespérer des Peuples qui s'étoient donnés à lui, & à décourager une Armée qui attendoit de

de si grandes récompenses après la guerre. CHAP. V.

Comme les Carthaginois, en Espagne, en Sicile, en Sardaigne, n'opposoient aucune Armée qui ne fût malheureuse; ANNIBAL, dont les ennemis se fortifioient sans cesse, fut réduit à une guerre défensive. Cela donna aux Romains la pensée de porter la guerre en Afrique : SCIPION y descendit : les succès qu'il y eut, obligerent les Carthaginois à rappeller d'Italie ANNIBAL, qui pleura de douleur en cédant aux Romains cette terre, où il les avoit tant de fois vaincus.

Tout ce que peut faire un grand homme d'Etat & un grand Capitaine, ANNIBAL le fit pour sauver sa patrie: n'ayant pu porter SCIPION à la paix, il donna une bataille, où la fortune sembla prendre plaisir à confondre son habileté, son expérience & son bon sens.

Carthage reçut la paix, non pas d'un ennemi; mais d'un maître: elle s'obligea de payer dix mille talens en cinquante années, à donner des otages, à livrer ses vaisseaux & ses éléphans, à ne faire la guerre à personne sans le con-

CHAP. V. consentement du Peuple Romain; &, pour la tenir toujours humiliée, on augmenta la puissance de MASSINISSE son ennemi éternel.

Après l'abaissement des Carthaginois, Rome n'eut presque plus que de petites guerres & de grandes victoires; au lieu qu'auparavant elle avoit eu de petites victoires & de grandes guerres.

Il y avoit dans ces tems-là comme deux mondes séparés: Dans l'un combattoient les Carthaginois & les Romains; l'autre étoit agité par des querelles qui duroient depuis la mort d'Alexandre: on n'y pensoit (1) point à ce qui se passoit en Occident: car quoique PHILIPPE Roi de Macédoine eût fait un Traité avec ANNIBAL, il n'eut presque point de suite; & ce Prince qui n'accorda aux Carthaginois que de très-foibles secours, ne fit que témoigner aux Romains une mauvaise volonté inutile.

Lorf-

[1] Il est suprenant, comme JOSEPHE le remarque dans le Livre contre APPION, qu'HERODOTE ni THUCYDIDE n'aient jamais parlé des Romains, quoiqu'ils eussent fait de si grandes guerres.

Lorſqu'on voit deux grands Peuples ſe faire une guerre longue & opiniâtre, c'eſt ſouvent une mauvaiſe politique de penſer qu'on peut demeurer ſpectateur tranquille; car celui des deux Peuples qui eſt le vainqueur, entreprend d'abord de nouvelles guerres, & une Nation de Soldats va combattre contre des Peuples qui ne ſont que Citoyens. CHAP. V.

Ceci parut bien clairement dans ces temps-là : car les Romains eurent à peine dompté les Carthaginois, qu'ils attaquerent de nouveaux Peuples, & parurent dans toute la terre pour tout envahir.

Il n'y avoit pour lors dans l'Orient que quatre Puiſſances capables de réſiſter aux Romains, la Grece, & les Royaumes de Macédoine, de Syrie & d'Egypte. Il faut voir quelle étoit la ſituation de ces deux premieres Puiſſances, parce que les Romains commencerent par les ſoumettre.

Il y avoit dans la Grece trois Peuples conſiderables, les Etoliens, les Achaïens & les Béotiens : c'étoient des aſſociations de Villes libres, qui avoient des aſſemblées générales & des

CHAP. V. Magiſtrats communs. Les Etoliens étoient belliqueux, hardis, téméraires, avides du gain, toujours libres de leur parole & de leurs ſermens, enfin faiſant la guerre ſur la terre comme les pirates la font ſur la mer. Les Achaïens étoient ſans ceſſe fatigués par des voiſins ou des défenſeurs incommodes. Les Béotiens, les plus épais de tous les Grecs, prenoient le moins de part qu'ils pouvoient aux affaires générales: uniquement conduits par le ſentiment préſent du bien & du mal, ils n'avoient pas aſſez d'eſprit pour qu'il fût facile aux Orateurs de les agiter: & ce qu'il y avoit d'extraordinaire, leur République ſe maintenoit dans l'Anarchie (1) même.

Lacédémone avoit conſervé ſa puiſſance, c'eſt-à-dire, cet eſprit belliqueux que lui donnoient les inſtitutions de LYCURGUE. Les Theſſaliens étoient en quelque façon aſſervis par les

(1) Les Magiſtrats, pour plaire à la multitude, n'ouvroient plus les Tribunaux: les mourans léguoient à leurs amis leur bien, pour être employé en feſtin. Voyez un fragm. du 20. Liv. de POLYBE, dans l'*Extrait des Vertus & des Vices*.

les Macédoniens. Les Rois d'Illirie avoient déja été extrêmement abattus par les Romains. Les Arcananiens & les Athamanes étoient ravagés tour à tour par les forces de la Macédoine & de l'Etolie. Les Athéniens, sans forces par eux-mêmes & sans (1) Alliés, n'étonnoient plus le monde que par leurs flateries envers les Rois; & l'on ne montoit plus sur la Tribune où avoit parlé Démosthene, que pour proposer les Décrets les plus lâches & les plus scandaleux. CHAP. V.

D'ailleurs la Grece étoit redoutable par sa situation, la force, la multitude de ses Villes, le nombre de ses Soldats, sa police, ses mœurs, ses loix: elle aimoit la guerre, elle en connoissoit l'art, & elle auroit été invincible, si elle avoit été unie.

Elle avoit bien été étonnée par le premier PHILIPPE, ALEXANDRE, & ANTIPATER, mais non pas subjuguée: & les Rois de Macédoine, qui ne pouvoient se résoudre à abandonner leurs préten-

(1) Ils n'avoient aucune alliance avec les autres Peuples de la Grece. POLYBE, l. 8.

CHAP. V. prétentions & leurs eſpérances, s'obſtinoient à travailler à l'aſſervir.

La Macédoine étoit preſqu'entourée de montagnes inacceſſibles ; les Peuples en étoient très-propres à la guerre, courageux, obéiſſans, induſtrieux, infatigables ; & il falloit bien qu'ils tinſſent ces qualités-là du climat, puiſqu'encore aujourd'hui les hommes de ces contrées ſont les meilleurs Soldats de l'Empire des Turcs.

La Grece ſe maintenoit par une eſpece de balance ; les Lacédémoniens étoient pour l'ordinaire alliés des Etoliens, & les Macédoniens l'étoient des Achaïens : mais par l'arrivée des Romains tout équilibre fut rompu.

Comme les Rois de Macédoine ne pouvoient pas entretenir (1) un grand nombre de troupes, le moindre échec étoit de conſéquence : d'ailleurs ils pouvoient difficilement s'aggrandir, parce que leurs deſſeins n'étant pas inconnus, on avoit toujours les yeux ouverts ſur leurs démarches, & les ſuccès qu'ils avoient dans les guerres entrepriſes pour leurs Alliés, étoient un mal

(1) Voyez PLUTARQUE, *Vie de Flaminius.*

mal que ces mêmes Alliés cherchoient d'abord à reparer. CHAP. V.

Mais les Rois de Macédoine étoient ordinairement des Princes habiles. Leur Monarchie n'étoit pas du nombre de celles qui vont par une espece d'allure donnée dans le commencement : continuellement instruits par les périls & par les affaires, embarrassés dans tous les démêlés des Grecs, il leur falloit gagner les principaux des Villes, éblouir les Peuples, & diviser ou réunir les intérêts ; enfin ils étoient obligés de payer de leur personne à chaque instant.

PHILIPPE qui, dans le commencement de son régne, s'étoit attiré l'amour & la confiance des Grecs par sa modération, changea tout-à-coup ; il devint (1) un cruel Tyran, dans un temps où il auroit dû être juste par politique & par ambition. Il voyoit, quoique de loin, les Carthaginois & les Romains dont les forces étoient immenses ; il avoit fini la guerre à l'avantage de ses Alliés, & s'étoit réconcilié avec les

D 4

(1) Voyez dans POLYBE les injustices & les cruautés par lesquelles Philippe se décrédita.

CHAP. V.

les Etoliens : il étoit naturel qu'il pensât à unir toute la Grece avec lui, pour empêcher les Etrangers de s'y établir : mais il l'irrita au contraire par de petites usurpations ; & s'amusant à discuter de vains intérêts quand il s'agissoit de son existence, par trois ou quatre mauvaises actions il se rendit odieux & détestable à tous les Grecs.

Les Etoliens furent les plus irrités : & les Romains saisissant l'occasion de leur ressentiment, ou plutôt de leur folie, firent alliance avec eux, entrerent dans la Grece & l'armerent contre PHILIPPE.

Ce Prince fut vaincu à la journée des Cynocéphales ; & cette victoire fut dûe en partie à la valeur des Etoliens : il fut si fort consterné, qu'il se réduisit à un traité, qui étoit moins une paix qu'un abandon de ses propres forces ; il fit sortir ses garnisons de toute la Grece, livra ses vaisseaux, & s'obligea de payer mille talens en dix années.

Polybe, avec son bon sens ordinaire, compare l'Ordonnance des Romains avec celle des Macédoniens, qui fut prise par tous les Rois successeurs d'Alexan-

d'Alexandre ; il fait voir les avantages & les inconvéniens de la Phalange & de la Légion ; il donne la préférence à l'Ordonnance Romaine ; & il y a apparence qu'il a raifon, fi l'on en juge par tous les événemens de ces tems-là. CHAP. V.

Ce qui avoit beaucoup contribué à mettre les Romains en péril dans la feconde guerre Punique, c'eft qu' ANNIBAL arma d'abord fes Soldats à la Romaine : mais les Grecs ne changerent ni leurs armes, ni leur maniere de combattre ; il ne leur vint point dans l'efprit de renoncer à des ufages avec lefquels ils avoient fait de fi grandes chofes.

Le fuccès que les Romains eurent contre PHILIPPE, fut le plus grand de tous les pas qu'ils firent pour la Conquête générale. Pour s'affûrer de la Grece, ils abaifferent, par toutes fortes de voies, les Etoliens qui les avoient aidés à vaincre ; de plus ils ordonnerent que chaque Ville Grecque, qui avoit été à PHILIPPE ou à quelque autre Prince, fe gouverneroit dorénavant par fes propres Loix.

On voit bien que ces petites Républiques

CHAP. V.

bliques ne pouvoient être que dépendantes : les Grecs se livrerent à une joie stupide, & crurent être libres en effet, parce que les Romains les déclaroient tels.

Les Etoliens, qui s'étoient imaginés qu'ils domineroient dans la Grece, voyant qu'ils n'avoient fait que se donner des maîtres, furent au désespoir ; & comme ils prenoient toujours des résolutions extrêmes, voulant corriger leurs folies par leurs folies, ils appellerent dans la Grece ANTIOCHUS Roi de Syrie, comme ils y avoient appellé les Romains.

Les Rois de Syrie étoient les plus puissans des successeurs d'Alexandre, car ils possédoient presque tous les Etats de Darius, à l'Egypte près : mais il étoit arrivé des choses qui avoient fait que leur puissance s'étoit beaucoup affoiblie.

SELEUCUS, qui avoit fondé l'Empire de Syrie avoit à la fin de sa vie détruit le Royaume de Lysimaque. Dans la confusion des choses, plusieurs Provinces se souleverent ; les Royaumes de Pergame, de Cappadoce & de Bithynie

thynie se formerent : Mais ces petits Etats timides, regarderent toujours l'humiliation de leurs anciens maîtres comme une fortune pour eux. CHAP. V.

Comme les Rois de Syrie virent toujours avec une envie extrême la félicité du Royaume d'Egypte, ils ne songerent qu'à le conquérir; ce qui fit que négligeant l'Orient, ils y perdirent plusieurs Provinces, & furent fort mal obéis dans les autres.

Enfin les Rois de Syrie tenoient la haute & la basse Asie : mais l'expérience a fait voir que dans ce cas, lorsque la Capitale & les principales forces sont dans les Provinces basses de l'Asie, on ne peut pas conserver les hautes; & que, quand le siege de l'Empire est dans les hautes, on s'affoiblit en voulant garder les basses. L'Empire des Perses & celui de Syrie ne furent jamais si forts que celui des Parthes, qui n'avoit qu'une partie des Provinces des deux premiers. Si Cyrus n'avoit pas conquis le Royaume de Lydie, si Séleucus étoit resté à Babylone, & avoit laissé les Provinces maritimes aux successeurs d'Antigone, l'Empire des Perses

CHAP. V. ses auroit été invincible pour les Grecs, & celui de Seleucus pour les Romains. Il y a de certaines bornes que la nature a donnée aux Etats, pour mortifier l'ambition des hommes : lorsque les Romains les passerent, les Parthes (1) les firent presque toujours périr ; quand les Parthes oserent les passer, ils furent d'abord obligés de revenir ; & de nos jours les Turcs qui ont avancé au-delà de ces limites, ont été contraints d'y rentrer.

Les Rois de Syrie & d'Egypte avoient dans leurs pays deux sortes de sujets ; les Peuples conquérans, & les Peuples conquis : ces premiers, encore pleins de l'idée de leur origine, étoient très-difficilement gouvernés ; ils n'avoient point cet esprit d'indépendance qui nous porte à secouer le joug, mais cette impatience qui nous fait desirer de changer de maître.

Mais la foiblesse principale du Royaume de Syrie, venoit de celle de la Cour où régnoient des successeurs de Darius, &

(1) J'en dirai les raisons au Chap. XV. Elles sont tirées en partie de la disposition Géographique des deux Empires.

& non pas d'Alexandre. Le luxe, la vanité, & la molleſſe, qui en aucun ſiecle n'a quitté les Cours d'Aſie, régnoient ſur-tout dans celle-ci : le mal paſſa au Peuple & aux Soldats, & devint contagieux pour les Romains même, puiſque la guerre qu'ils firent contre ANTIOCHUS eſt la vraie époque de leur corruption. CHAP. V.

Telle étoit la ſituation du Royaume de Syrie, lorſqu'ANTIOCHUS, qui avoit fait de grandes choſes, entreprit la guerre contre les Romains : mais il ne ſe conduiſit pas même avec la ſageſſe que l'on employe dans les affaires ordinaires. ANNIBAL vouloit qu'on renouvellât la guerre en Italie, & qu'on gagnât PHILIPPE, ou qu'on le rendit neutre. Antiochus ne fit rien de cela: Il ſe montra dans la Grece avec une petite partie de ſes forces ; & comme s'il avoit voulu y voir la guerre & non pas la faire, il ne fut occupé que de ſes plaiſirs ; il fut battu, s'enfuit en Aſie plus effrayé que vaincu.

Philippe dans cette guerre, entraîné par les Romains comme par un torrent, les ſervit de tout ſon pouvoir, & devint

CHAP. V. devint l'inſtrument de leurs victoires : le plaiſir de ſe venger & de ravager l'Etolie, la promeſſe qu'on lui diminueroit le tribut & qu'on lui laiſſeroit quelques Villes, des jalouſies qu'il eut d'Antiochus, enfin de petits motifs le déterminerent ; & n'oſant concevoir la penſée de ſecouer le joug, il ne ſongea qu'à l'adoucir.

Antiochus jugea ſi mal des affaires, qu'il s'imagina que les Romains le laiſſeroient tranquille en Aſie ; mais ils l'y ſuivirent : il fut vaincu encore ; & dans ſa conſternation, il conſentit au traité le plus infâme qu'un grand Prince ait jamais fait.

Je ne ſache rien de ſi magnanime, que la réſolution que prit un Monarque qui a régné de nos jours (1), de s'enſevelir plutôt ſous les débris du trône, que d'accepter des propoſitions qu'un Roi ne doit pas entendre : il avoit l'ame trop fiere, pour deſcendre plus bas que ſes malheurs ne l'avoient mis ; & il ſavoit bien que le courage peut raffermir une Couronne, & que l'infamie ne le fait jamais.

C'eſt

(1) LOUIS XIV.

C'eſt une choſe commune de voir des Princes qui ſavent donner une bataille : il y en a bien peu qui ſachent faire une guerre ; qui ſoient également capables de ſe ſervir de la fortune & de l'attendre ; & qui, avec cette diſpoſition d'eſprit qui donne de la méfiance avant que d'entreprendre, aient celle de ne craindre plus rien après avoir entrepris. CHAP. V.

Après l'abaiſſement d'Antiochus, il ne reſtoit plus que de petites Puiſſances, ſi l'on en excepte l'Egypte, qui par ſa ſituation, ſa fécondité, ſon commerce, le nombre de ſes habitans, ſes forces de mer & de terre, auroit pu être formidable : mais la cruauté de ſes Rois, leur lâcheté, leur avarice, leur imbécillité, leurs affreuſes voluptés, les rendirent ſi odieux à leurs Sujets, qu'ils ne ſe ſoutinrent la plupart du temps que par la protection des Romains.

C'étoit en quelque façon une loi fondamentale de la Couronne d'Egypte, que les ſœurs ſuccédoient avec les freres ; & afin de maintenir l'unité dans le gouvernement, on marioit le frere

CHAP. V. avec la sœur. Or il est difficile de rien imaginer de plus pernicieux dans la politique qu'un pareil ordre de succession: car tous les petits démêlés domestiques devenant des désordres dans l'Etat, celui des deux qui avoit le moindre chagrin, soulevoit d'abord contre l'autre le peuple d'Alexandrie; populace immense, toujours prête à se joindre au premier de ses Rois qui vouloit l'agiter. De plus, les Royaumes de Cyrene & de Chypre étant ordinairement entre les mains d'autres Princes de cette Maison, avec des droits réciproques sur le tout, il arrivoit qu'il y avoit presque toujours des Princes régnans, & des prétendans à la Couronne; que ces Rois étoient sur un Trône chancelant; & que, mal établis au-dedans, ils étoient sans pouvoir au-dehors.

Les forces des Rois d'Egypte, comme celles des autres Rois d'Asie, consistoient dans leurs auxiliaires Grecs. Outre l'esprit de liberté, d'honneur & de gloire qui animoit les Grecs, ils s'occupoient sans cesse à toutes sortes d'exercices du corps: ils avoient dans leurs principales Villes des jeux établis,

blis, où les vainqueurs obtenoient des couronnes aux yeux de toute la Grece; ce qui donnoit une émulation générale. Or dans un temps où l'on combattoit avec des armes dont le ſuccès dépendoit de la force & de l'adreſſe de celui qui s'en ſervoit, on ne peut douter que des gens ainſi exercés n'euſſent de grands avantages ſur cette foule de barbares pris indifféremment, & menés ſans choix à la guerre, comme les Armées de Darius le firent bien voir. CHAP. V.

Les Romains, pour priver les Rois d'une telle milice, & leur ôter ſans bruit leurs principales forces, firent deux choſes : premiérement ils établirent peu à peu comme une maxime chez les Villes Grecques, qu'elles ne pourroient avoir aucune alliance, accorder du ſecours, ou faire la guerre à qui que ce fût, ſans leur conſentement; de plus dans leurs traités avec les (1) Rois, ils leur défendirent de faire aucunes levées chez les Alliés des Romains, ce qui les réduiſit à leurs troupes nationales.

E CHAPI-

(1) Ils avoient déja eu cette politique avec les Carthaginois, qu'ils obligerent par le Traité à ne plus ſe ſervir de troupes auxiliaires, comme on le voit dans un fragment de DION.

CHAPITRE VI.

De la conduite que les Romains tinrent pour soumettre tous les Peuples.

CHAP. VI. DANS le cours de tant de prospérités où l'on se néglige pour l'ordinaire, le Sénat agissoit toujours avec la même profondeur; & pendant que les Armées consternoient tout, il tenoit à terre ceux qu'il trouvoit abattus.

Il s'érigea en tribunal qui jugea tous les Peuples : à la fin de chaque guerre il décidoit des peines & des récompenses que chacun avoit méritées; il ôtoit une partie du Domaine du Peuple vaincu, pour la donner aux Alliés; en quoi il faisoit deux choses; il attachoit à Rome des Rois, dont elle avoit peu à craindre, & beaucoup à espérer; & il en affoiblissoit d'autres, dont elle n'avoit rien à espérer, & tout à craindre.

On se servoit des Alliés pour faire la guerre à un Ennemi, mais d'abord on

on détruisit les destructeurs : PHILIPPE fut vaincu par le moyen des Etoliens, qui furent anéantis d'abord après pour s'être joints à ANTIOCHUS : ANTIOCHUS fut vaincu par le secours des Rhodiens ; mais après qu'on leur eût donné des récompenses éclatantes, on les humilia pour jamais, sous prétexte qu'ils avoient demandé qu'on fît la paix avec PERSÉE. CHAP. VI.

Quand ils avoient plusieurs Ennemis sur les bras, ils accordoient une treve au plus foible, qui se croyoit heureux de l'obtenir, comptant pour beaucoup d'avoir différé sa ruine.

Lorsque l'on étoit occupé à une grande guerre, le Sénat dissimuloit toutes sortes d'injures, & attendoit dans le silence que le temps de la punition fût venu : que si quelque Peuple lui envoyoit les coupables, il refusoit de les punir ; aimant mieux tenir toute la Nation pour criminelle, & se réserver une vengeance utile.

Comme ils faisoient à leurs Ennemis des maux inconcevables, il ne se formoit gueres de ligues contr'eux ; car celui qui étoit le plus éloigné du péril,

CHAP. VI. ril, ne vouloit pas en approcher.

Par-là ils recevoient rarement la guerre, mais la faisoient toujours dans le temps, de la maniere, & avec ceux qu'il leur convenoit; & de tant de Peuples qu'ils attaquerent, il y en a bien peu qui n'eussent souffert toutes sortes d'injures, si l'on avoit voulu les laisser en paix.

Leur coutume étant de parler toujours en maîtres, les Ambassadeurs qu'ils envoyoient chez les Peuples qui n'avoient point encore senti leur puissance, étoient sûrement maltraités; ce qui étoit un (1) prétexte sûr pour faire une nouvelle guerre.

Comme ils ne faisoient jamais la paix de bonne foi, & que dans le dessein d'envahir tout, leurs traités n'étoient proprement que des suspensions de guerre: ils y mettoient des conditions qui commençoient toujours la ruine de l'Etat qui les acceptoit; ils faisoient sortir les garnisons des places fortes, ou bornoient le nombre des troupes de terre, ou se faisoient livrer les

(1) Un des exemples de cela, c'est leur guerre contre les Dalmates. Voyez POLYBE.

les chevaux ou les éléphans ; & si ce Peuple étoit puissant sur la mer, ils l'obligeoient de brûler ses vaisseaux, & quelquefois d'aller habiter plus avant dans les terres. CHAP. VI.

Après avoir détruit les armées d'un Prince, ils ruinoient ses finances, par des taxes excessives, ou un tribut, sous prétexte de lui faire payer les frais de la guerre ; nouveau genre de tyrannie, qui le forçoit d'opprimer ses sujets, & de perdre leur amour.

Lorsqu'ils accordoient la paix à quelque Prince, ils prenoient quelqu'un de ses freres ou de ses enfans en ôtage : ce qui leur donnoit le moyen de troubler son Royaume à leur fantaisie. Quand ils avoient le plus proche héritier, ils intimidoient le possesseur ; s'ils n'avoient qu'un Prince d'un degré éloigné, ils s'en servoient pour animer les revoltes des Peuples.

Quand quelque Prince ou quelque Peuple s'étoit soustrait de l'obéissance de son Souverain, ils lui accordoient d'abord le titre (1) d'Allié du Peuple Romain ;

(1) Voyez sur-tout leur traité avec les Juifs, au 1. Liv. des *Machabées*, ch. 8.

CHAP. VI. Romain; & par-là ils le rendoient sacré & inviolable : de maniere qu'il n'y avoit point de Roi, quelque grand qu'il fût, qui pût un moment être sûr de ses sujets, ni même de sa famille.

Quoique le titre de leur Allié fût une espece de servitude, il étoit (1) néanmoins très-recherché; car on étoit sûr que l'on ne recevoit d'injures que d'eux, & l'on avoit sujet d'espérer qu'elles seroient moindres; ainsi il n'y avoit point de services que les Peuples & les Rois ne fussent prêts de rendre, ni de bassesses qu'ils ne fissent pour l'obtenir.

Ils avoient plusieurs sortes d'Alliés. Les uns leur étoient unis par des privileges, & une participation de leur grandeur, comme les Latins & les Herniques; d'autres par l'établissement même, comme leurs Colonies; quelques-uns par les bienfaits, comme furent MASSINISSE, EUMENES & ATTALUS, qui tenoient d'eux leur Royaume ou leur aggrandissement; d'autres par

(1) *Ariarathe* fit un sacrifice aux Dieux, dit POLYBE, pour les remercier de ce qu'il avoit obtenu cette Alliance.

par des traités libres, & ceux-là devenoient sujets par un long usage de l'alliance, comme les Rois d'Egypte, de Bithynie, de Cappadoce, & la plûpart des Villes Grecques; plusieurs enfin par des traités forcés, & par la loi de leur sujétion, comme PHILIPPE & ANTIOCHUS: car ils n'accordoient point de paix à un Ennemi qui ne contînt une Alliance; c'est-à-dire, qu'ils ne soumettoient point de Peuple, qui ne leur servît à en abaisser d'autres.

Lorsqu'ils laissoient la liberté à quelques Villes, ils y faisoient d'abord naître deux factions (1); l'une défendoit les loix & la liberté du pays, l'autre soutenoit qu'il n'y avoit de loi que la volonté des Romains; & comme cette derniere faction étoit toujours la plus puissante, on voit bien qu'une pareille liberté n'étoit qu'un nom.

Quelquefois ils se rendoient maîtres d'un pays sous prétexte de succession: ils entrerent en Asie, en Bithynie, en Lybie, par les testamens d'ATTALUS, de NICOMEDE (2) & d'APPION; & l'Egypte

(1) Voyez POLYBE sur les Villes de Grece.
(2) Fils de *Philopator*.

l'Egypte fut enchaînée par celui du Roi de Cyrene.

Pour tenir les grands Princes toujours foibles, ils ne vouloient pas qu'ils reçussent dans leur Alliance ceux à qui ils avoient accordé la leur (1); & comme ils ne la refusoient à aucun des voisins d'un Prince puissant, cette condition mise dans un traité de paix ne lui laissoit plus d'Alliés.

De plus, lorsqu'ils avoient vaincu quelque Prince considérable, ils mettoient dans le traité, qu'il ne pourroit faire la guerre pour ses différends avec les Alliés des Romains (c'est-à-dire, ordinairement avec tous ses voisins;) mais qu'il les mettroit en arbitrage: ce qui lui ôtoit pour l'avenir la puissance militaire.

Et pour se la réserver toute, ils en privoient leurs Alliés même: dès que ceux-ci avoient le moindre démêlé, ils envoyoient des Ambassadeurs qui les obligeoient de faire la paix. Il n'y a qu'à voir comme ils terminerent les guerres d'ATTALUS & de PRUSIAS.

Quand quelque Prince avoit fait une conquête,

(1) Ce fut le cas d'*Antiochus.*

conquête, qui souvent l'avoit épuisé, un Ambassadeur Romain survenoit d'abord qui la lui arrachoit des mains : entre mille exemples, on peut se rappeller comment avec une parole ils chasserent d'Egypte ANTIOCHUS. CHAP. VI.

Sachant combien les Peuples d'Europe étoient propres à la guerre, ils établirent comme une loi, qu'il ne seroit permis (1) à aucun Roi d'Asie d'entrer en Europe, & d'y assujettir quelque Peuple que ce fût. Le principal motif de la guerre qu'ils firent à Mithridate (2), fut que, contre cette défense, il avoit soumis quelques Barbares.

Lorsqu'ils voyoient que deux Peuples étoient en guerre, quoiqu'ils n'eussent aucune Alliance, ni rien à démêler avec l'un ni avec l'autre, ils ne laissoient pas de paroître sur la scene ; & comme nos Chevaliers errans, ils prenoient le parti du plus foible. C'étoit dit *Denys* d'*Halicarnasse* (3), une ancienne

(1) La défense faite à *Antiochus*, même avant la guerre, de passer en Europe, devint générale contre les autres Rois.

(2) APPIAN, *de bello Mithrid.*

(3) Fragment de DENYS tiré de l'extrait des Ambassades.

CHAP. VI.

cienne coutume des Romains d'accorder toujours leur ſecours à quiconque venoit l'implorer.

Ces coutumes des Romains n'étoient point quelques faits particuliers arrivés par hazard ; c'étoient des principes toujours conſtans : & cela ſe peut voir aiſément ; car les maximes dont ils firent uſage contre les plus grandes Puiſſances, furent préciſément celles qu'ils avoient employées dans les commencemens contre les petites Villes qui étoient autour d'eux.

Ils ſe ſervirent d'EUMENES & de MASSINISSE pour ſubjuguer Philippe & Antiochus, comme ils s'étoient ſervis des Latins & des Herniques pour ſubjuguer les Volſques & les Toſcans ; ils ſe firent livrer les flottes de Carthage & des Rois d'Aſie, comme ils s'étoient fait donner les barques d'Antium ; ils ôterent les liaiſons politiques & civiles entre les quatre parties de la Macédoine, comme ils avoient autrefois rompu l'union des petites Villes Latines (1).

Mais ſur-tout leur maxime conſtante

(1) TITE-LIVE, *l.* 7.

te fut de divifer. La République d'Achaïe étoit formée par une Afflociation de Villes libres ; le Sénat déclara que chaque Ville fe gouverneroit dorénavant par fes propres loix, fans dépendre d'une autorité commune. CHAP. VI.

La République des Béotiens étoit pareillement une Ligue de plufieurs Villes : Mais comme, dans la guerre contre PERSÉE, les unes fuivirent le parti de ce Prince, les autres celui des Romains, ceux-ci les reçurent en grace, moyennant la diffolution de l'Alliance commune.

Si un grand Prince, qui a régné de nos jours, avoit fuivi ces maximes, lorfqu'il vit un de fes voifins détrôné, il auroit employé de plus grandes forces pour le foutenir, & le borner dans l'Isle qui lui refta fidele : en divifant la feule Puiffance qui pût s'oppofer à fes deffeins, il auroit tiré d'immenfes avantages du malheur même de fon Allié.

Lorfqu'il y avoit quelques difputes dans un Etat, ils jugeoient d'abord l'affaire ; & par-là ils étoient sûrs de n'avoir contr'eux que la partie qu'ils avoient

CHAP. VI. avoient condamnée. Si c'étoit des Princes du meme ſang qui ſe diſputoient la Couronne, ils les déclaroient quelquefois tous deux Rois (1): Si l'un d'eux étoit en bas âge (2), ils décidoient en ſa faveur, & ils en prenoient la tutelle, comme protecteurs de l'Univers. Car ils avoient porté les choſes au point, que les Peuples & les Rois étoient leurs Sujets, ſans ſavoir préciſément par quel titre; étant établi que c'étoit aſſez d'avoir oui parler d'eux, pour devoir leur être ſoumis.

Ils ne faiſoient jamais de guerres éloignées, ſans s'être procuré quelque Allié auprès de l'Ennemi qu'ils attaquoient, qui pût joindre ſes troupes à l'Armée qu'ils envoyoient: & comme elle n'étoit jamais conſidérable par le nombre, ils obſervoient toujours d'en (3) tenir une autre dans la Pro-

(1) Comme il arriva à *Ariarathe* & *Holopherne* en Cappadoce. APPIAN. *in Syriac.*

(2) Pour pouvoir ruiner la Syrie en qualité de Tuteurs, ils ſe déclarerent pour le fils d'*Antiochus* encore enfant, contre *Démétrius* qui étoit chez eux en ôtage, & qui les conjuroit de lui rendre juſtice, diſant que Rome étoit ſa mere, & les Sénateurs ſes peres.

(3) C'étoit une pratique conſtante, comme on peut voir par l'Hiſtoire.

vince la plus voiſine de l'ennemi, & une troiſieme dans Rome toujours prète à marcher. Ainſi ils n'expoſoient qu'une très-petite partie (1) de leurs forces, pendant que leur Ennemi mettoit au hazard toutes les ſiennes. CHAP. VI.

Quelquefois ils abuſoient de la ſubtilité des termes de leur langue : ils détruiſirent Carthage, diſant qu'ils avoient promis de conſerver la Cité, & non pas la Ville. On ſait comment les Etoliens, qui s'étoient abandonnés à leur foi, furent trompés ; les Romains prétendirent que la ſignification de ces mots, *s'abandonner à la foi d'un Ennemi*, emportoit la perte de toutes ſortes de choſes, des perſonnes, des terres, des Villes, des temples, & des ſépultures mêmes.

Ils pouvoient même donner à un traité une interprétation arbitraire : ainſi, lorſqu'ils voulurent abaiſſer les Rhodiens, ils dirent qu'ils ne leur avoient pas donné autrefois la Lycie comme préſent, mais comme amie & alliée.

Lorſ-

(1) Voyez comme ils ſe conduiſirent dans la guerre de Macédoine.

CHAP. VI. Lorsqu'un de leurs Généraux faisoit la paix pour sauver son Armée prête à périr, le Sénat qui ne la ratifioit point, profitoit de cette paix, & continuoit la guerre. Ainsi quand *Jugurtha* eut enfermé une Armée Romaine, & qu'il l'eut laissée aller sous la foi d'un traité, on se servit contre lui des troupes mêmes qu'il avoit sauvées : & lorsque les Numantins eurent réduit vingt mille Romains prêts à mourir de faim à demander la paix, cette paix qui avoit sauvé tant de Citoyens fut rompue à Rome, & l'on éluda la foi publique (1), en envoyant le Consul qui l'avoit signée.

Quelquefois ils traitoient de la paix avec un Prince sous des conditions raisonnables ; & lorsqu'il les avoit exécutées, ils en ajoutoient de telles, qu'il étoit forcé de recommencer la guerre. Ainsi, quand ils se furent fait livrer (2) par

(1) Ils en agirent de même avec les Samnites, les Lusitaniens, & les Peuples de Corse. Voyez sur ces derniers un fragment du *liv.* 1. de DION.

(2) Ils en agirent de même avec *Viriate :* après lui avoir fait rendre les transfuges, on lui demanda qu'il rendit les armes, à quoi ni lui ni les siens ne purent consentir. *Fr. de* Dion.

par *Jugurtha* ses élephans, ses chevaux, ses trésors, ses transfuges, ils lui demanderent de livrer sa personne; chose qui étant pour un Prince le dernier des malheurs, ne peut jamais faire une condition de paix.

Enfin ils jugerent les Rois pour leurs fautes & leurs crimes particuliers; ils écouterent les plaintes de tous ceux qui avoient quelques démêlés avec *Philippe*; ils envoyerent des Députés pour pourvoir à leur sûreté; & ils firent accuser *Persée* devant eux pour quelques meurtres & quelques querelles avec des Citoyens des Villes alliées.

Comme on jugeoit de la gloire d'un Général, par la quantité de l'or & de l'argent qu'on portoit à son Triomphe, il ne laissoit rien à l'Ennemi vaincu. Rome s'enrichissoit toujours, & chaque guerre la mettoit en état d'en entreprendre une autre.

Les Peuples qui étoient amis ou alliés se ruinoient tous (1) par les présens

(1) Les présens que le Sénat envoyoit aux Rois n'étoient que des bagatelles, comme une chaise & un bâton d'yvoire, ou quelque robe de Magistrature.

CHAP. VI.

ſens immenſes qu'ils faiſoient pour conſerver la faveur, ou l'obtenir plus grande; & la moitié de l'argent qui fut envoyé pour ce ſujet aux Romains, auroit ſuffi pour les vaincre.

Maîtres de l'Univers, ils s'en attribuerent tous les tréſors : raviſſeurs moins injuſtes en qualité de Conquérans, qu'en qualité de Législateurs. Ayant ſu que PTOLOME'E, Roi de Chypre, avoit des richeſſes immenſes, ils firent une Loi (1), ſur la propoſition d'un Tribun, par laquelle ils ſe donnerent l'hérédité d'un homme vivant, & la confiſcation d'un Prince allié.

Bien-tôt la cupidité des particuliers acheva d'enlever ce qui avoit échapé à l'avarice publique. Les Magiſtrats & les Gouverneurs vendoient aux Rois leurs injuſtices. Deux compétiteurs ſe ruinoient à l'envie, pour achetter une protection toujours douteuſe contre un rival qui n'étoit pas entierement épuiſé : car on n'avoit pas même cette juſtice des brigands, qui portent une certaine probité dans l'exercice du crime. Enfin

(1) FLORUS, *liv.* 3. *ch.* 9.

Enfin les droits légitimes ou usurpés ne se soutenant que par de l'argent, les Princes, pour en avoir, dépouilloient les Temples, confisquoient les biens des plus riches Citoyens : on faisoit mille crimes, pour donner aux Romains tout l'argent du monde. CHAP. VI.

Mais rien ne servit mieux Rome que le respect qu'elle imprima à la terre : Elle mit d'abord les Rois dans le silence, & les rendit comme stupides ; il ne s'agissoit pas du dégré de leur puissance, mais leur personne propre étoit attaquée ; risquer une guerre, c'étoit s'exposer à la captivité, à la mort, à l'infamie du triomphe. Ainsi des Rois qui vivoient dans le faste & dans les délices, n'osoient jetter des regards fixes sur le Peuple Romain ; & perdant le courage, ils attendoient de leur patience & de leurs bassesses (1) quelque délai aux miseres dont ils étoient menacés.

Remarquez, je vous prie, la conduite des Romains. Après la défaite d'Antiochus

F

(1) Ils cachoient, autant qu'ils pouvoient, leur puissance & leurs richesses aux Romains. Voyez là-dessus un *fragm. du liv.* 1. *de* Dion.

CHAP. VI. tiochus, ils étoient maîtres de l'Afrique, de l'Asie & de la Grece, sans y avoir presque de Ville en propre. Il sembloit qu'ils ne conquissent que pour donner; mais ils restoient si bien les maîtres, que, lorsqu'ils faisoient la guerre à quelque Prince, ils l'accabloient, pour ainsi dire, du poids de tout l'Univers.

Il n'étoit pas temps encore de s'emparer des pays conquis. S'ils avoient gardé les Villes prises à *Philippe*, ils auroient fait ouvrir les yeux aux Grecs: si après la seconde guerre Punique ou celle contre *Antiochus*, ils avoient pris des terres (1) en Afrique ou en Asie, ils n'auroient pu conserver des conquêtes si peu solidement établies.

Il falloit attendre que toutes les Nations fussent accoutumées à obéir comme libres & comme alliées, avant de leur commander comme sujettes; & qu'elles eussent été se perdre peu-à-peu dans la République Romaine.

Voyez

(1) Ils n'oserent y exposer leurs Colonies: ils aimerent mieux mettre une jalousie éternelle entre les Carthaginois & Massinisse, & se servir du secours des uns & des autres pour soumettre la Macédoine & la Grece.

Voyez le Traité (1) qu'ils firent avec les Latins, après la victoire du Lac Regille : il fut un des principaux fondemens de leur puissance. On n'y trouve pas un seul mot qui puisse faire soupçonner l'Empire. CHAP. VI.

C'étoit une maniere lente de conquérir : on vainquoit un Peuple, & on se contentoit de l'affoiblir ; on lui imposoit des conditions qui le minoient insensiblement ; s'il se relevoit, on l'abaissoit encore davantage : & il devenoit sujet, sans qu'on pût donner une époque de sa sujétion.

Ainsi Rome n'étoit pas proprement une Monarchie ou une République ; mais la Tête du Corps formé par tous les Peuples du monde.

Si les Espagnols, après la conquête du Mexique & du Pérou, avoient suivi ce plan, ils n'auroient pas été obligés de tout détruire pour tout conserver.

C'est la folie des Conquérans de vouloir donner à tous les Peuples leurs loix & leurs coutumes : cela n'est bon

F 2 à

(1) DENYS d'*Halicarnasse* le rapporte, *liv.* 6. *ch.* 95. Edit. d'Oxf.

CHAP. VI. à rien; car dans toute ſorte de gouvernement on eſt capable d'obéir.

Mais Rome n'impoſant aucunes loix générales, les Peuples n'avoient point entr'eux de liaiſons dangereuſes; ils ne faiſoient un corps que par une obéiſſance commune; &, ſans être compatriotes, ils étoient tous Romains.

On objectera peut-être que les Empires fondés ſur les loix des Fiefs, n'ont jamais été durables ni puiſſans. Mais il n'y a rien au monde de ſi contradictoire que le plan des Romains & celui des Barbares: & pour n'en dire qu'un mot, le premier étoit l'ouvrage de la force, l'autre de la foibleſſe; dans l'un la ſujétion étoit extrême, dans l'autre l'indépendance; dans les pays conquis par les Nations Germaniques, le pouvoir étoit dans la main des Vaſſaux, le droit ſeulement dans la main du Prince: c'étoit tout le contraire chez les Romains.



CHAPI-

CHAPITRE VII.

Comment Mithridate put leur résister.

DE tous les Rois que les Romains attaquerent, MITHRIDATE seul se défendit avec courage, & les mit en péril. CHAP. VII.

La situation de ses Etats étoit admirable pour leur faire la guerre. Ils touchoient au pays inaccessible du Caucase, rempli de Nations féroces dont on pouvoit se servir; de-là ils s'étendoient sur la mer du Pont; MITHRIDATE la couvroit de ses vaisseaux, & alloit continuellement achetter de nouvelles armées de Scythes; l'Asie étoit ouverte à ses invasions: il étoit riche, parce que ses Villes sur le Pont-Euxin faisoient un commerce avantageux, avec des Nations moins industrieuses qu'elles.

Les proscriptions dont la coutume commença dans ces temps-là, obligerent plusieurs Romains de quitter leur

 patrie.

CHAP. VII. patrie. MITHRIDATE les reçut à bras ouverts ; il forma des Légions (1) où il les fit entrer, qui furent ſes meilleures troupes.

D'un autre côté, Rome travaillée par ſes diſſentions civiles, occupée de maux plus preſſans ; négligea les affaires d'Aſie, & laiſſa MITHRIDATE ſuivre ſes victoires, ou reſpirer après ſes défaites.

Rien n'avoit plus perdu la plûpart des Rois que le deſir manifeſte qu'ils témoignoient de la paix ; ils avoient détourné par-là tous les autres Peuples de partager avec eux un péril dont ils vouloient tant ſortir eux-mêmes. Mais MITHRIDATE fit d'abord ſentir à toute la terre qu'il étoit ennemi des Romains, & qu'il le ſeroit toujours.

Enfin les Villes de Grece & d'Aſie, voyant que le joug des Romains s'appeſantiſſoit tous les jours ſur elles, mirent

(1) FRONTIN, *Stratagem.* L. 2. dit qu'*Archelaüs*, Lieutenant de *Mithridate*, combattant contre *Sylla*, mit au premier rang ſes chariots à faulx, au ſecond ſa phalange, au troiſiéme les auxiliaires armés à la Romaine, *mixtis fugitivis Italiæ quorum pervicaciæ multùm fidebat.* *Mithridate* fit même une alliance avec *Sertorius.* Voyez auſſi PLUTARQUE, *Vie de Lucullus.*

rent leur confiance dans ce Roi barbare, qui les appelloit à la liberté. CHAP. VII.

Cette disposition des choses produisit trois grandes guerres, qui forment un des beaux morceaux de l'Histoire Romaine, parce qu'on n'y voit pas des Princes déja vaincus par les délices & l'orgueil, comme ANTIOCHUS & TIGRANE; ou par la crainte, comme PHILIPPE, PERSE'E, & JUGURTHA; mais un Roi magnanime, qui, dans les adversités, tel qu'un lion qui regarde ses blessures, n'en étoit que plus indigné.

Elles sont singulieres, parce que les révolutions y sont continuelles & toujours inopinées; car si MITHRIDATE pouvoit aisément reparer ses armées, il arrivoit aussi que dans les revers, où l'on a plus besoin d'obéissance & de discipline, ses troupes barbares l'abandonnoient: s'il avoit l'art de solliciter les Peuples & de faire revolter les Villes, il éprouvoit à son tour des perfidies de la part de ses Capitaines, de ses enfans, & de ses femmes: enfin s'il eut affaire à des Généraux Romains mal-habiles, on envoya contre lui, en

CHAP. VII. divers tems SYLLA, LUCULLUS, & POMPE'E.

Ce Prince, après avoir battu les Généraux Romains, & fait la conquête de l'Asie, de la Macedoine, & de la Grece, ayant été vaincu à son tour par Sylla, réduit par un traité à ses anciennes limites, fatigué par les Généraux Romains, devenu encore une fois leur vainqueur & le conquérant de l'Asie, chassé par Lucullus, suivi dans son propre pays, fut obligé de se retirer chez TIGRANE: & le voyant perdu sans ressource, après sa défaite, ne comptant plus que sur lui-même, il se réfugia dans ses propres Etats, & s'y rétablit.

POMPE'E succéda à LUCULLUS, & MITHRIDATE en fut accablé: il fuit de ses Etats; & passant l'Araxe, il marcha de péril en péril par le pays des Laziens: & ramassant dans son chemin ce qu'il trouva de Barbares, il parut dans le Bosphore devant son fils (1) MACCHARES qui avoit fait sa paix avec les Romains.

Dans

(1) *Mithridate* l'avoit fait Roi du Bosphore: sur la nouvelle de l'arrivée de son pere, il se donna la mort.

Dans l'abyſme où il étoit, il (1) forma le deſſein de porter la guerre en Italie, & d'aller à Rome avec les mêmes Nations qui l'aſſervirent quelques ſiécles après, & par le même chemin qu'elles tinrent. CHAP. VII.

Trahi par PHARNACE un autre de ſes fils, & par une armée effrayée de la grandeur de ſes entrepriſes, & des hazards qu'il alloit chercher, il mourut en Roi.

Ce fut alors que POMPE'E, dans la rapidité de ſes victoires, acheva le pompeux ouvrage de la grandeur de Rome; il unit au Corps de ſon Empire des pays infinis: ce qui ſervit plus au ſpectacle de la magnificence Romaine, qu'à ſa vraie puiſſance; & quoiqu'il parut par les écritaux portés à ſon triomphe, qu'il avoit augmenté le revenu du Fiſc (2) de plus d'un tiers, le pouvoir n'augmenta pas, & la liberté publique n'en fut que plus expoſée.

CHAPI-

(1) Voyez APPIAN, *de bello Mithridatico*.

(2) Voyez PLUTARQUE, dans la *Vie de Pompée*, & ZONARAS, *l.* 2.

CHAPITRE VIII.

Des divisions qui furent toujours dans la Ville.

CHAP. VIII.

PENDANT que Rome conquéroit l'Univers, il y avoit dans ses murailles une guerre cachée; c'étoient des feux comme ceux de ces Volcans, qui sortent si-tôt que quelque matiere vient en augmenter la fermentation.

Après l'expulsion des Rois, le gouvernement étoit devenu Aristocratique: les familles Patriciennes obtenoient seules toutes (1) les Magistratures, toutes les dignités, & par conséquent tous les (2) honneurs militaires & civils.

Les Patriciens voulant empêcher le retour

(1) Les Patriciens avoient même en quelque façon un Caractere sacré; il n'y avoit qu'eux qui pussent prendre les Auspices. Voyez dans TITE-LIVE, *liv. 6.* la Harangue d'Appius Claudius.

(2) Par exemple, il n'y avoit qu'eux qui pussent triompher, puisqu'il n'y avoit qu'eux qui pussent être Consuls & commander les armées.

retour des Rois, chercherent à augmenter le mouvement qui étoit dans l'esprit du Peuple; mais ils firent plus qu'ils ne voulurent: à force de lui donner de la haine pour les Rois, ils lui donnerent un desir immodéré de la liberté. Comme l'autorité Royale avoit passé toute entiere entre les mains des Consuls, le Peuple sentit que cette liberté, dont on vouloit lui donner tant d'amour, il ne l'avoit pas: il chercha donc à abaisser le Consulat, à avoir des Magistrats Plébeïens, & à partager avec les Nobles les Magistratures Curules. Les Patriciens furent forcés de lui accorder tout ce qu'il demanda; car dans une Ville où la pauvreté étoit la vertu publique, où les richesses, cette voie sourde pour acquérir la puissance, étoient méprisées, la naissance & les dignités ne pouvoient pas donner de grands avantages. La puissance devoit donc revenir au plus grand nombre, & l'Aristocratie se changer peu à peu en un Etat populaire.

Ceux qui obéissent à un Roi, sont moins tourmentés d'envie & de jalousie, que ceux qui vivent dans une Aristocratie

CHAP. VIII.

tocratie héréditaire. Le Prince eſt ſi loin de ſes ſujets, qu'il n'en eſt preſque pas vu; & il eſt ſi fort au-deſſus d'eux, qu'ils ne peuvent imaginer aucun rapport qui puiſſe les choquer: Mais les Nobles qui gouvernent ſont ſous les yeux de tous, & ne ſont pas ſi élevés, que des comparaiſons odieuſes ne ſe faſſent ſans ceſſe. Auſſi a-t-on vu de tout temps, & le voit-on encore, le Peuple déteſter les Sénateurs. Les Républiques où la naiſſance ne donne aucune part au gouvernement, ſont à cet égard les plus heureuſes; car le Peuple peut moins envier une autorité qu'il donne à qui il veut, & qu'il reprend à ſa fantaiſie.

Le Peuple mécontent des Patriciens ſe retira ſur le Mont Sacré: on lui envoya des Députés qui l'appaiſerent: & comme chacun ſe promit ſecours l'un à l'autre, en cas que les Patriciens ne tinſſent (1) pas les paroles données, ce qui eût cauſé à tous les inſtans des ſéditions, & auroit troublé toutes les fonctions des Magiſtrats; on jugea qu'il valoit mieux créer une Magiſtrature

[1] ZONARAS, *liv.* 2.

ture (1) qui pût empêcher les injustices faites à un Plébeïen. Mais, par une maladie éternelle des hommes, les Plébeïens qui avoient obtenu des Tribuns pour se défendre, s'en servirent pour attaquer; ils enleverent peu à peu toutes les prérogatives des Patriciens: cela produisit des contestations continuelles. Le Peuple étoit soutenu, ou plutôt animé par ses Tribuns: & les Patriciens étoient défendus par le Sénat, qui étoit presque tout composé de Patriciens, qui étoit plus porté pour les maximes anciennes, & qui craignoit que la populace n'élevât à la tyrannie quelque Tribun.

Le Peuple employoit pour lui ses propres forces, & sa supériorité dans les suffrages; ses refus d'aller à la guerre; ses menaces de se retirer; la partialité de ses loix; enfin ses Jugemens contre ceux qui lui avoient fait trop de résistance: le Sénat se défendoit par sa sagesse, sa justice, & l'amour qu'il inspiroit pour la Patrie; par ses bienfaits, & une sage dispensation des trésors de la République; par le respect que le Peuple avoit pour la gloire des principales

(1) Origine des Tribuns du Peuple.

CHAP. VIII. pales (1) familles, & la vertu des grands personnages; par la Religion même, les institutions anciennes, & la suppression des jours d'assemblée, sous prétexte que les Auspices n'avoient pas été favorables; par les Cliens; par l'opposition d'un Tribun à un autre; par la création d'un (2) Dictateur, les occupations d'une nouvelle guerre, ou les malheurs qui réunissoient

(1) Le Peuple, qui aimoit la gloire, composé de gens qui avoient passé leur vie à la guerre, ne pouvoit refuser ses suffrages à un grand homme sous lequel il avoit combattu. Il obtenoit le droit d'élire des Plébeïens, & il élisoit des Patriciens. Il fut obligé de se lier les mains, en établissant qu'il y auroit toujours un Consul Plébeïen: aussi les familles Plébeïennes qui entrerent dans les Charges, y furent-elles ensuite continuellement portées: & quand le Peuple éleva aux honneurs quelqu'homme de néant, comme Varron & Marius, ce fut une espece de victoire qu'il remporta sur lui-même.

(2) Les Patriciens, pour se défendre, avoient coutume de créer un Dictateur; ce qui leur réussissoit admirablement bien: Mais les Plébeïens ayant obtenu de pouvoir être élus Consuls, purent aussi être élus Dictateurs; ce qui déconcerta les Patriciens. Voyez dans TITE-LIVE, *l.* 8. comment Publius Philo les abaissa dans sa Dictature: il fit trois Loix qui leur furent très-préjudiciables.

ſoient tous les intérêts, enfin par une condeſcendance paternelle à accorder au Peuple une partie de ſes demandes pour lui faire abandonner les autres, & cette maxime conſtante, de préférer la conſervation de la République aux prérogatives de quelque Ordre ou de quelque Magiſtrature que ce fût. CHAP. VIII.

Dans la ſuite des temps, lorſque les Plébeïens eurent tellement abaiſſé les Patriciens, que cette (1) diſtinction de famille devint vaine, & que les unes & les autres furent indifféremment élevées aux honneurs, il y eut de nouvelles diſputes entre le bas Peuple agité par ſes Tribuns, & les principales familles Patriciennes ou Plébeïennes qu'on appella les Nobles, & qui avoient pour elles le Sénat qui en étoit compoſé. Mais comme les mœurs anciennes n'étoient plus, que des particuliers avoient des richeſſes immenſes, & qu'il eſt impoſſible que les richeſſes ne donnent du pouvoir, les Nobles réſiſterent avec plus de force que les Patriciens n'avoient fait; ce qui fut cauſe de

(1) Les Patriciens ne conſerverent que quelques Sacerdoces, & le droit de créer un Magiſtrat qu'on appelloit Entre-Roi.

CHAP. VIII. de la mort des GRACCHES, & de (1) plusieurs de ceux qui travaillerent sur leur plan.

Il faut que je parle d'une Magistrature qui contribua beaucoup à maintenir le gouvernement de Rome; ce fut celle des Censeurs. Ils faisoient le dénombrement du Peuple; & de plus, comme la force de la République consistoit dans la discipline, l'austérité des mœurs, & l'observation constante de certaines coutumes, ils corrigeoient les abus que la Loi n'avoit pas prévus; ou que le Magistrat (2) ordinaire ne pouvoit pas punir. Il y a de mauvais exemples qui sont pires que les crimes; & plus d'Etats ont péri parce qu'on a violé les mœurs, que parce qu'on a violé les loix. A Rome, tout ce qui pouvoit introduire des nouveautés dangereuses, changer le cœur ou l'esprit du Citoyen, & en empêcher, si j'ose me servir de ce terme, la perpétuité, les

[1] Comme Saturninus & Glaucas.

[2] On peut voir comme ils dégraderent ceux qui, après la bataille de Cannes, avoient été d'avis d'abandonner l'Italie; ceux qui s'étoient rendus à Annibal; ceux qui par une mauvaise interpretation lui avoient manqué de parole.

les désordres domestiques ou publics, étoient reformés par les Censeurs: ils pouvoient chasser du Sénat qui ils vouloient; ôter à un Chevalier le cheval qui lui étoit entretenu par le public; mettre un Citoyen dans une autre Tribu, & même parmi ceux qui payoient (1) les charges de la Ville sans avoir part à ses privileges.

CHAP. VIII.

M. LIVIUS (2) nota le Peuple même; & de trente-cinq Tribus, il en mit trente-quatre au rang de ceux qui n'avoient point de part aux privileges de la Ville. „ Car, *disoit-il*, après " m'avoir condamné, vous m'avez fait " Consul & Censeur: il faut donc que " vous ayez prévariqué une fois en " m'infligeant une peine, ou deux fois " en me créant Consul & ensuite Censeur. "

M. DURONIUS (3), Tribun du Peuple, fut chassé du Sénat par les Censeurs, parce que, pendant sa Magistrature,

(1) Cela s'appelloit: *Ærarium aliquem facere, aut in Cæritum Tabulas referre.* On étoit mis hors de sa Centurie, & on n'avoit plus le droit de suffrage.

(2) TITE-LIVE, *l.* 29.

(3) VALERE MAXIME, *l.* 2.

CHAP. VIII. ture, il avoit abrogé la loi qui bornoit les dépenſes des feſtins.

C'étoit une inſtitution bien ſage : ils ne pouvoient ôter à perſonne une (1) Magiſtrature ; parce que cela auroit troublé l'exercice de la puiſſance publique ; mais ils faiſoient décheoir de l'ordre & du rang, & privoient, pour ainſi dire, un Citoyen de ſa nobleſſe particuliere.

SERVIUS TULLIUS avoit fait la fameuſe diviſion par Centuries, que *Tite-Live* (2) & *Denys d'Halicarnaſſe* (3) nous ont ſi bien expliquée. Il avoit diſtribué cent quatre-vingt-treize Centuries en ſix claſſes, & mis tout le bas Peuple dans la derniere Centurie, qui formoit ſeule la ſixieme claſſe. On voit que cette diſpoſition excluoit le bas Peuple du ſuffrage, non pas de droit ; mais de fait. Dans la ſuite on régla, qu'excepté dans quelques cas particuliers, on ſuivroit dans les ſuffrages la diviſion par Tribus. Il y en avoit trente-cinq qui donnoient chacune leur voix,

(1) La dignité de Sénateur n'étoit pas une Magiſtrature.

(2) *Liv.* I.

(3) *Liv.* 4. *art. XV.* & *ſuiv.*

voix, quatre de la Ville, & trente-une de la Campagne. Les principaux Citoyens, tous Laboureurs, entrerent naturellement dans les Tribus de la Campagne, & celles de la Ville reçurent le bas Peuple (1), qui, y étant enfermé, influoit très-peu dans les affaires; & cela étoit regardé comme le salut de la République : & quand FABIUS remit (2) dans les quatre Tribus de la Ville le menu Peuple, qu'APPIUS CLAUDIUS avoit répandu dans toutes, il en acquit le surnom de très-Grand. Les Censeurs jettoient les yeux tous les cinq ans sur la situation actuelle de la République, & distribuoient de maniere le Peuple dans ses diverses Tribus, que les Tribuns & les ambitieux ne pussent pas se rendre maitres des suffrages, & que le Peuple même ne pût pas abuser de son pouvoir. CHAP. VIII.

Le gouvernement de Rome fut admirable, en ce que depuis sa naissance, sa constitution se trouva telle, soit par l'esprit du Peuple, la force du Senat, ou l'autorité de certains Magistrats, que

(1) Appellé *Turba Forensis.*
(2) Voyez TITE-LIVE, *liv.* 9.

CHAP. VIII. que tout abus du pouvoir y put toujours être corrigé.

Carthage périt, parce que, lorsqu'il fallut retrancher les abus, elle ne put souffrir la main de son ANNIBAL même. Athenes tomba, parce que ses erreurs lui parurent si douces, qu'elle ne voulut pas en guérir. Et parmi nous les Républiques d'Italie, qui se vantent de la perpétuité de leur gouvernement, ne doivent se vanter que de la perpétuité de leurs abus; aussi n'ont-elles pas plus (1) de liberté que Rome n'en eut du temps des Décemvirs.

Le gouvernement d'Angleterre est plus sage, parce qu'il y a un Corps qui l'examine continuellement, & qui s'examine continuellement lui-même: & telles sont ses erreurs, qu'elles ne sont jamais longues; &, que, par l'esprit d'attention qu'elles donnent à la Nation, elles sont souvent utiles.

En un mot, un gouvernement libre, c'est-à-dire, toujours agité, ne sauroit se maintenir, s'il n'est, par ses propres loix, capable de correction.

CHAPI-

(1) Ni même plus de puissance.

CHAPITRE IX.

Deux causes de la perte de Rome.

LORSQUE la domination de Rome étoit bornée dans l'Italie, la République pouvoit facilement subsister. Tout Soldat étoit également Citoyen; chaque Consul levoit une armée; & d'autres Citoyens alloient à la guerre sous celui qui succédoit. Le nombre de troupes n'étant pas excessif, on avoit attention à ne recevoir dans la milice que des (1) gens qui eussent assez de bien CHAP. IX.

G 3

(1) Les Affranchis & ceux qu'on appelloit *capite Censi*, parce qu'ayant très-peu de bien, ils n'étoient taxés que pour leur tête, ne furent point d'abord enrôlés dans la milice de terre, excepté dans les cas pressans. Servius Tullius les avoit mis dans la sixiéme classe, & on ne prenoit des Soldats que dans les cinq premieres: mais Marius, partant contre Jugurtha, enrôla indifféremment tout le monde: *Milites scribere*, dit SALLUSTE, *non more majorum neque classibus, sed uti cujusque libido erat*, capite Censos *plerosque*: De bello *Jugurth.* Remarquez que, dans la division par Tribus, ceux qui étoient dans les quatre Tribus de la Ville, étoient à peu près les mêmes que ceux qui, dans la division par Centurie, étoient dans la sixiéme classe.

CHAP. IX. bien pour avoir intérèt à la conservation de la Ville. Enfin le Sénat voyoit de près la conduite des Généraux, & leur òtoit la pensée de rien faire contre leur devoir.

Mais lorsque les Légions passerent les Alpes & la mer, les gens de guerre, qu'on étoit obligé de laisser pendant plusieurs campagnes dans les pays que l'on soumettoit, perdirent peu à peu l'esprit de Citoyens; & les Généraux, qui disposerent des Armées & des Royaumes, sentirent leur force, & ne purent plus obéir.

Les Soldats commencerent donc à ne reconnoitre que leur Général, à fonder sur lui toutes leurs espérances, & à voir de plus loin la Ville. Ce ne furent plus les Soldats de la République, mais de SYLLA, de MARIUS, de POMPE'E, de CESAR. Rome ne put plus savoir si celui qui étoit à la tète d'une Armée dans une Province, étoit son Général ou son ennemi.

Tandis que le Peuple de Rome ne fut corrompu que par ses Tribuns, à qui il ne pouvoit accorder que sa puissance mème, le Sénat put aisément se défendre,

défendre, parce qu'il agiſſoit conſtamment; au lieu que la populace paſſoit ſans ceſſe de l'extrémité de la fougue à l'extrémité de la foibleſſe: Mais quand le Peuple put donner à ſes favoris une formidable autorité au-dehors, toute la ſageſſe du Sénat devint inutile, & la République fut perdue. CHAP. IX.

Ce qui fait que les Etats libres durent moins que les autres, c'eſt que les malheurs & les ſuccès qui leur arrivent, leur font preſque toujours perdre la liberté; au lieu que les ſuccès & les malheurs d'un Etat où le Peuple eſt ſoumis, confirment également ſa ſervitude. Une République ſage ne doit rien hazarder qui l'expoſe à la bonne ou à la mauvaiſe fortune; le ſeul bien auquel elle doit aſpirer, c'eſt à la perpétuité de ſon Etat.

Si la grandeur de l'Empire perdit la République, la grandeur de la Ville ne la perdit pas moins.

Rome avoit ſoumis tout l'Univers avec le ſecours des Peuples d'Italie, auxquels elle avoit donné en différens temps divers privileges (1): la plûpart

(1) *Jus Latii, jus Italicum.*

CHAP. IX.

de ces Peuples ne s'étoient pas d'abord fort souciés du droit de Bourgeoisie chez les Romains : & quelques-uns (1) aimerent mieux garder leurs usages. Mais lorsque ce droit fut celui de la Souveraineté universelle, qu'on ne fut rien dans le monde si l'on n'étoit Citoyen Romain, & qu'avec ce titre on étoit tout, les Peuples d'Italie résolurent de périr ou d'être Romains : ne pouvant en venir à bout par leurs brigues & par leurs prieres, ils prirent la voie des armes ; ils se revolterent (2) dans tout ce côté qui regarde la mer Ionienne ; les autres Alliés alloient les suivre. Rome obligée de combattre contre ceux qui étoient, pour ainsi dire, les mains avec lesquelles elle enchainoit l'Univers, étoit perdue, elle alloit être réduite à ses murailles : elle accorda

(1) Les Eques disoient dans leurs assemblées : Ceux qui ont pu choisir, ont préféré leurs loix au droit de la Cité Romaine, qui a été une peine nécessaire pour ceux qui n'ont pû s'en défendre. TITE-LIVE, *l.* 9.

(2) Les Asculans, les Marses, les Vestins, les Marrucins, les Ferentans, les Hirpins, les Pompeïans, les Venusiens, les Japiges, les Lucaniens, les Samnites & autres. APPIAN, *de la guerre civile*, L. I.

accorda ce droit tant desiré aux Alliés qui n'avoient pas (1) encore cessé d'être fideles; & peu à peu elle l'accorda à tous. CHAP. IX.

Pour lors Rome ne fut plus cette Ville dont le Peuple n'avoit eu qu'un même esprit, un même amour pour la liberté, une même haine pour la tyrannie; où cette jalousie du pouvoir du Sénat & des prérogatives des grands, toujours mêlée de respect, n'étoit qu'un amour de l'égalité. Les Peuples (2) d'Italie étant devenus ses Citoyens, chaque Ville y apporta son génie, ses intérêts particuliers, & sa dépendance de quelque grand protecteur. La Ville déchirée ne forma plus un tout ensemble; & comme on n'en étoit Citoyen que par une espece de fiction, qu'on n'avoit plus les mêmes Magistrats, les mêmes murailles, les mêmes Dieux, les mêmes Temples, les mêmes sépultures;

(1) Les Toscans, les Umbriens, les Latins. Cela porta quelques Peuples à se soumettre: & comme on les fit aussi Citoyens, d'autres poserent encore les armes; & enfin il ne resta que les Samnites qui furent exterminés.

(2) Qu'on s'imagine cette tête monstrueuse des Peuples d'Italie, qui, par le suffrage de chaque homme, conduisoit le reste du monde.

CHAP. IX. tures ; on ne vit plus Rome des mêmes yeux, on n'eut plus le même amour pour la patrie, & les ſentimens Romains ne furent plus.

Les ambitieux firent venir à Rome des Villes & des Nations entieres, pour troubler les ſuffrages, ou ſe les faire donner ; les aſſemblées furent de véritables conjurations ; on appella *Comices* une troupe de quelques ſéditieux: l'autorité du Peuple, ſes loix, lui-même, devinrent des choſes chimériques: & l'Anarchie fut telle, qu'on ne put plus ſavoir (1) ſi le Peuple avoit fait une Ordonnance, ou s'il ne l'avoit point faite.

On n'entend parler dans les Auteurs, que des diviſions qui perdirent Rome ; mais on ne voit pas que ces diviſions y étoient néceſſaires, qu'elles y avoient toujours été, & qu'elles y devoient toujours être. Ce fut uniquement la grandeur de la République qui fit le mal, & qui changea en guerres civiles les tumultes populaires. Il falloit bien qu'il y eût à Rome des diviſions ; & ces

(1) Voyez les Lettres de CICERON à Atticus, *liv.* 4. *lett.* 18.

ces guerriers ſi fiers, ſi audacieux, ſi terribles au-dehors, ne pouvoient pas être bien modérés au-dedans. Demander dans un Etat libre des gens hardis dans la guerre, & timides dans la paix, c'eſt vouloir des choſes impoſſibles; & pour regle générale, toutes les fois qu'on verra tout le monde tranquille dans un Etat qui ſe donne le nom de République; on peut être aſſûré que la liberté n'y eſt pas. CHAP. IX.

Ce qu'on appelle union dans un corps politique, eſt une choſe très-équivoque; la vraie eſt une union d'harmonie, qui fait que toutes les parties, quelqu'oppoſées qu'elles nous paroiſſent, concourent au bien général de la ſociété, comme des diſſonances dans la Muſique concourent à l'accord total. Il peut y avoir de l'union dans un Etat où l'on ne croit voir que du trouble, c'eſt-à-dire, une harmonie d'où réſulte le bonheur, qui ſeul eſt la vraie paix: Il en eſt comme des parties de cet Univers, éternellement liées par l'action des unes, & la réaction des autres.

Mais dans l'accord du Deſpotiſme Aſiati-

CHAP. IX. Asiatique, c'est-à-dire, de tout gouvernement qui n'est pas modéré, il y a toujours une division réelle; le Laboureur, l'Homme de guerre, le Négociant, le Magistrat, le Noble, ne sont joints que parce que les uns oppriment les autres sans résistance: & si l'on y voit de l'union, ce ne sont pas des Citoyens qui sont unis, mais des corps morts ensevelis les uns auprès des autres.

Il est vrai que les loix de Rome devinrent impuissantes pour gouverner la République: mais c'est une chose qu'on à vu toujours, que de bonnes loix, qui ont fait qu'une petite République devient grande, lui deviennent à charge l'orsqu'elle s'est aggrandie; parce qu'elles étoient telles, que leur effet naturel étoit de faire un grand Peuple, & non pas de le gouverner.

Il y a bien de la différence entre les loix bonnes & les loix convenables; celles qui font qu'un Peuple se rend maître des autres, & celles qui maintiennent sa puissance lorsqu'il l'a acquise.

Il y a à présent dans le monde une Répu-

République (1) que presque personne ne connoît, & qui, dans le secret & dans le silence, augmente ses forces chaque jour. Il est certain que si elle parvient jamais à l'état de grandeur où sa sagesse la destine, elle changera nécessairement ses loix; & ce ne sera point l'ouvrage d'un Législateur, mais celui de la corruption même. CHAP. IX.

Rome étoit faite pour s'aggrandir, & ses loix étoient admirables pour cela. Aussi dans quelque gouvernement qu'elle ait été, sous le pouvoir des Rois, dans l'Aristocratie, ou dans l'Etat populaire, elle n'a jamais cessé de faire des entreprises qui demandoient de la conduite, & y a réussi. Elle ne s'est pas trouvée plus sage que tous les autres Etats de la terre en un jour, mais continuellement; elle a soutenu une petite, une médiocre, une grande fortune avec la même supériorité; & n'a point eu de prospérités dont elle n'ait profité, ni de malheurs dont elle ne se soit servie.

Elle perdit sa liberté, parce qu'elle acheva trop tôt son ouvrage.

CHAPI-

(1) Le Canton de *Berne*.

CHAPITRE X.

De la corruption des Romains.

CHAP. X. JE crois que la Secte (1) d'Epicure, qui s'introduisit à Rome sur la fin de la République, contribua beaucoup à gâter le cœur & l'esprit des Romains. Les Grecs en avoient été infatués avant eux : aussi avoient-ils été plutôt corrompus. *Polybe* nous dit (2) que de son temps les sermens ne pouvoient donner de la confiance pour un Grec ; au lieu qu'un Romain en étoit, pour ainsi dire, enchaîné.

Il

(1) Cyneas en ayant discouru à la table de Pyrrhus, Fabricius souhaitta que les Ennemis de Rome pussent tous prendre les principes d'une pareille Secte. PLUTARQUE, *Vie de Pyrrhus*.

(2) „Si vous prêtez aux Grecs un talent „avec dix promesses, dix cautions, autant „de témoins, il est impossible qu'ils gardent „leur foi ; mais parmi les Romains, soit „qu'on doive rendre compte des deniers pu„blics, ou de ceux des particuliers, on est „fidele, à cause du serment que l'on a fait. „On a donc sagement établi la crainte des „Enfers ; & c'est sans raison qu'on la com„bat aujourd'hui." POLYBE *l.* 6.

Il y a un fait dans les Lettres de *Ciceron* (1) à Atticus, qui nous montre combien les Romains avoient changé à cet égard depuis le temps de Polybe. CHAP. X.

Memmius, dit-il, *vient de communiquer au Sénat, l'accord que ſon compétiteur & lui avoient fait avec les Conſuls, par lequel ceux-ci s'étoient engagés de les favoriſer dans la pourſuite du Conſulat pour l'année ſuivante; & eux de leur côté s'obligeoient de payer aux Conſuls quatre cent mille ſeſterces, s'ils ne leur fourniſſoient trois Augures qui déclaroient qu'ils étoient préſens lorſque le Peuple avoit fait la loi* Curiate (2), *quoiqu'il n'en eût point fait; & deux Conſulaires, qui affirmeroient qu'ils avoient aſſiſté à la ſignature du* Senatus-Conſulte *qui régloit l'état de leurs Provinces, quoiqu'il n'y en eût point eu.* Que de mal-honnêtes gens dans un ſeul Contrat!

Outre

(1) *Liv.* 4. *Lett.* 18.

(2) La loi *Curiate* donnoit la puiſſance militaire; & le *Senatus-Conſulte* régloit les troupes, l'argent, les Officiers que devoit avoir le Gouverneur: Or les Conſuls, pour que tout cela fût fait à leur fantaiſie, vouloient fabriquer une fauſſe loi & un faux *Senatus-Conſulte*.

CHAP. X.

Outre que la Religion eſt toujours le meilleur garant que l'on puiſſe avoir des mœurs des hommes, il y avoit ceci de particulier chez les Romains, qu'ils mèloient quelque ſentiment religieux à l'amour qu'ils avoient pour leur Patrie : cette Ville fondée ſous les meilleurs auſpices, ce Romulus leur Roi & leur Dieu, ce Capitole éternel comme la Ville, & la Ville éternelle comme ſon Fondateur, avoient fait autrefois ſur l'eſprit des Romains une impreſſion, qu'il eût été à ſouhaitter qu'ils euſſent conſervée.

La grandeur de l'Etat fit la grandeur des fortunes particulieres ; mais comme l'opulence eſt dans les mœurs & non pas dans les richeſſes, celles des Romains, qui ne laiſſoient pas d'avoir des bornes, produiſirent un luxe (1) & des profuſions qui n'en avoient point. Ceux qui avoient d'abord été corrompus par leurs richeſſes, le furent enſuite par leur pauvreté : avec des biens

(1) La maiſon que Cornélie avoit achettée ſoixante & quinze mille drachmes, Lucullus l'achetta peu de tems après deux millions cinq cent mille. PLUTARQUE, *Vie de Marius.*

biens au-dessus d'une condition privée, il fut difficile d'être un bon Citoyen; avec les desirs & les regrets d'une grande fortune ruinée, on fut prêt à tous les attentats; & comme dit *Sallufte* (1), on vit une génération de gens qui ne pouvoient avoir de patrimoine, ni souffrir que d'autres en eussent. CHAP. X.

Cependant quelle que fût la corruption de Rome, tous les malheurs ne s'y étoient pas introduits: car la force de sont institution avoit été telle, qu'elle avoit conservé une valeur héroïque, & toute son application à la guerre au milieu des richesses, de la mollesse & de la volupté; ce qui n'est, je crois, arrivé à aucune Nation du monde.

Les Citoyens Romains regardoient (2) le Commerce & les Arts comme des

(1) *Ut meritò dicatur genitos esse, qui nec ipsi habere possent res familiares, nec alios pati.* Fr. de l'Histoire de SALLUSTE, tiré du Livre de la *Cité de Dieu*, L. 2. c. 18.

(2) Romulus ne permit que deux sortes d'exercices aux gens libres, l'Agriculture & la Guerre. Les Marchands, les Ouvriers, ceux qui tenoient une maison à louage, les Cabaretiers, n'étoient pas du nombre des Citoyens. DENYS d'*Halicarn. liv.* 2. Ibid. *liv.* 9.

CHAP. X.

des occupations (1) d'Esclaves ; ils ne les exerçoient point. S'il y eut quelques exceptions, ce ne fut que de la part de quelques Affranchis, qui continuoient leur premiere industrie. Mais en général, ils ne connoissoient que l'art de la guerre, qui étoit la seule voie pour aller aux Magistratures & aux honneurs (2). Ainsi les vertus guerrieres resterent, après qu'on eut perdu toutes les autres.

CHAPITRE XI.

1. *De Sylla.* 2. *De Pompée & César.*

CHAP. XI.

JE supplie qu'on me permette de détourner les yeux des horreurs des guerres de Marius & de Sylla ; on en trouvera dans *Appien* l'épouvantable histoire : outre la jalousie, l'ambition, & la cruauté des deux chefs, chaque Romain étoit furieux : les (3) nouveaux

(1) CICERON en donne les raisons dans ses Offices, *liv.* 1. *ch.* 42.

(2) Il falloit avoir servi dix années entre l'âge de 16. ans & celui de 47. Voyez POLYBE, *liv.* 6.

(3) Comme Marius, pour se faire donner la commission de la guerre contre Mithridate au préjudice de Sylla, avoit, par le secours du

veaux Citoyens & les anciens ne se regardoient plus comme les membres d'une même République ; & l'on se faisoit une guerre, qui, par un caractere particulier, étoit en même temps civile & étrangere. CHAP. XI.

SYLLA fit des loix très-propres à ôter la cause des désordres que l'on avoit vus : elles augmentoient l'autorité du Sénat, tempéroient le pouvoir du Peuple ; régloient celui des Tribuns. La fantaisie qui lui fit quitter la Dictature, sembla rendre la vie à la République : mais, dans la fureur de ses succès, il avoit fait des choses qui mirent Rome dans l'impossibilité de conserver sa liberté.

Il ruina, dans son expédition d'Asie, toute la discipline militaire ; il accoutuma son Armée (1) aux rapines, & lui donna des besoins qu'elle n'avoit

 jamais

Tribun Sulpitius, répandu les huit nouvelles Tribus des Peuples d'Italie dans les anciennes; ce qui rendoit les Italiens maîtres des suffrages : ils étoient la plupart du parti de Marius, pendant que le Sénat & les anciens Citoyens étoient du parti de Sylla.

(1) Voyez, dans la conjuration de Catilina, le portrait que SALLUSTE nous fait de cette Armée.

CHAP. XI.

jamais eu : il corrompit une fois des Soldats, qui devoient dans la ſuite corrompre les Capitaines.

Il entra dans Rome à main armée, & enſeigna (1) aux Généraux Romains à violer l'aſile de la liberté.

Il donna les terres des Citoyens (2) aux Soldats, & il les rendit avides pour jamais ; car, dès ce moment, il n'y eut plus un homme de guerre qui n'attendît une occaſion qui pût mettre les biens de ſes Concitoyens entre ſes mains.

Il inventa les Proſcriptions, & mit à prix la tête de tous ceux qui n'étoient pas de ſon parti ; dès-lors il fut impoſſible de s'attacher davantage à la République ; car parmi deux hommes ambitieux & qui ſe diſputoient la victoire, ceux qui étoient neutres & pour le parti de la liberté, étoient ſûrs d'être proſcrits par celui des deux qui ſeroit le vainqueur. Il étoit donc de la prudence

(1) *Fugatis Marii copiis, primus Urbem Romam cùm armis ingreſſus eſt.* Fragment de Jean d'Antioche, dans *l'Extrait des Vertus & des Vices.*

(2) On diſtribua bien au commencement une partie des terres des Ennemis vaincus ; mais Sylla donnoit les terres des Citoyens.

dence de s'attacher à l'un des deux. CHAP. XI.

Il vint après lui, dit *Ciceron* (1), un homme qui, dans une cauſe impie & une victoire encore plus honteuſe, ne confiſqua pas ſeulement les biens des particuliers, mais enveloppa dans la même calamité des Provinces entieres.

SYLLA quittant la Dictature, avoit ſemblé ne vouloir vivre que ſous la protection de ſes loix-mêmes: Mais cette action, qui marqua tant de modération, étoit elle-même une ſuite de ſes violences. Il avoit donné des établiſſemens à quarante-ſept Légions dans divers endroits de l'Italie. Ces gens-là, dit *Appien*, regardant leur fortune comme attachée à ſa vie, veilloient à ſa sûreté, & étoient toujours prêts (2) à le ſecourir ou à le venger.

La République devant néceſſairement périr, il n'étoit plus queſtion que de ſavoir comment, & par qui elle devoit être abattue.

Deux hommes également ambitieux, excepté

(1) *Offices*, *liv.* 2 *ch.* 8.

(2) On peut voir ce qui arriva après la mort de Céſar.

CHAP. XI. excepté que l'un ne favoit pas aller à fon but fi directement que l'autre, effacerent, par leur crédit, par leurs exploits, par leurs vertus, tous les autres Citoyens: POMPE'E parut le premier, & CE'SAR le fuivit de près.

POMPE'E, pour s'attirer la faveur, fit caffer les loix de SYLLA qui bornoient le pouvoir du Peuple; & quand il eut fait à fon ambition un facrifice des loix les plus falutaires de fa Patrie, il obtint tout ce qu'il voulut, & la témérité du Peuple fut fans bornes à fon égard.

Les loix de Rome avoient fagement divifé la puiffance publique en un grand nombre de Magiftratures, qui fe foutenoient, s'arrêtoient, & fe tempéroient l'une l'autre; & comme elles n'avoient toutes qu'un pouvoir borné, chaque Citoyen étoit bon pour y parvenir; & le Peuple voyant paffer devant lui plufieurs perfonnages l'un après l'autre, ne s'accoutumoit à aucun d'eux. Mais dans ces temps-ci le fyftême de la République changea; les plus puiffans fe firent donner par le Peuple des commiffions extraordinaires; ce qui

qui anéantit l'autorité du Peuple & des Magiſtrats, & mit toutes les grandes affaires (1) dans les mains d'un ſeul, ou de peu de gens. CHAP. XI.

Fallut-il faire la guerre à SERTORIUS? On en donna la commiſſion à *Pompée*. Fallut-il la faire à *Mithridate*? Tout le monde cria *Pompée*. Eut-on beſoin de faire venir des bleds à Rome? Le Peuple croit être perdu, ſi on n'en charge *Pompée*. Veut-on détruire les Pirates? Il n'y a que *Pompée*: & lorſque CE'SAR menace d'envahir, le Sénat crie à ſon tour, n'eſpere plus qu'en *Pompée*.

Je crois bien (diſoit MARCUS (2) « au Peuple) que *Pompée*, que les « Nobles attendent, aimera mieux aſ- « ſûrer votre liberté que leur domina- « tion; mais il y a eu un temps où cha- « cun de vous avoit la protection de « pluſieurs, & non pas tous la protec- « tion d'un ſeul, & où il étoit inouï « qu'un mortel pût donner ou ôter de « pareilles choſes. «

[1] *Plebis opes imminutæ, paucorum potentia crevit.* SALLUST. *de Conjurat. Catil.*

[2] Fragment de l'Hiſt. de SALLUSTE.

CHAP. XI. A Rome faite pour s'aggrandir, il avoit fallu réunir dans les mêmes personnes les honneurs & la puiſſance; ce qui, dans des temps de trouble, pouvoit fixer l'adminiſtration du Peuple ſur un ſeul Citoyen.

Quand on accorde des honneurs, on ſait préciſement ce que l'on donne; mais quand on y joint le pouvoir, on ne peut dire à quel point il pourra être porté.

Des préférences exceſſives, données à un Citoyen dans une République, ont toujours des effets néceſſaires : elles ſont naître l'envie du Peuple, ou elles augmentent ſans meſure ſon amour.

Deux fois *Pompée* retournant à Rome, maître d'opprimer la République, eut la modération de congédier ſes Armées avant que d'y entrer, & d'y paroître en ſimple Citoyen; ces actions, qui le comblerent de gloire, firent que dans la ſuite, quelque choſe qu'il eût faite au préjudice des loix, le Sénat ſe déclara toujours pour lui.

POMPE'E avoit une ambition plus lente & plus douce que celle de CE'SAR; celui-ci vouloit aller à la ſouveraine

raine puiſſance les armes à la main, comme SYLLA : cette façon d'opprimer ne plaiſoit point à POMPE'E; il aſpiroit à la Dictature, mais par les ſuffrages du Peuple; il ne pouvoit conſentir à uſurper la puiſſance, mais il auroit voulu qu'on la lui remît entre les mains. CHAP. XI.

Comme la faveur du Peuple n'eſt jamais conſtante, il y eut des tems où *Pompée* vit diminuer (1) ſon crédit; & ce qui le toucha bien ſenſiblement, des gens qu'il mépriſoit, augmenterent le leur, & s'en ſervirent contre lui.

Cela lui fit faire trois choſes également funeſtes : Il corrompit le Peuple à force d'argent, & mit dans les élections un prix aux ſuffrages de chaque Citoyen.

De plus, il ſe ſervit de la plus vile populace pour troubler les Magiſtrats dans leurs fonctions, eſpérant que les gens ſages, laſſés de vivre dans l'Anarchie, le créeroient Dictateur par déſeſpoir.

Enfin il s'unit d'intérêts avec *Céſar* &

(1) Voyez PLUTARQUE.

CHAP. XI. & *Craſſus*. CATON diſoit, que ce n'étoit pas leur inimitié qui avoit perdu la République; mais leur union. En effet, Rome étoit en ce malheureux état, qu'elle étoit moins accablée par les guerres civiles que par la paix, qui, réüniſſant les vues & les intérêts des principaux, ne faiſoit plus qu'une tyrannie.

POMPE'E ne prêta pas proprement ſon crédit à CE'SAR; mais, ſans le ſavoir, il le lui ſacrifia: bien-tôt *Céſar* employa contre lui les forces qu'il lui avoit données, & ſes artifices même; il troubla la Ville par ſes émiſſaires, & ſe rendit maître des élections; Conſuls, Préteurs, Tribuns, furent achetés au prix qu'ils mirent eux-mêmes.

Le Sénat qui vit clairement les deſſeins de *Céſar*, eut recours à *Pompée*: il le pria de prendre la défenſe de la République, ſi l'on pouvoit appeller de ce nom un gouvernement qui demandoit la protection d'un de ſes Citoyens.

Je crois que ce qui perdit ſur-tout *Pompée*, fut la honte qu'il eût de penſer, qu'en élevant *Céſar* comme il avoit

avoit fait, il eût manqué de prévoyance. Il s'accoutuma le plus tard qu'il put à cette idée : il ne se mettoit point en défense, pour ne point avouer qu'il se fût mis en danger : il soutenoit au Sénat que *César* n'oseroit faire la guerre ; & parce qu'il l'avoit dit tant de fois, il le redisoit toujours.

Il semble qu'une chose avoit mis *César* en état de tout entreprendre ; c'est que, par une malheureuse conformité de noms, on avoit joint à son gouvernement de la Gaule Cisalpine celui de la Gaule d'au-delà les Alpes.

La politique n'avoit point permis qu'il y eût des Armées auprès de Rome ; mais elle n'avoit pas souffert non plus que l'Italie fût entierement dégarnie de troupes : cela fit qu'on tint des forces considérables dans la Gaule Cisalpine, c'est-à-dire, dans le pays qui est depuis le Rubicon, petit fleuve de la Romagne, jusqu'aux Alpes. Mais pour assûrer la Ville de Rome contre ces troupes, on fit le célebre *Senatus-Consulte*, que l'on voit encore gravé sur le chemin de Rimini à Cesene, par lequel on dévouoit aux Dieux infernaux,

CHAP. XI. naux, & l'on déclaroit ſacrilege & parricide quiconque, avec une Légion, avec une Armée, ou avec une Cohorte, paſſeroit le Rubicon.

A un gouvernement ſi important qui tenoit la Ville en échec, on en joignit un autre plus conſidérable encore; c'étoit celui de la Gaule Tranſalpine, qui comprenoit les pays du midi de la France, qui ayant donné à *Céſar* l'occaſion de faire la guerre pendant pluſieurs années à tous les Peuples qu'il voulut, fit que ſes Soldats vieillirent avec lui, & qu'il ne les conquit pas moins que les Barbares. Si *Céſar* n'avoit point eu le gouvernement de la Gaule Tranſalpine, il n'auroit pas corrompu ſes Soldats, ni fait reſpecter ſon nom par tant de victoires. S'il n'avoit pas eu celui de la Gaule Ciſalpine, *Pompée* auroit pu l'arrêter au paſſage des Alpes: au lieu que, dès le commencement de la guerre, il fut obligé d'abandonner l'Italie; ce qui fit perdre à ſon parti la réputation, qui dans les guerres civiles eſt la puiſſance même.

La même frayeur qu'*Annibal* porta

ta dans Rome après la bataille de Cannes, CE'SAR l'y répandit lorſqu'il paſſa le Rubicon. *Pompée* éperdu ne vit, dans les premiers momens de la guerre, de parti à prendre que celui qui reſte dans les affaires déſeſperées : il ne ſut que céder & que fuir ; il ſortit de Rome, y laiſſa le tréſor public ; il ne put nulle part retarder le vainqueur ; il abandonna une partie de ſes troupes, toute l'Italie, & paſſa la mer. CHAP. XI.

On parle beaucoup de la fortune de CE'SAR : mais cet homme extraordinaire avoit tant de grandes qualités ſans pas un défaut, quoiqu'il eût bien des vices, qu'il eût été bien difficile que, quelque armée qu'il eût commandée, il n'eût été vainqueur, & qu'en quelque République qu'il fût né, il ne l'eût gouvernée.

CE'SAR, après avoir défait les Lieutenans de *Pompée* en Eſpagne, alla en Grece le chercher lui-même. *Pompée*, qui avoit la côte de la mer & des forces ſupérieures, étoit ſur le point de voir l'armée de CE'SAR détruite par la miſere & la faim : mais comme il avoit ſouverainement le foible de vouloir être

CHAP. XI. être approuvé : il ne pouvoit s'empêcher de (1) prêter l'oreille aux vains discours de ses gens, qui le railloient ou l'accusoient sans cesse. Il veut, disoit l'un, se perpétuer dans le commandement; être comme AGAMEMNON le Roi des Rois : Je vous avertis, disoit un autre, que nous ne mangerons pas encore cette année des figues de Tusculum. Quelques succès particuliers qu'il eut, acheverent de tourner la tête à cette troupe Sénatoriale : ainsi, pour n'être pas blâmé, il fit une chose que la postérité blâmera toujours, de sacrifier tant d'avantages, pour aller, avec des troupes nouvelles, combattre une armée qui avoit vaincu tant de fois.

Lorsque les restes de Pharsale se furent retirés en Afrique, SCIPION, qui les commandoit, ne voulut jamais suivre l'avis de CATON de traîner la guerre en longueur ; enflé de quelques avantages il risqua tout, & perdit tout : & lorsque BRUTUS & CASSIUS rétablirent ce parti, la même précipitation (2) perdit

(1) Voyez PLUTARQUE, *Vie de Pompée.*

(2) Cela est bien expliqué dans APPIEN, *de la*

perdit la République une troisiéme fois.

Vous remarquerez que dans ces guerres civiles qui durerent si long-temps, la puissance de Rome s'accrut sans cesse au-dehors: Sous MARIUS, SYLLA, POMPE'E, CE'SAR, ANTOINE, AUGUSTE, Rome toujours plus terrible, acheva de détruire tous les Rois qui restoient encore.

Il n'y a point d'Etat qui menace si fort les autres d'une conquête, que celui qui est dans les horreurs de la guerre civile; tout le monde, Noble, Bourgeois, Artisan, Laboureur, y devient Soldat; & lorsque, par la paix, les forces sont réünies, cet Etat a de grands avantages sur les autres qui n'ont gueres que des Citoyens. D'ailleurs, dans les guerres civiles, il se forme souvent de grands hommes, parce que, dans la confusion, ceux qui ont du mérite se font jour; chacun se place, & se met à son rang, au lieu que, dans les autres temps, on est placé, & on

guerre civile, L. 4. L'armée d'Octave & d'Antoine auroit péri de faim, si l'on n'avoit pas donné bataille.

CHAP. XI.

on l'eſt preſque toujours tout de travers. Et, pour paſſer de l'exemple des Romains à d'autres plus récens, les François n'ont jamais été ſi redoutables au-dehors qu'après les querelles des Maiſons de Bourgogne & d'Orléans, après les troubles de la Ligue, après les guerres civiles de la minorité de LOUIS XIII, & celle de LOUIS XIV. L'Angleterre n'a jamais été ſi reſpectée que ſous CROMWEL, après les guerres du long Parlement. Les Allemans n'ont pris la ſupériorité ſur les Turcs, qu'après les guerres civiles d'Allemagne. Les Eſpagnols, ſous PHILIPPE V, d'abord après les guerres civiles pour la ſucceſſion, ont montré en Sicile une force qui a étonné l'Europe : & nous voyons aujourd'hui la Perſe renaître des cendres de la guerre civile, & humilier les Turcs.

Enfin la République fut opprimée : & il n'en faut pas accuſer l'ambition de quelques particuliers ; il en faut accuſer l'homme, toujours plus avide du pouvoir à meſure qu'il en a davantage, & qui ne deſire tout que parce qu'il poſſede beaucoup.

Si *César* & *Pompée* avoient pensé comme CATON, d'autres auroient pensé comme firent *César* & *Pompée*; & la République, destinée à périr, auroit été entraînée au précipice par une autre main. CHAP. XI.

César pardonna à tout le monde; mais il me semble que la modération que l'on montre après qu'on a tout usurpé, ne mérite pas de grandes louanges.

Quoique l'on ait dit de sa diligence après Pharsale, *Ciceron* l'accuse de lenteur avec raison; il dit à *Cassius* (1) qu'ils n'auroient jamais cru que le parti de *Pompée* se fût ainsi relevé en Espagne & en Afrique; & que, s'ils avoient pu prévoir que *César* se fût amusé à sa guerre d'Alexandrie, ils n'auroient pas fait leur paix, & qu'ils se seroient retirés avec *Scipion* & *Caton* en Afrique. Ainsi un fol amour lui fit essuyer quatre guerres; & en ne prévenant pas les deux dernieres, il remit en question ce qui avoit été décidé à Pharsale.

CE'SAR gouverna d'abord sous des

 titres

(1) Epitres familieres, *liv.* 15.

CHAP. XI. titres de Magiſtrature ; car les hommes ne ſont gueres touchés que des noms. Et comme les Peuples d'Aſie abhorroient ceux de Conſul & de Proconſul, les Peuples d'Europe déteſtoient celui de Roi ; de ſorte que dans ces temps-là ces noms faiſoient le bonheur, ou le déſeſpoir de toute la terre. *Céſar* ne laiſſa pas de tenter de ſe faire mettre le Diadème ſur la tête : mais voyant que le Peuple ceſſoit ſes acclamations, il le rejetta ; il fit encore d'autres tentatives (1) : & je ne puis comprendre qu'il pût croire que les Romains, pour le ſouffrir tyran, aimaſſent pour cela la tyrannie, ou cruſſent avoir fait ce qu'ils avoient fait.

Un jour que le Sénat lui déféroit de certains honneurs, il négligea de ſe lever ; & pour lors les plus graves de ce Corps acheverent de perdre patience.

On n'offenſe jamais plus les hommes que lorſqu'on choque leurs cérémonies & leurs uſages : Cherchez à les opprimer, c'eſt quelquefois une preuve de l'eſtime que vous en faites ; choquez leurs

(1) Il caſſa les Tribuns du Peuple.

leurs coutumes, c'est toujours une marque de mépris. CHAP. XI.

CE'SAR, de tout temps ennemi du Sénat, ne put cacher le mépris qu'il conçut pour ce Corps, qui étoit devenu presque ridicule, depuis qu'il n'avoit plus de puissance : par là sa clémence même fut insultante ; on regarda qu'il ne pardonnoit pas, mais qu'il dédaignoit de punir.

Il porta le mépris jusqu'à faire lui-même les Senatus-Consultes ; il les souscrivoit du nom des premiers Sénateurs qui lui venoient dans l'esprit. „ J'apprends quelquefois, dit CICERON (1), qu'un Senatus-Consulte „ passé à mon avis a été porté en Syrie „ & en Arménie, avant que j'aie su „ qu'il ait été fait ; & plusieurs Princes „ m'ont écrit des lettres de remercie- „ mens, sur ce que j'avois été d'avis „ qu'on leur donnât le titre de Rois, „ que non-seulement je ne savois pas „ être Rois ; mais même qu'ils fussent „ au monde. "

On peut voir dans les (2) Lettres de

(1) *Lett. famil.* L. 9.

(2) Voy. les Let. de CICERON & de SERV. SULPIT.

CHAP. XI.

de quelques grands hommes de ce temps-là, qu'on a mises sous le nom de *Ciceron*, parce que la plûpart sont de lui, l'abattement & le désespoir des premiers hommes de la République à cette révolution subite, qui les priva de leurs honneurs & de leurs occupations-mêmes; lorsque le Sénat étant sans fonctions, ce crédit qu'ils avoient eu par toute la terre, ils ne purent plus l'espérer que dans le cabinet d'un seul: & cela se voit bien mieux dans ces Lettres, que dans les discours des Historiens; elles sont le chef-d'œuvre de la naïveté de gens unis par une douleur commune, & d'un siecle où la fausse politesse n'avoit pas mis le mensonge par-tout: enfin on n'y voit point, comme dans la plûpart de nos Lettres modernes, des gens qui veulent se tromper, mais des amis malheureux qui cherchent à se tout dire.

Il étoit bien difficile que CE'SAR pût défendre sa vie: la plûpart des conjurés (1) étoient de son parti, ou avoient

(1) Decimus Brutus, Caïus Casca, Trebonius, Tullius Cimber, Minutius Basillus étoient amis de César. APPIAN, *de bello civil.* l. 2.

avoient été par lui comblés de bienfaits ; & la raiſon en eſt bien naturelle : Ils avoient trouvé de grands avantages dans ſa victoire ; mais plus leur fortune devenoit meilleure, plus ils commençoient à avoir part (1) au malheur commun ; car à un homme qui n'a rien, il importe aſſez peu à certains égards en quel gouvernement il vive. CHAP. XI.

De plus, il y avoit un certain Droit des gens, une opinion établie dans toutes les Républiques de Grece & d'Italie, qui faiſoit regarder comme un homme vertueux l'aſſaſſin de celui qui avoit uſurpé la ſouveraine puiſſance. A Rome, ſur-tout depuis l'expulſion des Rois, la loi étoit préciſe, les exemples reçus ; la République armoit le bras de chaque Citoyen, le faiſoit Magiſtrat pour le moment, & l'avouoit pour ſa défenſe.

BRUTUS (2) oſe bien dire à ſes amis que, quand ſon pere reviendroit ſur la terre, il le tueroit tout de même :

(1) Je ne parle pas des Satellites d'un Tyran, qui ſeroient perdus après lui ; mais de ſes Compagnons dans un Gouvernement libre.

(2) Lettres de Brutus dans le recueil de celles de CICERON.

CHAP. XI. & quoique, par la continuation de la tyrannie, cet esprit de liberté se perdît peu à peu; les conjurations, au commencement du regne d'*Auguste*, renaissoient toujours.

C'étoit un amour dominant pour la Patrie, qui, sortant des regles ordinaires des crimes & des vertus, n'écoutoit que lui seul, & ne voyoit ni Citoyen, ni ami, ni bienfaiteur, ni pere: la vertu sembloit s'oublier pour se surpasser elle-même; & l'action qu'on ne pouvoit d'abord approuver, parce qu'elle étoit atroce, elle la faisoit admirer comme divine.

En effet, le crime de *César*, qui vivoit dans un gouvernement libre, n'étoit-il pas hors d'état d'être puni autrement que par un assassinat? Et demander pourquoi on ne l'avoit pas poursuivi par la force ouverte, ou par les loix, n'étoit-ce pas demander raison de ses crimes?



CHAPI-

CHAPITRE XII.

De l'état de Rome après la mort de César.

IL étoit tellement impossible que la République pût se rétablir, qu'il arriva ce qu'on n'avoit jamais encore vu, qu'il n'y eut plus de Tyran, & qu'il n'y eut pas de liberté ; car les causes qui l'avoient détruite, subsistoient toujours. CHAP. XII.

Les conjurés n'avoient formé de plan que pour la conjuration, & n'en avoient point fait pour la soutenir.

Après l'action faite, ils se retirerent au Capitole ; le Sénat ne s'assembla pas : & le lendemain LEPIDUS, qui cherchoit le trouble, se saisit avec des gens armés de la place Romaine.

Les Soldats véterans, qui craignoient qu'on ne répétât les dons immenses qu'ils avoient reçus, entrerent dans Rome : cela fit que le Sénat approuva tous les actes de César ; & que, conci-

CHAP. XII. liant les extrêmes, il accorda une amnistie aux conjurés; ce qui produisit une fausse paix.

CE'SAR avant sa mort, se préparant à son expédition contre les Parthes, avoit nommé des Magistrats pour plusieurs années, afin qu'il eût des gens à lui qui maintinssent, dans son absence, la tranquillité de son gouvernement; ainsi après sa mort, ceux de son parti se sentirent des ressources pour longtemps.

Comme le Sénat avoit approuvé tous les actes de CE'SAR sans restriction, & que l'exécution en fut donnée aux Consuls, ANTOINE qui l'étoit, se saisit du livre des raisons de CE'SAR, gagna son Sécrétaire, & y fit écrire tout ce qu'il voulut, de maniere que le Dictateur régnoit plus impérieusement que pendant sa vie: car ce qu'il n'auroit jamais fait, ANTOINE le faisoit; l'argent qu'il n'auroit jamais donné, ANTOINE le donnoit; & tout homme qui avoit de mauvaises intentions contre la République, trouvoit soudain une récompense dans les livres de CE'SAR.

Par un nouveau malheur, CE'SAR avoit

avoit amassé pour son expédition des sommes immenses, qu'il avoit mises dans le Temple d'Ops; ANTOINE avec son livre en dispofa à sa fantaisie.

Les conjurés avoient d'abord resolu de jetter le corps de (1) CE'SAR dans le Tibre; ils n'y auroient trouvé nul obstacle: car, dans ces momens d'étonnement qui suivent une action inopinée, il est facile de faire tout ce qu'on peut oser. Cela ne fut point exécuté, & voici ce qui en arriva.

Le Sénat se crut obligé de permettre qu'on fit les obseques de CE'SAR; & effectivement, dès qu'il ne l'avoit pas déclaré tyran, il ne pouvoit lui refuser la sépulture: Or c'étoit une coutume des Romains si vantée par Polybe, de porter dans les funérailles les images des Ancêtres, & de faire ensuite l'oraison funebre du défunt: ANTOINE, qui la fit, montra au Peuple la robe ensanglantée de CE'SAR, lui lut son testament, où il lui faisoit de grandes largesses,

[1] Cela n'auroit pas été sans exemple; après que Tiberius Gracchus eût été tué, Lucretius Edille, qui fut depuis appellé *Vespillo*, jetta son corps dans le Tibre. AUREL. VICT. *de viris Illust.*

CHAP. XII. gesses, & l'agita au point qu'il mit le feu aux maisons des conjurés.

Nous avons un aveu (1) de CICERON, qui gouverna le Sénat dans toute cette affaire, qu'il auroit mieux valu agir avec vigueur, & s'exposer à périr, & que même on n'auroit point péri: mais il se disculpe sur ce que, quand le Sénat fut assemblé, il n'étoit plus temps; & ceux qui savent le prix d'un moment, dans des affaires où le Peuple a tant de part, n'en feront pas étonnés.

Voici un autre accident; pendant qu'on faisoit des jeux en l'honneur de CÉSAR, une comete à longue chevelure parut pendant sept jours; le Peuple crut que son ame avoit été reçue dans le Ciel.

C'étoit bien une coutume des Peuples de Grece & d'Asie de bâtir (2) des Temples aux Rois, & même aux Proconsuls qui les avoient gouvernés; on leur laissoit faire ces choses, comme le

[1] Lettres à Atticus, *l.* 14. 16.

[2] Voyez là-dessus les Lettres de CICERON à Atticus, *l.* 5. & la remarque de M. l'Abbé de MONGAUT.

le témoignage le plus fort qu'ils puſſent donner de leur ſervitude: les Romains même pouvoient, dans des Laraires ou des Temples particuliers, rendre des honneurs divins à leurs ancètres : mais je ne vois pas que, depuis ROMULUS juſqu'à CE'SAR, aucun Romain ait (1) été mis au nombre des Divinités publiques.

Le gouvernement de la Macédoine étoit échu à ANTOINE; il voulut, au lieu de celui-là, avoir celui des Gaules; on voit bien par quel motif. DECIMUS BRUTUS qui avoit la Gaule Ciſalpine, ayant refuſé de la lui remettre, il voulut l'en chaſſer : cela produiſit une guerre civile, dans laquelle le Sénat déclara ANTOINE ennemi de la Patrie.

CICERON, pour perdre ANTOINE ſon ennemi particulier, avoit pris le mauvais parti de travailler à l'élévation d'OCTAVE; & au lieu de chercher à faire oublier au Peuple CE'SAR, il le lui

[1] DION dit que les Triumvirs, qui eſpéroient tous d'avoir quelque jour la place de Céſar, firent tout ce qu'ils purent pour augmenter les honneurs qu'on lui rendoit, *liv.* 47.

CHAP. XII.

lui avoit remis devant les yeux.

OCTAVE se conduisit avec CICERON en homme habile; il le flatta, le loua, le consulta, & employa tous ces artifices dont la vanité ne se défie jamais.

Ce qui gâte presque toutes les affaires, c'est qu'ordinairement ceux qui les entreprennent, outre la réussite principale, cherchent encore de certains petits succès particuliers qui flattent leur amour propre & les rendent contens d'eux.

Je crois que si CATON s'étoit réservé pour la République, il auroit donné aux choses tout un autre tour. CICERON, avec des parties admirables pour un second rôle, étoit incapable du premier; il avoit un beau génie; mais une ame souvent commune. L'accessoire chez CICERON c'étoit la vertu; chez CATON (1) c'étoit la gloire: CICERON se voyoit toujours le premier; CATON s'oublioit toujours: Celui-ci vouloit sauver la République pour

(1) *Esse quàm videri bonus malebat; itaque quo minùs gloriam petebat, eo magis illam assequebatur.* SALLUST. de bello Catil.

pour elle-même, celui-là pour s'en vanter.

Je pourrois continuer le parallele, en disant que, quand CATON prévoyoit, CICERON craignoit; que là où CATON espéroit, CICERON se confioit; que le premier voyoit toujours les choses de sang froid, l'autre au travers de cent petites passions.

ANTOINE fut défait à Modène; les deux Consuls HIRTIUS & PANSA y périrent; le Sénat qui se crut au-dessus de ses affaires songea à abaisser OCTAVE, qui de son côté cessa d'agir contre ANTOINE, mena son armée à Rome, & se fit déclarer Consul.

Voilà comment CICERON, qui se vantoit que sa Robe avoit détruit les Armées d'ANTOINE, donna à la République un ennemi plus dangereux, parce que son nom étoit plus cher, & ses droits en apparence (1) plus légitimes.

ANTOINE défait s'étoit réfugié dans la Gaule Transalpine, où il avoit été reçu par LEPIDUS; ces deux hommes s'uni-

(1) Il étoit héritier de César, & son fils par adoption.

CHAP. XII. s'unirent avec OCTAVE, & ils se donnerent l'un à l'autre la vie de leurs amis (1) & de leurs ennemis. LEPIDE resta à Rome; les deux autres allerent chercher BRUTUS & CASSIUS, & ils les trouverent dans ces lieux où l'on combattit trois fois pour l'Empire du Monde.

BRUTUS & CASSIUS se tuerent avec une précipitation qui n'est pas excusable; & l'on ne peut lire cet endroit de leur vie, sans avoir pitié de la République qui fut ainsi abandonnée. CATON s'étoit donné la mort à la fin de la tragédie; ceux-ci la commencerent en quelque façon par leur mort.

On peut donner plusieurs causes de cette coutume si générale des Romains de se donner la mort: le progrès de la Secte Stoïque, qui y encourageoit; l'établissement des triomphes & de l'esclavage, qui firent penser à plusieurs grands hommes qu'il ne falloit pas survivre à une défaite; l'avantage que les accusés avoient de se donner la mort, plutôt

(1) Leur cruauté fut si insensée, qu'ils ordonnerent que chacun eût à se réjouir des proscriptions sous peine de la vie. Voyez *Dion*.

plutôt que de ſubir un jugement, par lequel leur mémoire devoit être flétrie (1) & leurs biens confiſqués ; un eſpece de point d'honneur, peut-être plus raiſonnable que celui qui nous porte aujourd'hui à égorger notre ami pour un geſte ou une parole ; enfin une grande commodité pour le héroïſme, chacun faiſant finir la piece qu'il jouoit dans le monde, à l'endroit où il vouloit.

On pourroit ajouter une grande facilité dans l'exécution ; l'ame, toute occupée de l'action qu'elle va faire, du motif qui la détermine, du péril qu'elle va éviter, ne voit point proprement la mort ; parce que la paſſion fait ſentir, & jamais voir.

L'amour-propre, l'amour de notre conſervation ſe transforme en tant de manieres, & agit par des principes ſi contraires, qu'il nous porte à ſacrifier notre être pour l'amour de notre être, & tel eſt le cas que nous faiſons de nous-mêmes, que nous conſentons à ceſſer

(1) *Eorum qui de ſe ſtatuebant humabantur Corpora, manebant Teſtamenta ; pretium feſtinandi.* TACIT. Annal. *l.* 6.

CHAP. XII. cesser de vivre, par un instinct naturel & obscur, qui fait que nous nous aimons plus que notre vie même.

CHAPITRE XIII.

AUGUSTE.

CHAP. XIII. SEXTUS POMPÉE tenoit la Sicile & la Sardaigne; il étoit maître de la mer; & il avoit avec lui une infinité de fugitifs & de proscrits, qui combattoient pour leurs dernieres espérances. OCTAVE lui fit deux guerres très-laborieuses; & après bien des mauvais succès, il le vainquit par l'habileté d'AGRIPPA.

Les conjurés avoient presque tous fini malheureusement leur vie; & il étoit bien naturel que des gens qui étoient à la tête d'un parti abattu tant de fois, dans des guerres où l'on ne se faisoit aucun quartier, eussent péri de mort violente. De-là cependant on tira la conséquence d'une vengeance céleste, qui punissoit les meurtriers de

de CESAR & profcrivoit leur caufe. CHAP. XIII.

OCTAVE gagna les Soldats de LEPIDUS, & le dépouilla de la puiffance du Triumvirat : il lui envia même la confolation de mener une vie obfcure, & le força de fe trouver comme homme privé dans les affemblées du Peuple.

On eft bien aife de voir l'humiliation de ce Lepidus ; c'étoit le plus méchant Citoyen qui fût dans la République : toujours le premier à commencer les troubles, formant fans ceffe des projets funeftes, où il étoit obligé d'affocier de plus habiles gens que lui. Un Auteur moderne (1) s'eft plû à en faire l'éloge, & cite Antoine, qui, dans une de fes Lettres, lui donne la qualité d'honnête homme : mais un honnête homme pour *Antoine* ne devoit gueres l'être pour les autres.

Je crois qu'OCTAVE eft le feul de tous les Capitaines Romains, qui ait gagné l'affection des Soldats en leur donnant fans ceffe des marques d'une lâcheté naturelle. Dans ces temps-là les Soldats faifoient plus de cas de la libéra-

(1) L'Abbé de St. REAL.

CHAP. XIII. libéralité de leur Général que de son courage. Peut-être même que ce fut un bonheur pour lui, de n'avoir point eu cette valeur qui peut donner l'Empire, & que cela même l'y porta ; on le craignit moins. Il n'est pas impossible que les choses qui le deshonorerent le plus, aient été celles qui le servirent le mieux : s'il avoit d'abord montré une grande ame, tout le monde se seroit méfié de lui ; & s'il eût eu de la hardiesse, il n'auroit pas donné à Antoine le tems de faire toutes les extravagances qui le perdirent.

ANTOINE se préparant contre Octave, jura à ses Soldats, que, deux mois après sa victoire, il rétabliroit la République ; ce qui fait bien voir que les Soldats mêmes étoient jaloux de la liberté de leur Patrie, quoiqu'ils la détruisissent sans cesse, n'y ayant rien de si aveugle qu'une armée.

La bataille d'Actium se donna ; Cléopatre fuit, & entraîna Antoine avec elle : il est certain que dans la suite (1) elle le trahit : peut-être que par cet esprit de coqueterie inconceva-

ble

(1) Voyez DION l. 1.

ble des femmes, elle avoit formé le dessein de mettre encore à ses pieds un troisieme Maître du Monde.

Une femme à qui Antoine avoit sacrifié le Monde entier, le trahit: tant de Capitaines & tant de Rois qu'il avoit aggrandis ou faits, lui manquerent: & comme si la générosité avoit été liée à la servitude, une troupe de Gladiateurs lui conserva une fidélité héroïque. Comblez un homme de bienfaits, la premiere idée que vous lui inspirez, c'est de chercher les moyens de les conserver: ce sont de nouveaux intérêts que vous lui donnez à défendre.

Ce qu'il y a de surprenant dans ces guerres, c'est qu'une bataille décidoit presque toujours l'affaire, & qu'une défaite ne se réparoit pas.

Les Soldats Romains n'avoient point proprement d'esprit de parti; ils ne combattoient point pour une certaine chose, mais pour une certaine personne; ils ne connoissoient que leur Chef, qui les engageoit par des espérances immenses: mais le Chef battu, n'étant plus en état de remplir ses promesses,

 ils

CHAP. XIII. ils se tournoient d'un autre côté. Les Provinces n'entroient point non plus sincérement dans la querelle ; car il leur importoit fort peu qui eût le dessus, du Sénat ou du Peuple: ainsi, si-tôt qu'un des Chefs étoit battu, elles se donnoient (1) à l'autre ; car il falloit que chaque Ville songeât à se justifier devant le vainqueur, qui, ayant des promesses immenses à tenir aux Soldats, devoit leur sacrifier les pays les plus coupables.

Nous avons eu en France deux sortes de guerres civiles : les unes avoient pour prétexte la Religion ; & elles ont duré, parce que le motif subsistoit après la victoire : les autres n'avoient pas proprement de motif, mais étoient excitées par la légéreté ou l'ambition de quelques grands ; & elles étoient d'abord étouffées.

AUGUSTE (c'est le nom que la flatterie donna à OCTAVE) établit l'ordre, c'est-à-dire, une servitude durable :

[1] Il n'y avoit point de garnisons dans les Villes pour les contenir ; & les Romains n'avoient eu besoin d'assûrer leur Empire que par des Armees ou des Colonies.

ble : car dans un Etat libre où l'on vient d'uſurper la ſouveraineté, on appelle regle tout ce qui peut fonder l'autorité ſans bornes d'un ſeul ; & on nomme trouble, diſſenſion, mauvais gouvernement, tout ce qui peut maintenir l'honnête liberté des Sujets. CHAP. XIII.

Tous les gens qui avoient eu des projets ambitieux, avoient travaillé à mettre une eſpece d'Anarchie dans la République : POMPE'E, CRASSUS, & CESAR y réuſſirent à merveille ; ils établirent une impunité de tous les crimes publics ; tout ce qui pouvoit arrêter la corruption des mœurs, tout ce qui pouvoit faire une bonne police, ils l'abolirent ; & comme les bons Législateurs cherchent à rendre leurs Concitoyens meilleurs, ceux-ci travailloient à les rendre pires : ils introduiſirent donc la coutume de corrompre le Peuple à prix d'argent ; & quand on étoit accuſé de brigues, on corrompoit (1) auſſi les Juges : ils firent troubler les élections par toutes ſortes de violences ; & quand on étoit mis en

 juſtice,

(1) Cela ſe voit bien dans les Lettres de *Ciceron à Atticus.*

CHAP. XIII. justice, on intimidoit encore les Juges : l'autorité même du Peuple étoit anéantie, témoin (1) GABINIUS, qui, après avoir rétabli malgré le Peuple Ptolomée à main armée, vint froidement demander le triomphe.

Ces premiers hommes de la République cherchoient à dégoûter le Peuple de son pouvoir, & à devenir nécessaires, en rendant extrêmes les inconvéniens du gouvernement Républicain : mais lorsqu'AUGUSTE fut une fois le maître, la politique le fit travailler à rétablir l'ordre, pour faire sentir le bonheur du gouvernement d'un seul.

Lorsqu'AUGUSTE avoit les armes à la main, il craignoit les revoltes des Soldats, & non pas les conjurations des Citoyens ; c'est pour cela qu'il ménagea les premiers, & fut si cruel aux autres : lors qu'il fut en paix, il craignit les conjurations : & ayant toujours devant les yeux le destin de CE'SAR, pour

(1) César fit la guerre aux Gaulois, & Crassus aux Parthes, sans qu'il y eût eu aucune délibération du Sénat, ni aucun décret du Peuple. Voyez DION.

pour éviter ſon ſort, il ſongea à s'éloigner de ſa conduite. Voilà la clef de toute la vie d'AUGUSTE. Il porta dans le Sénat une cuiraſſe ſous ſa robe; il refuſa le nom de Dictateur; & au lieu que CE'SAR diſoit inſolemment, que la République n'étoit rien, & que ſes paroles étoient des loix, AUGUSTE ne parla que de la dignité du Sénat, & de ſon reſpect pour la République. Il ſongea donc à établir le gouvernement le plus capable de plaire qui fût poſſible ſans choquer ſes intérêts; & il en fit un Ariſtocratique par rapport au civil, & Monarchique par rapport au militaire: gouvernement ambigu, qui, n'étant pas ſoutenu par ſes propres forces, ne pouvoit ſubſiſter que tandis qu'il plairoit au Monarque; & étoit entierement Monarchique par conſéquent.

CHAP. XIII.

On a mis en queſtion ſi AUGUSTE avoit eu véritablement le deſſein de ſe démettre de l'Empire: mais qui ne voit que, s'il l'eût voulu, il étoit impoſſible qui n'y eût réuſſi? Ce qui fait voir que c'étoit un jeu, c'eſt qu'il demanda tous les dix ans qu'on le ſou-

CHAP. XIII. lageât de ce poids, & qu'il le porta toujours : c'étoient de petites finesses, pour se faire encore donner ce qu'il ne croyoit pas avoir assez acquis. Je me détermine par toute la vie d'AUGUSTE ; & quoique les hommes soient fort bizarres, cependant il arrive très-rarement qu'ils renoncent dans un moment à ce à quoi ils ont réflechi pendant toute leur vie. Toutes les actions d'AUGUSTE, tous ses réglemens, tendoient visiblement à l'établissement de la Monarchie. SYLLA se défait de la Dictature ; mais, dans toutes la vie de Sylla, au milieu de ses violences, on voit un esprit Républicain : tous ses réglemens, quoique tyranniquement exécutés, tendent toujours à une certaine forme de République. SYLLA homme emporté, mène violemment les Romains à la liberté : AUGUSTE rusé tyran (1), les conduit doucement à la servitude. Pendant que sous SYLLA la République reprenoit des forces, tout le

[1] J'emploie ici ce mot dans le sens des Grecs & des Romains, qui donnoient ce nom à tous ceux qui avoient renversé la Démocratie.

le monde crioit à la tyrannie ; & pendant que sous AUGUSTE la tyrannie se fortifioit, on ne parloit que de liberté. CHAP. VIII.

La coutume des triomphes, qui avoient tant contribué à la grandeur de Rome, se perdit sous Auguste ; ou plutôt, cet honneur devint un privilege (1) de la souveraineté. La plûpart des choses qui arriverent sous les Empereurs ; avoient leur origine dans la République (2), & il faut les rapprocher : celui-là seul avoit droit de demander (3) le triomphe, sous les auspices duquel la guerre s'étoit faite : or elle se faisoit toujours sous les auspices du chef,

(1) On ne donna plus aux particuliers que les ornemens triompheaux. DION, *in Aug.*

(2) Les Romains ayant changé de gouvernement sans avoir été envahis, les mêmes coutumes resterent après le changement du gouvernement, dont la forme même resta à peu près.

(3) DION, *in Aug. l.* 54. dit qu'Agrippa négligea par modestie de rendre compte au Sénat de son expédition contre les Peuples du Bosphore, & refusa même le triomphe, & que depuis lui personne de ses pareils ne triompha ; mais c'étoit une grace qu'Auguste vouloit faire à Agrippa, & qu'Antoine ne fit point à Ventidius la premiere fois qu'il vainquit les Parthes.

CHAP. XIII. chef, & par conséquent de l'Empereur, qui étoit le chef de toutes les Armées.

Comme du temps de la République on eut pour principe de faire continuellement la guerre; sous les Empereurs la maxime fut d'entretenir la paix: les victoires ne furent regardées que comme des sujets d'inquiétude, avec des Armées qui pouvoient mettre leurs services à trop haut prix.

Ceux qui eurent quelque commandement, craignirent d'entreprendre de trop grandes choses: il fallut modérer sa gloire, de façon qu'elle ne réveillât que l'attention, & non pas la jalousie du Prince; & ne point paroître devant lui avec un éclat que ses yeux ne pouvoient souffrir.

AUGUSTE fut fort retenu (1) à accorder le droit de Bourgeoisie Romaine; il fit des loix (2) pour empêcher qu'on n'affranchît trop d'Esclaves (3); il recommanda par son testament que l'on

(1) SUETONE, *in Aug.*
(2) Suetone, *Vie d'Auguste.* Voyez les Institutes, *liv.* 1.
(3) DION, *in Aug.*

l'on gardât ces deux maximes, & qu'on ne cherchât point à étendre l'Empire par de nouvelles guerres. CHAP. XIII.

Ces trois chofes étoient très-bien liées enfemble ; dès qu'il n'y avoit plus de guerres, il ne falloit plus de Bourgeoifie nouvelle, ni d'affranchiffemens.

Lorfque Rome avoit des guerres continuelles, il falloit qu'elle reparât continuellement fes habitans : dans les commencemens, on y mena une partie du Peuple de la Ville vaincue : dans la fuite plufieurs Citoyens des Villes voifines y vinrent pour avoir part au droit de fuffrage ; & ils s'y établirent en fi grand nombre, que fur les plaintes des Alliés on fut fouvent obligé de les leur renvoyer : enfin on y arriva en foule des Provinces. Les loix favoriferent les mariages, & même les rendirent néceffaires : Rome fit dans toutes fes guerres un nombre d'efclaves prodigieux ; & lorfque fes Citoyens furent comblés de richeffes, ils en achetterent de toutes parts, mais ils les affranchirent fans nombre (1), par générofité, par avarice,

(1) DENYS d'*Halicarn. liv.* 4.

CHAP. XIII. rice, par foibleſſe : les uns vouloient récompenſer des eſclaves fideles ; les autres vouloient recevoir en leur nom le bled que la République diſtribuoit aux pauvres Citoyens ; d'autres enfin deſiroient d'avoir à leur pompe funebre beaucoup de gens qui la ſuiviſſent avec un chapeau de fleurs. Le Peuple fut preſque compoſé d'Affranchis (1) ; de façon que ces maitres du monde, non-ſeulement dans les commencemens, mais dans tous les temps, furent pour la plûpart d'origine ſervile.

Le nombre du petit Peuple, preſque tout compoſé d'Affranchis, ou de fils d'Affranchis, devenant incommode, on en fit des Colonies, par le moyen deſquelles on s'aſſûra de la fidélité des Provinces ; c'étoit une circulation des hommes de tout l'Univers : Rome les recevoit eſclaves, & les renvoyoit Romains.

Sous prétexte de quelques tumultes arrivés dans les élections, AUGUSTE mit dans la Ville un Gouverneur & une garniſon ; il rendit les corps des Légions

(1) Voyez TACITE, Annal. l. 13. *Latè fuſum id corpus*, &c.

Légions éternels, les plaça sur les frontieres, & établit des fonds particuliers pour les payer ; enfin il ordonna que les véterans recevroient leur récompense (1) en argent & non pas en terres. CHAP. XIII.

Il résultoit plusieurs mauvais effets de cette distribution des terres que l'on faisoit depuis SYLLA : la proprieté des biens des Citoyens étoit rendue incertaine. Si on ne menoit pas dans un même lieu (2) les Soldats d'une Cohorte, ils se dégoutoient de leur établissement, laissoient les terres incultes, & devenoient de dangereux Citoyens ; mais si on les distribuoit par Légions, les ambitieux pouvoient trouver contre la République des Armées dans un moment.

AUGUSTE fit des établissemens fixes pour la Marine : Comme avant lui les Romains n'avoient point eu des corps perpétuels de Troupes de terre, ils

[1] Il régla que les Soldats Prétoriens auroient cinq mille drachmes; deux après 16. ans de service, & les autres trois mille drachmes après 20. ans. DION *in Aug.*

[2] Voyez TACITE *Annal.l* 14. sur les Soldats menés à *Tarente* & à *Antium.*

CHAP. XIII. ils n'en avoient point non plus de troupes de mer. Les flottes d'AUGUSTE eurent pour objet principal la sûreté des Convois, & la communication des diverses parties de l'Empire: car d'ailleurs les Romains étoient les maîtres de toute la Méditerranée; on ne navigeoit dans ces temps-là que dans cette mer, & ils n'avoient aucun Ennemi à craindre.

Dion remarque très-bien que, depuis les Empereurs, il fut plus difficile d'écrire l'Histoire: tout devint secret; toutes les dépêches des Provinces furent portées dans le cabinet des Empereurs; on ne sut plus que ce que la folie & la hardiesse des Tyrans ne voulut point cacher, ou ce que les Historiens conjecturerent.



CHAPI-

CHAPITRE XIV.

TIBERE.

COMME on voit un fleuve miner lentement & fans bruit les digues qu'on lui oppofe, & enfin les renverfer dans un moment, & couvrir les campagnes qu'elles confervoient ; ainfi la Puiffance Souveraine fous AUGUSTE agit infenfiblement, & renverfa fous TIBERE avec violence. CHAP. XIV.

Il y avoit une *Loi de Majefté* contre ceux qui commettoient quelqu'attentat contre le Peuple Romain. TIBERE fe faifit de cette Loi, & l'appliqua non pas aux cas pour lefquels elle avoit été faite, mais à tout ce qui put fervir fa haine ou fes défiances. Ce n'étoient pas feulement les actions qui tomboient dans le cas de cette Loi ; mais des paroles, des fignes, & des penfées mêmes ; car ce qui fe dit dans ces épanchemens de cœur que la converfation produit entre deux amis, ne peut être

regardé

CHAP. XIV. regardé que comme des pensées : Il n'y eut donc plus de liberté dans les festins, de confiance dans les parentés, de fidélité dans les Esclaves ; la dissimulation & la tristesse du Prince se communiquant par tout, l'amitié fut regardée comme un écueil, l'ingénuité comme une imprudence, la vertu comme une affectation qui pouvoit rappeller dans l'esprit des Peuples le bonheur des temps précédens.

Il n'y a point de plus cruelle tyrannie que celle que l'on exerce à l'ombre des Loix, & avec les couleurs de la Justice, lorsqu'on va, pour ainsi dire, noyer des malheureux sur la planche même sur laquelle ils s'étoient sauvés.

Et comme il n'est jamais arrivé qu'un Tyran ait manqué d'instrumens de sa tyrannie, TIBERE trouva toujours des Juges prêts à condanner autant de gens qu'il en put soupçonner. Du temps de la République, le Sénat, qui ne jugeoit point en corps les affaires des particuliers, connoissoit, par une délégation du Peuple, des crimes qu'on imputoit aux Alliés. TIBERE lui renvoya de même le jugement de

tout

tout ce qu'il appelloit crime de *Leze-Majesté* contre lui. Ce Corps tomba dans un état de bassesse qui ne peut s'exprimer; les Sénateurs alloient au-devant de la servitude; sous la faveur de SEJAN, les plus illustres d'entr'eux faisoient le métier de délateurs.

Il me semble que je vois plusieurs causes de cet esprit de servitude qui régnoit pour lors dans le Sénat. Après que CE'SAR eût vaincu le parti de la République, les amis & les ennemis qu'il avoit dans le Sénat concoururent également à ôter toutes les bornes que les Loix avoient mises à sa puissance, & à lui déferer des honneurs excessifs; les uns cherchoient à lui plaire, les autres à le rendre odieux. *Dion* nous dit que quelques-uns allerent jusqu'à proposer qu'il lui fût permis de jouïr de toutes les femmes qu'il lui plairoit; cela fit qu'il ne se défia point du Sénat, & qu'il y fut assassiné; mais cela fit aussi, que dans les Régnes suivans il n'y eut point de flatterie qui fût sans exemple, & qui pût révolter les esprits.

Avant que Rome fût gouvernée par un seul, les richesses des principaux

CHAP. XIV. Romains étoient immenſes, quelles que fuſſent les voies qu'ils employoient pour les acquérir : elles furent preſque toutes ôtées ſous les Empereurs ; les Sénateurs n'avoient plus ces grands Cliens qui les combloient de biens ; on ne pouvoit gueres rien prendre dans les Provinces que pour CE'SAR, ſurtout lorſque ſes Procurateurs, qui étoient à peu près comme ſont aujourd'hui nos Intendans, y furent établis. Cependant, quoique la ſource des richeſſes fût coupée, les dépenſes ſubſiſtoient toujours, le train de vie étoit pris, & on ne pouvoit plus le ſoutenir que par la faveur de l'Empereur.

AUGUSTE avoit ôté au Peuple la puiſſance de faire des Loix, & celle de juger les crimes publics ; mais il lui avoit laiſſé, ou du moins avoit paru lui laiſſer celle d'élire les Magiſtrats. TIBERE, qui craignoit les aſſemblées d'un Peuple ſi nombreux, lui ôta encore ce privilege, & le donna au (1) Sénat, c'eſt-à-dire, à lui-même : or on ne ſauroit croire combien cette décadence du pouvoir du Peuple avilit l'ame

(1) TACITE *Annal. l.* 1. Dion, *l.* 54.

me des grands. Lorſque le Peuple diſpoſoit des dignités, les Magiſtrats qui les briguoient faiſoient bien des baſſeſſes, mais elles étoient jointes à une certaine magnificence qui les cachoit; ſoit qu'ils donnaſſent des Jeux ou de certains repas au Peuple; ſoit qu'ils lui diſtribuaſſent de l'argent ou des grains: quoique le motif fût bas, le moyen avoit quelque choſe de noble, parce qu'il convient toujours à un grand homme d'obtenir, par des libéralités, la faveur du Peuple. Mais lorſque le Peuple n'eut plus rien à donner, & que le Prince au nom du Sénat diſpoſa de tous les emplois, on les demanda, & on les obtint par des voies indignes; la flatterie, l'infamie, les crimes furent des arts néceſſaires pour y parvenir. CHAP. XIV.

Il ne paroît pourtant point que TIBERE voulût avilir le Sénat; il ne ſe plaignoit de rien tant que du penchant qui entraînoit ce Corps à la ſervitude; toute ſa vie eſt pleine de ſes dégoûts là-deſſus: mais il étoit comme la plupart des hommes, il vouloit des choſes contradictoires: ſa politique générale n'étoit point d'accord avec ſes paſ-

CHAP. XIV. sions particulieres. Il auroit desiré un Sénat libre, & capable de faire respecter son gouvernement ; mais il vouloit aussi un Sénat qui satisfît à tous les momens ses craintes, ses jalousies, ses haines ; enfin l'homme d'Etat cédoit continuellement à l'homme.

Nous avons dit que le Peuple avoit autrefois obtenu des Patriciens, qu'il auroit des Magistrats de son Corps qui le défendroient contre les insultes & les injustices qu'on pourroit lui faire : afin qu'ils fussent en état d'exercer ce pouvoir on les déclara sacrés & inviolables, & on ordonna que quiconque maltraiteroit un Tribun de fait ou par paroles, seroit sur le champ puni de mort. Or les Empereurs étant revêtus de la puissance des Tribuns, ils en obtinrent les privileges ; & c'est sur ce fondement qu'on fit mourir tant de gens ; que les délateurs purent faire leur métier tout à leur aise ; & que l'accusation de leze-Majesté, ce crime, dit *Pline*, de ceux à qui on ne peut point imputer de crime, fut étendu à ce qu'on voulut.

Je crois pourtant que quelques-uns de

de ces titres d'accusation n'étoient pas si ridicules qu'ils nous paroissent aujourd'hui ; & je ne puis penser que TIBERE eût fait accuser un homme pour avoir vendu avec sa maison la statue de l'Empereur ; que DOMITIEN eût fait condamner à mort une femme pour s'être déshabillée devant son Image, & un Citoyen parce qu'il avoit la description de toute la terre peinte sur les murailles de sa chambre, si ces actions n'avoient réveillé dans l'esprit des Romains que l'idée qu'elles nous donnent à présent. Je crois qu'une partie de cela est fondé sur ce que Rome ayant changé de gouvernement, ce qui ne nous paroît pas de conséquence pouvoit l'être pour lors : j'en juge par ce que nous voyons aujourd'hui chez une Nation qui ne peut pas être soupçonnée de tyrannie, où il est défendu de boire à la santé d'une certaine personne.

Je ne puis rien passer qui serve à faire connoître le génie du Peuple Romain : il s'étoit si fort accoutumé à obéir, & à faire toute sa félicité de la différence de ses maîtres, qu'après la

 mort

CHAP. XIV. mort de GERMANICUS il donna des marques de deuil, de regret & de désespoir, que l'on ne trouve plus parmi nous. Il faut voir les Historiens décrire (1) la désolation publique si grande, si longue, si peu moderée: & cela n'étoit point joué; car le corps entier du Peuple n'affecte, ne flatte, ni ne dissimule.

Le Peuple Romain, qui n'avoit plus de part au Gouvernement, composé presque d'Affranchis, ou de gens sans industrie qui vivoient aux dépens du Trésor public, ne sentoit que son impuissance; il s'affligeoit comme les enfans & les femmes, qui se désolent par le sentiment de leur foiblesse: il étoit mal; il plaça ses craintes & ses espérances sur la personne de *Germanicus*; & cet objet lui étant enlevé, il tomba dans le désespoir.

Il n'y a point de gens qui craignent si fort les malheurs, que ceux que la misere de leur condition pourroit rassûrer, & qui devroient dire avec Andromaque: *Plût à Dieu que je craignisse!* Il y a aujourd'hui à Naples cinquante

(1) Voyez TACITE.

quante mille hommes qui ne vivent que d'herbes, & n'ont pour tout bien que la moitié d'un habit de toile : ces gens-là, les plus malheureux de la terre, tombent dans un abattement affreux à la moindre fumée du Vésuve ; ils ont la sottise de craindre de devenir malheureux. CHAP. XIV.

CHAPITRE XV.

Des Empereurs, depuis CAÏUS CALIGULA *jusqu'à* ANTONIN.

CALIGULA succéda à TIBERE : on disoit de lui qu'il n'y avoit jamais eu un meilleur Esclave, ni un plus méchant Maître : ces deux choses sont assez liées ; car la même disposition d'esprit, qui fait qu'on a été vivement frapé de la puissance illimitée de celui qui commande, fait qu'on ne l'est pas moins lorsqu'on vient à commander soi-même. CHAP. XV.

CALIGULA rétablit les Comices (1) que

(1) Il les ôta dans la suite.

CHAP. XV. que TIBERE avoit ôtées, & abolit ce crime arbitraire de leze-Majesté qu'il avoit établi: par où l'on peût juger, que le commencement du régne des mauvais Princes, est souvent comme la fin de celui des bons; parce que, par un esprit de contradiction sur la conduite de ceux à qui ils succedent, ils peuvent faire ce que les autres font par vertu: & c'est à cet esprit de contradiction que nous devons bien de bons réglemens, & bien des mauvais aussi.

Qu'y gagna-t-on? CALIGULA ôta les accusations des crimes de leze-Majesté, mais il faisoit mourir militairement tous ceux qui lui déplaisoient; & ce n'étoit pas à quelques Sénateurs qu'il en vouloit; il tenoit le glaive suspendu sur le Sénat, qu'il menaçoit d'exterminer tout entier.

Cette épouvantable tyrannie des Empereurs venoit de l'esprit général des Romains: Comme ils tomberent tout-à-coup sous un gouvernement arbitraire, & qu'il n'y eût presque point d'intervalle chez eux entre commander & servir, ils ne furent point préparés à ce passage par des mœurs douces;

l'humeur

l'humeur féroce resta; les Citoyens furent traités comme ils avoient traité eux-mêmes les Ennemis vaincus, & furent gouvernés sur le même plan. SYLLA entrant dans Rome, ne fut pas un autre homme que SYLLA entrant dans Athenes; il exerça le même Droit des gens. Pour les Etats qui n'ont été soumis qu'insensiblement, lorsque les loix leur manquent, ils sont encore gouvernés par les mœurs.

La vue continuelle des combats des Gladiateurs rendoit les Romains extrememment féroces: on remarqua que CLAUDE devint plus porté à répandre le sang à force de voir ces sortes de spectacles: l'exemple de cet Empereur, qui étoit d'un naturel doux, & qui fit tant de cruautés, fait bien voir que l'éducation de son temps étoit différente de la nôtre.

Les Romains, accoutumés à se jouer de la nature humaine dans (1) la personne de leurs enfans & de leurs esclaves, ne pouvoient gueres connoitre cette vertu que nous appellons humanité.

(1) Voyez les loix Romaines sur la puissance des Peres & celle des Meres.

CHAP. XV. nité. D'où peut venir cette férocité que nous trouvons dans les habitans de nos Colonies, que de cet uſage continuel des châtimens ſur une malheureuſe partie du genre humain ? Lorſque l'on eſt cruel dans l'état civil, que peut-on attendre de la douceur & de la juſtice naturelle ?

On eſt fatigué de voir dans l'Hiſtoire des Empereurs, le nombre infini de gens qu'ils firent mourir pour confiſquer leurs biens : nous ne trouvons rien de ſemblable dans nos Hiſtoires modernes. Cela, comme nous venons de dire, doit être attribué à des mœurs plus douces, & à une Religion plus réprimante, & de plus on n'a point à dépouiller les familles de ces Sénateurs, qui avoient ravagé le monde ; nous tirons cet avantage de la médiocrité de nos fortunes, qu'elles ſont plus ſûres ; nous (1) ne valons pas la peine qu'on nous raviſſe nos biens.

Le Peuple de Rome, ce que l'on appelloit *Plebs*, ne haïſſoit pas les plus mau-

(1) Le Duc de BRAGANCE avoit des biens immenſes dans le Portugal : lorſqu'il ſe revolta, on félicita le Roi d'Eſpagne de la riche confiſcation qu'il alloit avoir.

mauvais Empereurs. Depuis qu'il avoit perdu l'Empire, & qu'il n'étoit plus occupé à la guerre, il étoit devenu le plus vil de tous les Peuples ; il regardoit le commerce & les arts comme des choſes propres aux ſeuls eſclaves ; & les diſtributions de bled qu'il recevoit lui faiſoient négliger les terres ; on l'avoit accoutumé aux jeux & aux ſpectacles : Quand il n'eut plus de Tribuns à écouter, ni de Magiſtrats à élire, ces choſes vaines lui devinrent néceſſaires, & ſon oiſiveté lui en augmenta le goût. Or CALIGULA, NERON, COMMODE, CARACALLA, étoient regrettés du Peuple à cauſe de leur folie même : car ils aimoient avec fureur ce que le Peuple aimoit, & contribuoient de tout leur pouvoir, & même de leur perſonne, à ſes plaiſirs ; ils prodiguoient pour lui toutes les richeſſes de l'Empire ; & quand elles étoient épuiſées, le Peuple voyant ſans peine dépouiller toutes les grandes familles, il jouiſſoit des fruits de la tyrannie, & il en jouiſſoit purement, car il trouvoit ſa ſûreté dans ſa baſſeſſe. De tels Princes haïſſoient naturellement les gens de

CHAP. XV. de bien ; ils savoient qu'ils n'en étoient pas approuvés (1) : indignés de la contradiction ou du silence d'un Citoyen austere, enyvrés des applaudissemens de la populace, ils parvenoient à s'imaginer que leur gouvernement faisoit la félicité publique, & qu'il n'y avoit que des gens mal intentionnés qui pussent le censurer.

CALIGULA étoit un vrai Sophiste dans sa cruauté : Comme il descendoit également d'ANTOINE & d'AUGUSTE, il disoit qu'il puniroit les Consuls s'ils célébroient le jour de réjouissance établi en mémoire de la victoire d'Actium,

(1) Les Grecs avoient des Jeux où il étoit décent de combattre, comme il étoit glorieux d'y vaincre: les Romains n'avoient gueres que des Spectacles, & celui des infâmes Gladiateurs leur étoit particulier. Or qu'un grand personnage descendit lui-même sur l'Arêne, ou montât sur le Théâtre, la gravité Romaine ne le souffroit pas. Comment un Sénateur auroit-il pu s'y résoudre, lui à qui les loix défendoient de contracter aucune alliance avec des gens que les dégoûts ou les applaudissemens mêmes du Peuple avoient flêtris ? Il y parut pourtant des Empereurs : & cette folie, qui montroit en eux le plus grand déreglement du cœur, un mépris de ce qui étoit beau, de ce qui étoit honnête, de ce qui étoit bon, est toujours marqué chez les Historiens avec le caractere de la tyrannie.

tium, & qu'il les puniroit s'ils ne le célébroient pas; & DRUSILLE à qui il accorda des honneurs divins, étant morte, c'étoit un crime de la pleurer parce qu'elle étoit Déesse, & de ne la pas pleurer parce qu'elle étoit sa sœur. CHAP. XV.

C'est ici qu'il faut se donner le spectacle des choses humaines : Qu'on voie dans l'histoire de Rome tant de guerres entreprises, tant de sang répandu, tant de Peuples détruits, tant de grandes actions, tant de triomphes, tant de politique, de sagesse, de prudence, de constance, de courage; ce projet d'envahir tout, si bien formé, si bien soutenu, si bien fini; à quoi aboutit-il, qu'à assouvir le bonheur de cinq ou six monstres? Quoi! ce Sénat n'avoit fait évanouir tant de Rois, que pour tomber lui-même dans le plus bas esclavage de quelques-uns de ses plus indignes Citoyens, & s'exterminer par ses propres arrêts? On n'éleve donc sa puissance, que pour la voir mieux renversée? Les hommes ne travaillent à augmenter leur pouvoir, que pour le voir tomber contre eux-mêmes dans de plus heureuses mains?

CALI-

CHAP. XV.

CALIGULA ayant été tué, le Sénat s'assembla pour établir une forme de gouvernement; dans le temps qu'il délibéroit, quelques Soldats entrerent dans le palais pour piller: ils trouverent dans un lieu obscur un homme tremblant de peur; c'étoit CLAUDE: ils le saluerent Empereur.

CLAUDE acheva de perdre les anciens ordres, en donnant à ses Officiers (1) le droit de rendre la justice. Les guerres de MARIUS (2) & de SYLLA ne se faisoient principalement que pour savoir qui auroit ce droit, des Sénateurs ou des Chevaliers; une fantaisie d'un imbécile l'ôta aux uns & aux autres: etrange succès d'une dispute qui avoit mis en combustion tout l'Univers!

Il n'y a point d'autorité plus absolue que

(1) Auguste avoit établi les Procurateurs; mais ils n'avoient point de jurisdiction; & quand on ne leur obéissoit pas, il falloit qu'ils recourussent à l'autorité du Gouverneur de la Province, ou du Préteur. Mais sous Claude, ils eurent la jurisdiction ordinaire, comme Lieutenans de la Province: ils jugerent encore des affaires fiscales; ce qui mit les fortunes de tout le monde entre leurs mains.

(2) Voyez TACITE, *Annal. liv.* 12.

que celle du Prince qui succede à la République ; car il se trouve avoir toute la puissance du Peuple qui n'avoit pu se limiter lui-même. Aussi voyons-nous aujourd'hui les Rois de Dannemarck exercer le pouvoir le plus arbitraire qu'il y ait en Europe. CHAP. XV.

Le Peuple ne fut pas moins avili que le Sénat & les Chevaliers. Nous avons vu que jusqu'au temps des Empereurs il avoit été si belliqueux, que les Armées qu'on levoit dans la Ville se disciplinoient sur le champ, & alloient droit à l'Ennemi. Dans les guerres civiles de VITELLIUS & de VESPASIEN, Rome en proie à tous les ambitieux, & pleine de Bourgeois timides, trembloit devant la premiere bande de Soldats qui pouvoient s'en approcher.

La condition des Empereurs n'étoit pas meilleure : comme ce n'étoit pas une seule Armée qui eut le droit ou la hardiesse d'en élire un, c'étoit assez que quelqu'un fût élu par une Armée, pour devenir désagréable aux autres, qui lui nommoient d'abord un compétiteur.

Ainsi comme la grandeur de la République fut fatale au gouvernement

Répu-

CHAP. XV. Républicain, la grandeur de l'Empire le fut à la vie des Empereurs. S'ils n'avoient eu qu'un pays médiocre à défendre, ils n'auroient eu qu'une principale Armée, qui, les ayant une fois élus, auroit respecté l'ouvrage de ses mains.

Les Soldats avoient été attachés à la famille de CE'SAR, qui étoit garante de tous les avantages que leur auroit procuré la révolution. Le temps vint que les grandes familles de Rome furent toutes exterminées par celle de César; & que celle de César, dans la personne de NERON, périt elle-même. La puissance civile, qu'on avoit sans cesse abattue, se trouva hors d'état de contrebalancer la militaire; chaque Armée voulut faire un Empereur.

Comparons ici les temps: Lorsque TIBERE commença à régner, quel parti ne tira-t-il pas du Sénat (1)? Il apprit que les Armées d'Illyrie & de Germanie s'étoient soulevées: Il leur accorda quelques demandes, & il soutint que c'étoit au Sénat (2) à juger des

(1) TACITE, *Annal. liv.* 1.
(2) *Cætera Senatui servanda.* Tacit. *Ann. l.* 1.

des autres; il leur envoya des Députés de ce Corps. Ceux qui ont cessé de craindre le pouvoir, peuvent encore respecter l'autorité. Quand on eut représenté aux Soldats, comment dans une Armée Romaine les enfans de l'Empereur & les Envoyés du Sénat Romain couroient risque (1) de la vie, ils purent se repentir, & aller jusqu'à se punir (2) eux-mêmes: Mais quand le Sénat fut entierement abattu, son exemple ne toucha personne. En vain OTHON (3) harangue-t-il ses Soldats pour leur parler de la dignité du Sénat; en vain VITELLIUS (4) envoye-t-il les principaux Sénateurs pour faire sa paix avec VESPASIEN: on ne rend point dans un moment aux ordres de l'Etat le respect qui leur a été ôté si long-temps. Les Armées ne regarderent ces Députés que comme les plus lâches Esclaves d'un Maître qu'elles avoient déja reprouvé.

 C'étoit

[1] Voyez la harangue de Germanicus. TACITE, *Annal. l.* 1.

[2] *Gaudebat cædibus Miles, quasi semet absolveret.* Tacite, *Ann. l.* 1. On revoqua dans la suite les privileges extorqués. Tacite, *ibid.*

[3] Tacite, *Hist. l.* 1.

[4] Tacite, *Hist. l.* 3.

CHAP. XV.

C'étoit une ancienne coutume des Romains, que celui qui triomphoit, distribuoit quelques deniers à chaque Soldat: c'étoit peu de chose (1). Dans les guerres civiles, on augmenta (2) ces dons. On les faisoit autrefois de l'argent pris sur les Ennemis; dans ces temps malheureux, on donna celui des Citoyens, & les Soldats vouloient un partage là où il n'y avoit pas de butin; Ces distributions n'avoient lieu qu'après une guerre; NERON les fit pendant la paix: les Soldats s'y accoutumerent; & ils frémirent contre GALBA, qui leur disoit avec courage qu'il ne savoit pas les achetter, mais qu'il savoit les choisir.

GALBA, OTHON (3), VITELLIUS

[1] Voyez dans TITE-LIVE les sommes distribuées dans divers Triomphes. L'esprit des Capitaines étoit de porter beaucoup d'argent dans le Tresor public, & d'en donner peu aux Soldats.

[2] Paul-Æmile, dans un temps où la grandeur des conquêtes avoit fait augmenter les liberalités, ne distribua que cent deniers à chaque Soldat; mais César en donna deux mille, & son exemple fut suivi par Antoine & Octave, par Brutus & Cassius. V. DION & APPIEN.

[3] *Suscepère duo Manipulares Imperium Populi Romani transferendum; & transtulerunt.* TACITE, *l.* 1.

ne firent que passer : VESPASIEN fut élu comme eux par les Soldats ; il ne songea dans tout le cours de son régne qu'à rétablir l'Empire, qui avoit été successivement occupé par six tyrans également cruels, presque tous furieux, souvent imbéciles, & pour comble de malheur, prodigues jusques à la folie. CHAP. XV.

TITE qui lui succeda, fut les délices du Peuple Romain : DOMITIEN fit voir un nouveau monstre, plus cruel, ou du moins plus implacable que ceux qui l'avoient précédé, parce qu'il étoit plus timide.

Ses Affranchis les plus chers, &, à ce que quelques-uns ont dit, sa femme même, voyant qu'il étoit aussi dangereux dans ses amitiés que dans ses haines, & qu'il ne mettoit aucunes bornes à ses méfiances ni à ses accusations, s'en défirent. Avant de faire le coup, ils jetterent les yeux sur un successeur, & choisirent NERVA, vénérable vieillard.

Nerva adopta TRAJAN, Prince le plus accompli dont l'histoire ait jamais parlé : ce fut un bonheur d'être né sous son régne ; il n'y en eut point de si

CHAP. XV. heureux ni de si glorieux pour le Peuple Romain. Grand homme d'Etat, grand Capitaine; ayant un cœur bon, qui le portoit au bien; un esprit éclairé, qui lui montroit le meilleur; une ame noble, grande, belle; avec toutes les vertus n'étant extrême sur aucune; enfin l'homme le plus propre à honorer la Nature humaine, & représenter la divine.

Il exécuta le projet de CE'SAR, & fit avec succès la guerre aux Parthes: tout autre auroit succombé dans une entreprise où les dangers étoient toujours présens, & les ressources éloignées; où il falloit absolument vaincre, & où il n'étoit pas sûr de ne pas périr après avoir vaincu.

La difficulté consistoit, & dans la situation des deux Empires, & dans la maniere de faire la guerre des deux Peuples. Prenoit-on le chemin de l'Armenie, vers les sources du Tygre & de l'Euphrate? On trouvoit un pays montueux & difficile, où l'on ne pouvoit mener de convois; de façon que l'Armée étoit demi ruinée avant d'arriver en Médie

die (1). Entroit-on plus bas vers le midi par Nisibe? On trouvoit un désert affreux qui séparoit les deux Empires. Vouloit-on passer plus bas encore, & aller par la Mésopotamie? On traversoit un pays en partie inculte; en partie submergé; & le Tygre & l'Euphrate, allant du Nord au Midi, on ne pouvoit pénétrer dans le pays sans quitter ces fleuves, ni gueres quitter ces fleuves sans périr. CHAP. XV.

Quant à la maniere de faire la guerre des deux Nations, la force des Romains consistoit dans leur Infanterie, la plus forte, la plus ferme, & la mieux disciplinée du monde.

Les Parthes n'avoient point d'Infanterie, mais une Cavalerie admirable: ils combattoient de loin, & hors de la portée des armes Romaines; le javelot pouvoit rarement les atteindre; leurs armes étoient l'arc, & des fleches redoutables; ils assiégeoient une Armée plutôt qu'ils ne la combattoient; inutilement poursuivis, parce que chez

 eux

(1) Le pays ne fournissoit pas d'assez grands arbres pour faire des machines pour assiéger les places. PLUTARQUE, *Vie d'Antoine.*

CHAP. XV. eux fuir c'étoit combattre; ils faisoient retirer les Peuples à mesure qu'on approchoit, & ne laissoient dans les places que les garnisons; & lorsqu'on les avoit prises, on étoit obligé de les détruire; ils brûloient avec art tout le pays autour de l'Armée ennemie, & lui ôtoient jusques à l'herbe même; enfin ils faisoient à peu près la guerre comme on la fait encore aujourd'hui sur les mêmes frontieres.

D'ailleurs les Légions d'Illyrie & de Germanie qu'on transportoit dans cette guerre, n'y étoient pas (1) propres; les Soldats accoutumés à manger beaucoup dans leur pays, y périssoient presque tous.

Ainsi ce qu'aucune Nation n'avoit pas encore fait, d'éviter le joug des Romains, celle des Parthes le fit, non pas comme invincible, mais comme inaccessible.

ADRIEN abandonna les conquêtes (2) de Trajan, & borna l'Empire à l'Euphrate: & il est admirable qu'après tant

(1) Voyez HERODIEN, *Vie d'Alexandre.*

(2) Voyez *Eutrope.* La Dacie ne fut abandonnée que sous Aurelien.

tant de guerres, les Romains n'eussent perdu que ce qu'ils avoient voulu quitter, comme la mer qui n'est moins étendue que lorsqu'elle se retire d'elle-même. CHAP. XV.

La conduite d'ADRIEN causa beaucoup de murmures; on lisoit (1) dans les Livres sacrés des Romains, que lorsque Tarquin voulut bâtir le Capitole, il trouva que la place la plus convenable étoit occupée par les statues de beaucoup d'autres Divinités: il s'enquit, par la science qu'il avoit dans les Augures, si elles voudroient céder leur place à Jupiter; toutes y consentirent, à la réserve de Mars, de la Jeunesse, & du Dieu Terme. Là-dessus s'établirent trois opinions religieuses; que le Peuple de Mars ne céderoit à personne les lieux qu'il occupoit; que la Jeunesse Romaine ne seroit point surmontée; & qu'enfin le Dieu Terme des Romains ne reculeroit jamais: ce qui arriva pourtant sous ADRIEN.

M 4 CHAPI-

(1) S. AUG. *de la Cité de Dieu*, *L.* 4. chap. 23. & 29.

CHAPITRE XVI.

De l'état de l'Empire depuis ANTONIN *jusqu'à* PROBUS.

CHAP. XVI.

DANS ces temps-là la Secte des Stoïciens s'étendoit & s'accréditoit dans l'Empire, il sembloit que la nature humaine eût fait un effort pour produire d'elle-même cette Secte admirable, qui étoit comme ces plantes que la terre fait naître dans des lieux que le Ciel n'a jamais vus.

Les Romains lui dûrent leurs meilleurs Empereurs : Rien n'est capable de faire oublier le premier ANTONIN, que MARC-AURELE, qu'il adopta ; on sent en soi-même un plaisir secret lorsqu'on parle de cet Empereur ; on ne peut lire sa Vie sans une espece d'attendrissement ; tel est l'effet qu'elle produit, qu'on a meilleure opinion de soi-même, parce qu'on a meilleure opinion des hommes.

La sagesse de NERVA, la gloire de TRAJAN,

TRAJAN, la valeur d'ADRIEN, la vertu des deux ANTONINS se firent respecter des Soldats : mais lorsque de nouveaux monstres prirent leur place, l'abus du Gouvernement militaire parut dans tout son excès ; & les Soldats qui avoient vendu l'Empire, assassinerent les Empereurs pour en avoir un nouveau prix. CHAP. XVI.

On dit qu'il y a un Prince dans le monde qui travaille depuis quinze ans à abolir dans ses Etats le Gouvernement Civil, pour y établir le Gouvernement Militaire. Je ne veux point faire des réflexions odieuses sur ce dessein : je dirai seulement que par la nature des choses, deux cent Gardes peuvent mettre la vie d'un Prince en sûreté, & non pas quatre-vingt mille, outre qu'il est plus dangereux d'opprimer un Peuple armé qu'un autre qui ne l'est pas.

COMMODE succéda à MARC-AURELE son Pere; c'étoit un monstre qui suivoit toutes ses passions & toutes celles de ses Ministres & de ses Courtisans. Ceux qui en délivrerent le monde mirent en sa place PERTINAX, vénérable vieil-

CHAP. XVI.

vieillard, que les Soldats Prétoriens maſſacrerent d'abord.

Ils mirent l'Empire à l'enchere, & DIDIUS JULIEN l'emporta par ſes promeſſes : cela ſouleva tout le monde ; car, quoique l'Empire eût été ſouvent acheté, il n'avoit pas encore été marchandé. PESCENNIUS NIGER, SEVERE & ALBIN furent ſalués Empereurs ; & JULIEN n'ayant pu payer les ſommes immenſes qu'il avoit promiſes, fut abandonné par ſes Soldats.

SEVERE défit Niger & Albin ; il avoit de grandes qualités ; mais la douceur, cette premiere vertu des Princes, lui manquoit.

La puiſſance des Empereurs pouvoit plus aiſément paroître tyrannique, que celle des Princes de nos jours. Comme leur dignité étoit un aſſemblage de toutes les Magiſtratures Romaines ; que Dictateurs ſous le nom d'Empereurs, Tribuns du Peuple, Proconſuls, Cenſeurs, grands Pontifes, & quand ils vouloient Conſuls, ils exerçoient ſouvent la Juſtice diſtributive ; ils pouvoient aiſément faire ſoupçonner que ceux qu'ils avoient condamnés, ils les avoient

avoient opprimés; le Peuple jugeant ordinairement de l'abus de la puissance par la grandeur de la puissance: Au lieu que les Rois d'Europe, Législateurs & non pas exécuteurs de la Loi, Princes & non pas Juges, se sont déchargés de cette partie de l'autorité qui peut être odieuse; & faisant eux-mêmes les graces, ont commis à des Magistrats particuliers la distribution des peines.

Il n'y a gueres eu d'Empereurs plus jaloux de leur autorité que TIBERE & SEVERE: cependant ils se laisserent gouverner, l'un par SEJAN, l'autre par PLAUTIEN, d'une maniere misérable.

La malheureuse coutume de proscrire, introduite par SYLLA, continua sous les Empereurs; & il falloit même qu'un Prince eût quelque vertu, pour ne la pas suivre: Car comme ses Ministres & ses Favoris jettoient d'abord les yeux sur tant de confiscations, ils ne lui parloient que de la nécessité de punir & des périls de la clémence.

Les proscriptions de SEVERE firent que plusieurs Soldats de NIGER (1) se retirerent chez les Parthes

(1) HERODIEN, *Vie de Severe.*

CHAP. XVI. thes (1) : ils leur apprirent ce qui manquoit à leur Art militaire, à faire usage des armes Romaines, & même à en fabriquer ; ce qui fit que ces Peuples (2) qui s'étoient ordinairement contentés de se défendre, furent dans la suite presque toujours aggresseurs.

Il est remarquable que dans cette suite de guerres civiles qui s'éleverent continuellement, ceux qui avoient les Légions d'Europe, vainquirent presque toujours ceux qui avoient les Légions d'Asie (3) ; & l'on trouve dans l'Hist-

(1) Ce mal continua sous Alexandre. Artaxerxès, qui rétablit l'Empire des Perses, se rendit formidable aux Romains, parce que leurs Soldats, par caprice ou par libertinage, déserterent en foule vers lui. *Abrégé de Xiphilin du livre* 80. *de* DION.

(2) C'est-à-dire, les Perses qui les suivirent.

(3) Severe défit les Légions Asiatiques de Niger, Constantin celles de Licinius : Vespasien, quoique proclamé par les Armées de Syrie, ne fit la guerre à Vitellius qu'avec les Légions de Mæsie de Pannonie & de Dalmatie. Ciceron étant dans son Gouvernement, écrivoit au Sénat qu'on ne pouvoit compter sur les levées faites en Asie. Constantin ne vainquit Maxence, dit Zozime, que par sa Cavalerie. Sur cela voyez ci-dessous le septiéme alinea du Chap. XXII.

l'Histoire de SEVERE, qu'il ne put prendre la Ville d'Atra en Arabie, parce que les Légions d'Europe s'étant mutinées, il fut obligé de se servir de celles de Syrie. CHAP. XVI.

On sentit cette différence depuis qu'on commença (1) à faire des levées dans les Provinces ; & elle fut telle entre les Légions qu'elle étoit entre les Peuples-mêmes, qui, par la nature & par l'éducation, sont plus ou moins propres pour la Guerre.

Ces levées faites dans les Provinces produisirent un autre effet ; les Empereurs, pris ordinairement dans la Milice, furent presque tous étrangers, & quelquefois Barbares ; Rome ne fut plus la Maîtresse du Monde, mais elle reçut des Loix de tout l'Univers.

Chaque Empereur y porta quelque chose de son pays, ou pour les manieres, ou pour les mœurs, ou pour la police, ou pour le culte : & HELIOGABALE alla jusqu'à vouloir détruire tous les

(1) Auguste rendit les Légions des Corps fixes, & les plaça dans les Provinces ; dans les premiers temps on ne faisoit des levées qu'à Rome, ensuite chez les Latins, après dans l'Italie, enfin dans les Provinces.

CHAP. XVI. les objets de la vénération de Rome, & ôter tous les Dieux de leurs Temples, pour y placer le sien.

Ceci, indépendamment des voies secrettes que Dieu choisit, & que lui seul connoit, servit beaucoup à l'établissement de la Religion Chrétienne; car il n'y avoit plus rien d'étranger dans l'Empire, & l'on y étoit préparé à recevoir toutes les Coutumes qu'un Empereur voudroit introduire.

On sait que les Romains reçurent dans leur Ville les Dieux des autres Pays; ils les reçurent en Conquérans; ils les faisoient porter dans leurs Triomphes. Mais lorsque les Etrangers vinrent eux-mêmes les rétablir, on les réprima d'abord. On sait de plus, que les Romains avoient coutume de donner aux Divinités Etrangeres, les noms de celles des leurs qui y avoient le plus de rapport: mais lorsque les Prêtres des autres Pays voulurent faire adorer à Rome leurs Divinités sous leurs propres noms, ils ne furent pas soufferts; & ce fut un des grands obstacles que trouva la Religion Chrétienne.

On

On pourroit appeller CARACALLA, non pas un Tyran, mais le destructeur des hommes: CALIGULA, NERON & DOMITIEN bornoient leurs cruautés dans Rome; celui-ci alloit promener sa fureur dans tout l'Univers. CHAP. XVI.

SEVERE avoit employé les exactions d'un long Régne, & les proscriptions de ceux qui avoient suivi le parti de ses Concurrens, à amasser des Trésors immenses.

CARACALLA ayant commencé son Régne par tuer de sa propre main GETA son frere, employa ses richesses à faire souffrir son crime aux Soldats qui aimoient Geta, & disoient qu'ils avoient fait serment aux deux enfans de Severe, non pas à un seul.

Ces Trésors amassés par des Princes n'ont presque jamais que des effets funestes: ils corrompent le Successeur, qui en est ébloui; & s'ils ne gâtent pas son cœur, ils gâtent son esprit: Il forme d'abord de grandes entreprises avec une puissance qui est d'accident, qui ne peut pas durer, qui n'est pas naturelle, & qui est plutôt enflée qu'aggrandie.

CARACALLA augmenta la paye des Soldats;

CHAP. XVI. Soldats; MACRIN écrivit au Sénat que cette augmentation alloit à soixante & dix (1) millions de drachmes (2). Il y a apparence que ce Prince enfloit les choses : & si l'on compare la dépense de la paye de nos Soldats d'aujourd'hui avec le reste des dépenses publiques, & qu'on suive la même proportion pour les Romains, on verra que cette somme eût été énorme.

Il faut chercher quelle étoit la paye du Soldat Romain. Nous apprenons d'*Orose*, que DOMITIEN augmenta d'un quart la paye (3) établie. Il paroît par le discours d'un Soldat dans *Tacite* (4), qu'à la mort d'AUGUSTE elle étoit de dix onces de cuivre. On trouve dans *Suétone* (5) que CE'SAR avoit doublé la paye de son tems. *Pline* (6) dit qu'à la seconde guerre Puni-

que,

[1] Sept mille miriades. DION, *in Macrin.*

[2] La dragme Attique étoit le denier Romain, la huitieme partie de l'once, & la soixante-quatrieme partie de notre marc.

[3] Il l'augmenta en raison de soixante & quinze à cent.

[4] Annal. *l.* 1. [5] *Vie de César.*

[6] Hist. Nat. *l.* 33. *art.* 13. Au lieu de donner dix onces de cuivre pour vingt, on en donna seize.

que, on l'avoit diminuée d'un cinquiéme. Elle fut donc d'environ (1) six onces de cuivre dans la premiere guerre Punique; de cinq onces (2) dans la seconde; de dix sous CESAR; & de treize & un tiers sous DOMITIEN (3). Je ferai ici quelques réflexions. CHAP. XVI.

La paye que la République donnoit aisément lorsqu'elle n'avoit qu'un petit Etat, que chaque année elle faisoit une guerre, & que chaque année elle recevoit des dépouilles; elle ne put la donner sans s'endetter dans la premiere guerre Punique, qu'elle étendit ses bras hors de l'Italie, qu'elle eut à sou-

(1) Un Soldat, dans PLAUTE *in Mostellaria*, dit qu'elle étoit de trois asses; ce qui ne peut être entendu que des asses de dix onces. Mais si la paye étoit exactement de six asses dans la premiere guerre Punique, elle ne diminua pas dans la seconde d'un cinquiéme, mais d'un sixiéme, & on négligea la fraction.

[2] POLYBE, qui l'évalue en Monnoie Grecque, ne differe que d'une fraction.

[3] Voyez OROZE, & SUETONE *in Domit.* Ils disent la même chose sous différentes expressions. J'ai fait ces réductions en onces de cuivre, afin que, pour m'entendre, on n'eût pas besoin de la connoissance des Monnoies Romaines.

CHAP. XVI. tenir une guerre longue & à entretenir de grandes Armées.

Dans la seconde guerre Punique la paye fut réduite à cinq onces de cuivre; & cette diminution put se faire sans danger, dans un temps où la plupart des Citoyens rougirent d'accepter la solde même, & voulurent servir à leurs dépens.

Les trésors des Persée (1) & ceux de tant d'autres Rois, que l'on porta continuellement à Rome, y firent cesser les tributs. Dans l'opulence publique & particuliere, on eut la sagesse de ne point augmenter la paye de cinq onces de cuivre.

Quoique sur cette paye on fit une déduction pour le bled, les habits & les armes, elle fut suffisante, parce qu'on n'enrôloit que les Citoyens qui avoient un patrimoine.

MARIUS ayant enrôlé des gens qui n'avoient rien, & son exemple ayant été suivi, CE'SAR fut obligé d'augmenter la paye.

Cette augmentation ayant été continuée après la mort de CE'SAR, on fut con-

[1] CICERON, *des Offices*, *liv.* 2.

contraint, ſous le Conſulat de HIR- CHAP.
TIUS & de PANSA, de rétablir les XVI.
tributs.

La foibleſſe de DOMITIEN lui ayant fait augmenter cette paye d'un quart, il fit une grande plaie à l'Etat, dont le malheur n'eſt pas que le luxe y régne, mais qu'il régne dans des conditions qui, par la nature des choſes, ne doivent avoir que le néceſſaire phyſique. Enfin CARACALLA ayant fait une nouvelle augmentation, l'Empire fut mis dans cet état, que ne pouvant ſubſiſter ſans les Soldats, il ne pouvoit ſubſiſter avec eux.

Caracalla, pour diminuer l'horreur du meurtre de ſon frere, le mit au rang des Dieux: Et ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que cela lui fut exactement rendu par MACRIN, qui, après l'avoir fait poignarder, voulant appaiſer les Soldats Prétoriens, déſeſpérés de la mort de ce Prince qui leur avoit tant donné, lui fit bâtir un Temple, & y établit des Prêtres Flamines en ſon honneur.

Cela fit que ſa mémoire (1) ne fut pas

[1] Ælius Lampridius, *in Vit. Alexand. Severi.*

pas flétrie; & que le Sénat n'osant pas le juger, il ne fut pas mis au rang des Tyrans, comme COMMODE qui ne le méritoit pas plus que lui.

De deux grands (1) Empereurs ADRIEN & SEVERE, l'un établit la discipline militaire, & l'autre la relâcha. Les effets répondirent très-bien aux causes; les régnes qui suivirent celui d'ADRIEN furent heureux & tranquilles; après SEVERE, on vit régner toutes les horreurs.

Les profusions de CARACALLA envers les Soldats avoient été immenses; & il avoit très-bien suivi le conseil que son pere lui avoit donné en mourant, d'enrichir les gens de guerre, & de ne s'embarrasser pas des autres.

Mais cette politique n'étoit gueres bonne que pour un Régne; car le successeur ne pouvant plus faire les mêmes dépenses, étoit d'abord massacré par l'Armée: de façon qu'on voyoit toujours les Empereurs sages mis à mort par les Soldats, & les méchans par des conspirations ou des Arrêts du Sénat.

Quand

(1) Voyez l'abrégé de Xiphilin, *Vie d'Adrien*; & Hérodien, *Vie de Severe.*

Quand un Tyran qui se livroit aux gens de guerre avoit laissé les Citoyens exposés à leurs violences & à leurs rapines, cela ne pouvoit non plus durer qu'un régne; car les Soldats, à force de détruire, alloient jusqu'à s'ôter à eux-mêmes leur solde. Il falloit donc songer à rétablir la discipline militaire; entreprise qui coûtoit toujours la vie à celui qui osoit la tenter. CHAP. XVI.

Quand CARACALLA eut été tué par les embûches de MACRIN, les Soldats désespérés d'avoir perdu un Prince qui donnoit sans mesure, élurent HELIOGABALE (1): & quand ce dernier, qui n'étant occupé que de ses sales voluptés les laissoit vivre à leur fantaisie, ne put plus être souffert, ils le massacrerent: ils tuerent de même ALEXANDRE, qui vouloit rétablir la Discipline, & parloit de les punir (2).

Ainsi un Tyran qui ne s'assûroit point la vie, mais le pouvoir de faire des crimes, périssoit, avec ce funeste avanta-

 ge

(1) Dans ce temps-là tout le monde se croyoit bon pour parvenir à l'Empire. Voyez DION, liv. 79.

(2) Voyez LAMPRIDIUS.

CHAP. XVI. ge que celui qui voudroit faire mieux périroit après lui.

Après Alexandre on élut MAXIMIN, qui fut le premier Empereur d'une origine barbare. Sa taille gigantesque & la force de son corps l'avoient fait connoître.

Il fut tué avec son fils par ses Soldats. Les deux premiers GORDIENS périrent en Afrique. MAXIME, BALBIN, & le troisiéme GORDIEN furent massacrés. PHILIPPE, qui avoit fait tuer le jeune Gordien, fut tué lui-même avec son fils: & DECE, qui fut élu en sa place, périt à son tour par la trahison de (1) GALLUS.

Ce qu'on appelloit l'Empire Romain dans ce siécle-là étoit une espece de République irréguliere, telle à peu près que l'Aristocratie d'Alger, où la Milice qui a la puissance Souveraine, fait

(1) CASAUBON remarque sur l'*Histoire Augustale*, que dans les 160 années qu'elle contient, il y eut soixante & dix personnes qui eurent justement ou injustement le titre de César; *Adeò erant in illo Principatu, quem tamen omnes mirantur, Comitia Imperii semper incerta.* Ce qui fait bien voir la différence de ce Gouvernement à celui de France, où ce Royaume n'a eu en douze cent ans de temps que 63 Rois.

fait & défait un Magiſtrat qu'on appelle le Dey : & peut-être eſt-ce une regle aſſez générale, que le Gouvernement militaire eſt à certains égards plutôt Républicain que Monarchique. CHAP. XVI.

Et qu'on ne diſe pas que les Soldats ne prenoient de part au Gouvernement que par leur déſobéiſſance & leurs revoltes ; les Harangues que les Empereurs leur faiſoient, ne furent-elles pas à la fin du genre de celles que les Conſuls & les Tribuns avoient faites autrefois au Peuple ? Et quoique les Armées n'euſſent pas un lieu particulier pour s'aſſembler, qu'elles ne ſe conduiſiſſent point par de certaines formes, qu'elles ne fuſſent pas ordinairement de ſang froid, délibérant peu & agiſſant beaucoup, ne diſpoſoient-elles pas en ſouveraines de la fortune publique ? Et qu'étoit-ce qu'un Empereur ; que le Miniſtre d'un gouvernement violent, élu pour l'utilité particuliere des Soldats ?

Quand l'Armée (1) aſſocia à l'Empire PHILIPPE, qui étoit Préfet du Prétoire du troiſiéme GORDIEN, ce- N 4 lui-

(1) Voyez JULES CAPITOLIN.

CHAP. XVI. lui-ci demanda qu'on lui laissât le Commandement entier, & il ne put l'obtenir; il harangua l'Armée pour que la puissance fût égale entr'eux, & il ne l'obtint pas non plus; il supplia qu'on lui laissât le titre de César, & on le lui refusa; il demanda d'être Préfet du Prétoire, & on rejetta ses prieres; enfin il parla pour sa vie. L'Armée dans ses divers jugemens exerçoit la Magistrature suprême.

Les Barbares, au commencement inconnus aux Romains, ensuite seulement incommodes, leur étoient devenus redoutables. Par l'événement du monde le plus extraordinaire, Rome avoit si bien anéanti tous les Peuples, que lorsqu'elle fut vaincue elle-même, il sembla que la Terre en eût enfanté de nouveaux pour la détruire.

Les Princes des grands Etats, ont ordinairement peu de pays voisins qui puissent être l'objet de leur ambition: s'il y en avoit eu de tels, ils auroient été enveloppés dans le cours de la conquête: Ils sont donc bornés par des mers, des montagnes & de vastes déserts que leur pauvreté fait mépriser.

Aussi

Auſſi les Romains laiſſerent-ils les Germains dans leurs forêts, & les Peuples du Nord dans leurs glaces : & il s'y conſerva, ou même il s'y forma des Nations qui enfin les aſſervirent eux-mêmes.

Sous le Régne de GALLUS, un grand nombre de Nations, qui ſe rendirent enſuite plus célebres, ravagerent l'Europe ; & les Perſes ayant envahi la Syrie, ne quitterent leurs conquêtes que pour conſerver leur butin.

Ces eſſains de Barbares, qui ſortirent autrefois du Nord, ne paroiſſent plus aujourd'hui. Les violences des Romains avoient fait retirer les Peuples du Midi au Nord : tandis que la force qui les contenoit ſubſiſta, ils y reſterent; quand elle fut affoiblie, ils ſe répandirent (1) de toutes parts. La même choſe arriva quelques ſiécles après. Les conquêtes de Charlemagne & ſes tyrannies, avoient une ſeconde fois fait reculer les Peuples du Midi au Nord : ſi-tôt que cet Empire fut affoibli, ils ſe porterent

(1) On voit à quoi ſe réduit la fameuſe Queſtion : *Pourquoi le Nord n'eſt plus ſi peuplé qu'autrefois ?*

CHAP. XVI. terent une seconde fois du Nord au Midi. Et si aujourd'hui un Prince faisoit en Europe les mêmes ravages, les Nations repoussées dans le Nord, adossées aux limites de l'Univers, y tiendroient ferme jusqu'au moment qu'elles inonderoient & conquéreroient l'Europe une troisiéme fois.

L'affreux désordre qui étoit dans la succession à l'Empire étant venu à son comble, on vit paroître sur la fin du Régne de VALERIEN & pendant celui de GALLIEN son fils, trente prétendans divers, qui, s'étant la plûpart entredétruits, ayant eu un Régne très-court, furent nommés tyrans.

VALERIEN ayant été pris par les Perses, & GALLIEN son fils négligeant les affaires, les Barbares pénétrerent par tout; l'Empire se trouva dans cet état où il fut environ un siécle après en Occident (1); & il auroit dès-lors été détruit, sans un concours heureux de circonstances qui le releverent.

ODENAT, Prince de Palmyre, allié des Romains, chassa les Perses qui avoient

[1] Cent cinquante ans après, sous Honorius, les Barbares l'envahirent.

avoient envahi presque toute l'Asie; la Ville de Rome fit une Armée de ses Citoyens qui écarta les Barbares qui venoient la piller; une Armée innombrable de Scythes, qui passoit la mer avec six mille vaisseaux, périt par les naufrages, la misere, la faim, & sa grandeur même; & GALLIEN ayant été tué, CLAUDE, AURELIEN, TACITE & PROBUS: quatre grands hommes, qui par un grand bonheur se succéderent, rétablirent l'Empire prêt à périr. CHAP. XVI.

CHAPITRE XVII.

Changement dans l'Etat.

POUR prévenir les trahisons continuelles des Soldats, les Empereurs s'associerent des personnes en qui ils avoient confiance; & DIOCLETIEN, sous prétexte de la grandeur des affaires, régla qu'il y auroit toujous deux Empereurs & deux Césars. Il jugea que les quatre principales Armées étant CHAP. XVII.

occu-

CHAP. XVII. occupées par ceux qui auroient part à l'Empire, elles s'intimideroient les unes les autres; que les autres Armées n'étant pas assez fortes pour entreprendre de faire leur Chef Empereur, elles perdroient peu à peu la coutume d'élire; & qu'enfin la dignité de César étant toujours subordonnée, la puissance partagée entre quatre pour la sûreté du Gouvernement, ne seroit pourtant dans toute son étendue qu'entre les mains de deux.

Mais ce qui contint encore plus les gens de guerre, c'est que les richesses des particuliers & la fortune publique ayant diminué, les Empereurs ne purent plus leur faire des dons si considérables; de maniere que la récompense ne fut plus proportionnée au danger de faire une nouvelle élection.

D'ailleurs les Préfets du Prétoire, qui, pour le pouvoir & pour les fonctions, étoient à peu près comme les Grands-Visirs de ces temps-là, & faisoient à leur gré massacrer les Empereurs pour se mettre en leur place, furent fort abaissés par CONSTANTIN, qui ne leur laissa que les fonctions civiles,

viles, & en fit quatre au lieu de deux. CHAP. XVII.

La vie des Empereurs commença donc à être plus assûrée ; ils purent mourir dans leur lit, & cela sembla avoir un peu adouci leurs mœurs ; ils ne verserent plus le sang avec tant de férocité. Mais comme il falloit que ce pouvoir immense débordât quelque part, on vit un autre genre de tyrannie, mais plus sourde : ce ne furent plus des massacres, mais des jugemens iniques, des formes de justice qui sembloient n'éloigner la mort que pour flétrir la vie ; la Cour fut gouvernée & gouverna par plus d'artifices, par des arts plus exquis, avec un plus grand silence ; enfin, au lieu de cette hardiesse à concevoir une mauvaise action, & de cette impétuosité à la commettre, on ne vit plus régner que les vices des ames foibles, & des crimes réfléchis.

Il s'établit un nouveau genre de corruption : Les premiers Empereurs aimoient les plaisirs, ceux-ci la mollesse : ils se montrerent moins aux gens de guerre ; ils furent plus oisifs, plus livrés à leurs domestiques, plus attachés à leurs Palais, & plus séparés de l'Empire.

Le

CHAP. XVII.

Le poiſon de la Cour (1) augmenta ſa force, à meſure qu'il fut plus ſéparé : on ne dit rien, on inſinua tout ; les grandes réputations furent toutes attaquées ; & les Miniſtres & les Officiers de guerre furent mis ſans ceſſe à la diſcrétion de cette ſorte de gens qui ne peuvent ſervir l'Etat, ni ſouffrir qu'on le ſerve avec gloire.

Enfin cette affabilité des premiers Empereurs, qui ſeule pouvoit leur donner le moyen de connoître leurs affaires, fut entierement bannie ; le Prince ne ſut plus rien que ſur le rapport de quelques confidens, qui, toujours de concert, ſouvent même lorſqu'ils ſembloient être d'opinion contraire, ne faiſoient auprès de lui que l'office d'un ſeul.

Le ſéjour de pluſieurs Empereurs en Aſie, & leur perpétuelle rivalité avec les Rois de Perſe, firent qu'ils voulurent être adorés comme eux ; & DIOCLETIEN, d'autres diſent GALERE, l'ordonna par un Edit.

Ce faſte & cette pompe Aſiatique s'éta-

(1) Voyez ce que les Auteurs nous diſent de la Cour de Conſtantin, de Valens, &c.

s'établiſſant, les yeux s'y accoutume- CHAP. XVII.
rent d'abord : & lorſque JULIEN voulut mettre de la ſimplicité & de la modeſtie dans ſes manieres, on appella oubli de la dignité ce qui n'étoit que la mémoire des anciennes mœurs.

Quoique depuis MARC-AURELE il y eût eu pluſieurs Empereurs, il n'y avoit eu qu'un Empire; & l'autorité de tous étant reconnue dans les Provinces, c'étoit une puiſſance unique exercée par pluſieurs.

Mais GALERE (1) & CONSTANCE-CHLORE n'ayant pu s'accorder, ils partagerent réellement l'Empire : & par cet exemple qui fut dans la ſuite ſuivi par CONSTANTIN, qui prit le plan de GALERE, & non pas celui de DIOCLETIEN, il s'introduiſit une coutume qui fut moins un changement qu'une révolution.

De plus l'envie qu'eut Conſtantin de faire une Ville nouvelle, la vanité de lui donner ſon nom, le déterminerent à porter en Orient le Siege de l'Empire. Quoique l'enceinte de Rome ne fût pas à beaucoup près ſi grande

(1) Voyez *Oroze*, *l.* 7. & *Aurelius-Victor*.

CHAP. XVII. de qu'elle eſt à préſent, les fauxbourgs en étoient prodigieuſement étendus (1) : l'Italie pleine de maiſons de plaiſance, n'étoit proprement que le jardin de Rome : les Laboureurs étoient en Sicile, en Afrique (2), en Egypte ; & les Jardiniers en Italie : les Terres n'étoient preſque cultivées que par les Eſclaves des Citoyens Romains. Mais lorſque le Siege de l'Empire fut établi en Orient, Rome preſque entiere y paſſa ; les Grands y menerent leurs Eſclaves, c'eſt-à-dire, preſque tout le Peuple ; & l'Italie fut privée de ſes habitans.

Pour que la nouvelle Ville ne cédât en rien à l'ancienne, CONSTANTIN voulut qu'on y diſtribuât auſſi du bled, & ordonna que celui d'Egypte ſeroit envoyé à Conſtantinople, & celui de l'Afrique à Rome ; ce qui, me ſemble, n'étoit pas fort ſenſé.

Dans

(1) *Exſpatientia tecta multas addidere Urbes*, dit PLINE, *Hiſt. Nat. liv.* 3.

(2) On portoit autrefois d'Italie, *dit* TACITE, du bled dans les Provinces reculées, & elle n'eſt pas encore ſtérile ; mais nous cultivons plutôt l'Afrique & l'Egypte, & nous aimons mieux expoſer aux accidens la vie du Peuple Romain. *Annal. liv.* 12.

Dans le temps de la République, le Peuple Romain, souverain de tous les autres, devoit naturellement avoir part aux tributs; cela fit que le Sénat lui vendit d'abord du bled à bas prix, & ensuite le lui donna pour rien. Lorsque le gouvernement fut devenu Monarchique, cela subsista contre les principes de la Mornarchie; on laissoit cet abus, à cause des inconvéniens qu'il y auroit eu à le changer. Mais CONSTANTIN fondant une Ville nouvelle, l'y établit sans aucune bonne raison.

Lorsqu'Auguste eut conquis l'Egypte, il apporta à Rome le trésor des Ptolomées; cela y fit à peu près la même révolution que la decouverte des Indes a fait depuis en Europe, & que de certains systêmes ont fait de nos jours: les fonds (1) doublerent de prix à Rome; & comme Rome continua d'attirer à elle les richesses d'Alexandrie qui recevoit elle-même celles de l'Afrique & de l'Orient, l'or & l'argent de-

[1] SUETONE *in Augusto.* OROSE, *l. 6.* Rome avoit eu souvent de ces révolutions. J'ai dit que les trésors de Macédoine, qu'on y apporta, avoient fait cesser tous les tributs. CICERON, *des Offices*, *liv. 2.*

CHAP. XVII. devinrent très-communs en Europe; ce qui mit les Peuples en état de payer des impôts très-considérables en especes.

Mais lorsque l'Empire eut été divisé, ces richesses allerent à Constantinople. On sait d'ailleurs que les Mines d'Angleterre n'étoient point encore (1) ouvertes; qu'il y en avoit très-peu en Italie (2) & dans les Gaules; que, depuis les Carthaginois, les mines d'Espagne (3) n'étoient gueres plus travaillées, ou du moins n'étoient plus si riches: l'Italie, qui n'avoit plus que des jardins abandonnés, ne pouvoit par aucun moyen attirer l'argent de l'Orient, pendant que l'Occident, pour avoir de ses marchandises, y envoyoit le sien. L'or & l'argent devinrent donc extrémement rares en Europe; mais

[1] TACITE, *de moribus Germanorum*, le dit formellement. On sait d'ailleurs à peu près l'époque de l'ouverture de la plûpart des Mines d'Allemagne. Voyez *Thomas Schreiberus* sur l'origine des Mines du Harts. On croit celles de Saxe moins anciennes.

[2] Voyez PLINE, *liv.* 37. *art.* 77.

[3] Les Carthaginois, dit DIODORE, surent très-bien l'art d'en profiter, & les Romains celui d'empêcher que les autres n'en profitassent.

mais les Empereurs y voulurent exiger les mêmes tributs ; ce qui perdit tout. CHAP. XVII.

Lorſque le Gouvernement a une forme depuis long-temps établie, & que les choſes ſe ſont miſes dans une certaine ſituation, il eſt preſque toujours de la prudence de les y laiſſer, parce que les raiſons ſouvent compliquées & inconnues, qui font qu'un pareil Etat a ſubſiſté, font qu'il ſe maintiendra encore : mais quand on change le ſyſtème total, on ne peut remédier qu'aux inconvéniens qui ſe préſentent dans la théorie, & on en laiſſe d'autres que la pratique ſeule peut faire découvrir.

Ainſi, quoique l'Empire ne fût déja que trop grand, la diviſion qu'on en fit le ruina ; parce que toutes les parties de ce grand Corps, depuis long-temps enſemble, s'étoient, pour ainſi dire, ajuſtées pour y reſter, & dépendre les une des autres.

CONSTANTIN (1), après avoir affoibli la Capitale, frapa un autre coup ſur

[1] Dans ce qu'on dit de Conſtantin, on ne choque point les Auteurs Eccléſiaſtiques, qui déclarent qu'ils n'entendent parler que des actions de ce Prince qui ont du rapport à la

CHAP. XVII. ſur les Frontieres; il ôta les Légions qui étoient ſur le bord des grands fleuves, & les diſperſa dans les Provinces: ce qui produiſit deux maux; l'un que la barriere, qui contenoit tant de Nations, fut ôtée; & l'autre que les (1) Soldats vécurent & s'amollirent dans le Cirque & dans les (2) Théâtres.

Lorſque CONSTANTIUS envoya JULIEN dans les Gaules, il trouva que cinquante Villes le long du Rhin (3) avoient été priſes par les Barbares; que les Provinces avoient été ſaccagées; qu'il n'y avoit plus que l'ombre d'une Armée Romaine, que le ſeul nom des ennemis faiſoit fuir.

Ce Prince, par ſa (4) ſageſſe, ſa conſtance,

pieté, & non de celles qui en ont au gouvernement de l'Etat. EUSEBE, *Vie de Conſtantin*, *liv.* 1. *c.* 9. SOCRATE, *l.* 1. *c.* 1.

[1] Zozime, *l.* 8.

[2] Depuis l'établiſſement du Chriſtianiſme, les combats des Gladiateurs devinrent rares. Conſtantin défendit d'en donner: Ils furent entierement abolis ſous Honorius, comme il paroit par *Theodoret* & *Othon de Friſingue*. Les Romains ne retinrent de leurs anciens ſpectacles, que ce qui pouvoit affoiblir les courages & ſervoit d'attrait à la volupté.

[3] Ammien Marcellin, *l.* 16. 17. & 18.

[4] Amm. Marcel. *ibid.*

ſtance, ſon œconomie, ſa conduite, ſa valeur, & une ſuite continuelle d'actions héroïques, rechaſſa les Barbares; & la terreur de ſon nom les contint [1] tant qu'il vécut. CHAP. XVII.

La briéveté des Régnes, les divers partis politiques, les différentes Religions, les Sectes particulieres de ces Religions, ont fait que le caractere des Empereurs eſt venu à nous extrémement défiguré. Je n'en donnerai que deux exemples: Cet ALEXANDRE ſi lâche dans Hérodien, paroît plein de courage dans Lampridius: ce GRATIEN tant loué par les Orthodoxes, Philoſtorgue le compare à NERON.

VALENTINIEN ſentit plus que perſonne la néceſſité de l'ancien plan: il employa toute ſa vie à fortifier les bords du Rhin, à y faire des levées, y bâtir des Châteaux, y placer des troupes, leur donner le moyen d'y ſubſiſter. Mais il arriva dans le monde un événement qui détermina VALENS ſon frere à

[1] Voyez le magnifique éloge qu'*Ammien Marcellin* fait de ce Prince, *l.* 25. Voyez auſſi les fragmens de l'Hiſtoire de *Jean d'Antioche.*

CHAP. XVII. à ouvrir le Danube, & eut d'effroyables suites.

Dans le pays qui est entre les Palus Méotides, les montagnes du Caucase, & la mer Caspienne, il y avoit plusieurs Peuples qui étoient la plupart de la Nation des Huns ou de celle des Alains; leurs terres étoient extrémement fertiles; ils aimoient la guerre & le brigandage; ils étoient presque toujours à cheval ou sur leurs chariots, & erroient dans le pays où ils étoient enfermés; ils faisoient bien quelques ravages sur les frontieres de Perse & d'Armenie, mais on gardoit aisément les portes Caspiennes, & ils pouvoient difficilement pénétrer dans la Perse par ailleurs. Comme ils (1) n'imaginoient point qu'il fût possible de traverser les Palus Méotides, ils ne connoissoient pas les Romains; & pendant que d'autres Barbares ravageoient l'Empire, ils restoient dans les limites que leur ignorance leur avoit données.

Quelques-uns ont dit (2) que le limon que le Tanaïs avoit apporté, avoit formé une espece de croûte sur le Bosphore

[1] Procope, *Histoire mêlée.*
[2] Zosime, *l.* 4.

phore Cimmérien, sur laquelle ils avoient passé; d'autres (1), que deux jeunes Scythes poursuivant une biche qui traversa ce bras de mer, le traverserent aussi. Ils furent étonnés de voir un nouveau monde; & retournant dans l'ancien, ils apprirent à leurs compatriotes (2) les nouvelles terres, & si j'ose me servir de ce terme, les Indes qu'ils avoient découvertes. CHAP. XVII.

D'abord des corps innombrables de Huns passerent; & rencontrant les Goths les premiers, ils les chasserent devant eux. Il sembloit que ces Nations se précipitassent les unes sur les autres; & que l'Asie, pour peser sur l'Europe, eût acquis un nouveau poids.

Les Goths effrayés se présenterent sur les bords du Danube, & les mains jointes demanderent une retraite. Les (3) flateurs de VALENS saisirent cette occasion, & la lui représenterent comme une conquête heureuse d'un nouveau Peuple, qui venoit défendre l'Empire, & l'enrichir.

[1] Jornandes, *de rebus Geticis*. Hist. mêlée de *Procope*.
[2] Voyez *Sozomene*, l. 6.
[3] *Ammien Marcellin*, l. 29.

CHAP. XVII.

VALENS ordonna qu'ils passeroient sans armes (1); mais pour de l'argent ses Officiers leur en laisserent tant qu'ils voulurent. Il leur fit distribuer des terres; mais à la différence des Huns, les Goths (2) n'en cultivoient point: on les

[1] De ceux qui avoient reçu ces ordres, celui-ci conçut un amour infâme; celui-là fut épris de la beauté d'une femme barbare; les autres furent corrompus par des présens, des habits de lin & des couvertures brodées de franges: on n'eut d'autre soin que de remplir sa maison d'Esclaves & ses fermes de bétail. *Hist. de Dexipe.*

[2] Voyez l'Histoire Gothique de *Priscus*, où cette différence est bien établie.

On demandera peut-être comment des Nations qui ne cultivoient point les terres, pouvoient devenir si puissantes, tandis que celles de l'Amérique sont si petites? C'est que les Peuples pasteurs ont une subsistance bien plus assûrée que les Peuples chasseurs.

Il paroit par *Ammien Marcellin* que les Huns, dans leur premiere demeure, ne labouroient point les champs; ils ne vivoient que de leurs troupeaux dans un pays abondant en pâturages & arrosé par quantité de fleuves, comme font encore aujourd'hui les petits Tartares qui habitent une partie du même pays. Il y a apparence que ces Peuples, depuis leur départ, ayant habité des lieux moins propres à la nourriture des troupeaux, commencerent à cultiver les terres.

les priva même du bled qu'on leur avoit promis; ils mouroient de faim, & ils étoient au milieu d'un pays riche; ils étoient armés, & on leur faisoit des injustices. Ils ravagerent tout depuis le Danube jusqu'au Bosphore, exterminerent VALENS & son armée, & ne repasserent le Danube que pour abandonner l'affreuse (1) solitude qu'ils avoient faite. CHAP. XVII.

CHAPITRE XVIII.

Nouvelles Maximes prises par les Romains.

QUELQUEFOIS la lâcheté des Empereurs (2), souvent la foiblesse de l'Empire, firent que l'on chercha à appaiser par de l'argent les Peuples qui menaçoient d'envahir. Mais la paix ne peut point s'acheter, parce que celui qui l'a vendue, n'en est CHAP. XVIII.

[1] Voyez *Zozime*, *liv.* 4. Voyez aussi *Dexipe*, dans l'Extrait des Ambassades de Constantin Porphyrogenete.

[2] On donna d'abord tout aux Soldats: ensuite on donna tout aux Ennemis.

CHAP. XVIII. eſt que plus en état de la faire achetter encore.

Il vaut mieux courir le riſque de faire une guerre malheureuſe, que de donner de l'argent pour avoir la paix; car on reſpecte toujours un Prince, lorſqu'on ſait qu'on ne le vaincra qu'après une longue réſiſtance.

D'ailleurs ces ſortes de gratifications ſe changeoient en tributs; & libres au commencement, devenoient néceſſaires: elles furent regardées comme des droits acquis; & lorſqu'un Empereur les refuſa à quelques Peuples, ou voulut donner moins, ils devinrent de mortels ennemis. Entre mille exemples, l'Armée que JULIEN [1] mena contre les Perſes fut pourſuivie dans ſa retraite par des Arabes, à qui il avoit refuſé le tribut accoutumé: & d'abord après, ſous l'Empire de VALENTINIEN, les Allemans, à qui on avoit offert des préſens moins conſidérables qu'à l'ordinaire, s'en indignerent; & ces Peuples du Nord, déja gouvernés par le point d'honneur, ſe vengerent de cette inſulte prétendue par une cruelle guerre. Toutes

[1] Ammien Marcellin, *liv.* 25.

Toutes ces Nations [1] qui entouroient l'Empire en Europe & en Asie, absorberent peu à peu les richesses des Romains; & comme ils s'étoient aggrandis parce que l'or & l'argent de tous les Rois étoit porté chez eux [2], ils s'affoiblirent parce que leur or & leur argent fut porté chez les autres.

Les fautes que font les hommes d'Etat ne sont pas toujours libres; souvent ce sont des suites nécessaires de la situation où l'on est; & les inconvéniens ont fait naître les inconvéniens.

La milice, comme on a déja vu, étoit devenue très à charge à l'Etat: les Soldats avoient trois sortes d'avantages, la paye ordinaire, la récompense

[1] Ammien Marcellin, *l.* 26.

[2] „ Vous voulez des richesses, *disoit un* „ *Empereur à son Armée qui murmuroit*, Voilà le pays des Perses, allons-en chercher: „ Croyez-moi, de tant de trésors que possedoit la République Romaine, il ne reste „ plus rien; & le mal vient de ceux qui ont „ appris aux Princes à achetter la paix des „ Barbares. Nos finances sont épuisées, nos „ Villes détruites, nos Provinces ruinées. Un „ Empereur qui ne connoit d'autres biens „ que ceux de l'ame, n'a pas honte d'avouer „ une pauvreté honnête. *Ammien Marcell.* „ *liv.* 24.

CHAP. XVIII. se après le service, & les libéralités d'accident, qui devenoient très-souvent des droits pour des gens qui avoient le Peuple & le Prince entre leurs mains.

L'impuissance où l'on se trouva de payer ces charges, fit que l'on prit une Milice moins chere. On fit des traités avec des Nations Barbares, qui n'avoient ni le luxe des Soldats Romains, ni le même esprit, ni les mêmes prétentions.

Il y avoit une autre commodité à cela : comme les Barbares tomboient tout à coup sur un Pays, n'y ayant point chez eux de préparatifs après la résolution de partir, il étoit difficile de faire des levées à temps dans les Provinces. On prenoit donc un autre corps de Barbares, toujours prêt à recevoir de l'argent, à piller & à se battre. On étoit servi pour le moment : mais dans la suite, on avoit autant de peine à réduire les Auxiliaires que les Ennemis.

Les premiers Romains ne mettoient point dans leurs Armées un plus grand nombre de troupes [1] auxiliaires que de

[1] C'est une observation de *Vegece ;* & il paroit par *Tite-Live* que si le nombre

de Romaines; & quoique leurs Alliés fussent proprement des sujets, ils ne vouloient point avoir pour sujets des Peuples plus belliqueux qu'eux-mêmes. CHAP. XVIII.

Mais dans les derniers temps, non-seulement ils n'observerent pas cette proportion des troupes auxiliaires; mais même ils remplirent de Soldats barbares les corps de troupes nationales.

Ainsi ils établissoient des usages tout contraires à ceux qui les avoient rendus maîtres de tout: & comme autrefois leur politique constante fut de se réserver l'Art militaire, & d'en priver tous leurs voisins, ils le détruisoient pour lors chez eux, & l'établissoient chez les autres.

Voici en un mot l'Histoire des Romains: Ils vainquirent tous les Peuples par leurs maximes: mais lorsqu'ils y furent parvenus, leur République ne put subsister; il fallut changer de gouvernement: & des maximes contraires aux premieres, employées dans ce gouverne-

des auxiliaires excéda quelquefois, ce fut de bien peu.

CHAP. XVIII.

vernement nouveau, firent tomber leur grandeur.

Ce n'eſt pas la fortune qui domine le monde : on peut le demander aux Romains, qui eurent une ſuite continuelle de proſpérités quand ils ſe gouvernerent ſur un certain plan, & une ſuite non interrompue de revers lorſqu'ils ſe conduiſirent ſur un autre. Il y a des cauſes générales, ſoit morales, ſoit phyſiques, qui agiſſent dans chaque Monarchie, l'élevent, la maintiennent, ou la précipitent ; tous les accidens ſont ſoumis à ces cauſes ; & ſi le hazard d'une bataille, c'eſt-à-dire, une cauſe particuliere, a ruiné un Etat, il y avoit une cauſe générale qui faiſoit que cet Etat devoit périr par une ſeule bataille : en un mot l'allure principale entraîne avec elle tous les accidens particuliers.

Nous voyons que, depuis près de deux ſiecles, les troupes de terre de Dannemark ont preſque toujours été battues par celles de Suede : il faut qu'indépendamment du courage des deux Nations & du ſort des armes, il y ait dans le gouvernement Danois militaire

litaire ou civil un vice intérieur qui ait produit cet effet ; & je ne le crois point difficile à découvrir. CHAP. XVIII.

Enfin les Romains perdirent leur Discipline militaire ; ils abandonnerent jusqu'à leurs propres armes. *Vegece* (1) dit que les Soldats les trouvant trop pesantes, ils obtinrent de l'Empereur GRATIEN de quitter leur cuirasse & ensuite leur casque ; de façon qu'exposés aux coups sans défense, ils ne songerent plus qu'à fuir.

Il ajoute qu'ils avoient perdu la coutume de fortifier leur Camp ; & que, par cette négligence, leurs Armées furent enlevées par la Cavalerie des Barbares.

La Cavalerie fut peu nombreuse chez les premiers Romains ; elle ne faisoit que la onziéme partie de la Légion, & très-souvent moins ; & ce qu'il y a d'extraordinaire, ils en avoient beaucoup moins que nous qui avons tant de sieges à faire où la Cavalerie est peu utile. Quand les Romains furent dans la décadence, ils n'eurent presque plus que de la Cavalerie. Il me semble que plus

[1] *De re militari*, l. 1. c. 20.

CHAP. XVIII. plus une Nation se rend savante dans l'Art militaire, plus elle agit par son Infanterie; & que, moins elle le connoit, plus elle multiplie sa Cavalerie: c'est que, sans la Discipline, l'Infanterie pesante ou légere n'est rien; au lieu que la Cavalerie va toujours dans son désordre (1) même. L'action de celle-ci consiste plus dans son impétuosité & un certain choc; celle de l'autre dans sa résistance & une certaine immobilité; c'est plutôt une réaction qu'une action: Enfin la force de la Cavalerie est momentanée; l'Infanterie agit plus long-temps, mais il faut de la Discipline pour qu'elle puisse agir long-temps.

Les Romains parvinrent à commander à tous les Peuples, non-seulement par l'art de la guerre, mais aussi par leur prudence, leur sagesse, leur constance, leur amour pour la gloire & pour la Patrie. Lorsque sous les Empereurs toutes ces vertus s'évanouirent, l'Art militaire leur resta, avec lequel,

[1] La Cavalerie Tartare, sans observer aucune de nos maximes militaires, a fait dans tous les temps de grandes choses. Voyez les Relations, & surtout celles de la derniere conquête de la Chine.

lequel, malgré la foiblesse de la tyrannie de leurs Princes, ils conserverent ce qu'ils avoient acquis : mais lorsque la corruption se mit dans la Milice même, ils devinrent la proie de tous les Peuples.

Un Empire fondé par les armes a besoin de se soutenir par les armes. Mais comme, lorsqu'un Etat est dans le trouble, on n'imagine pas comment il peut en sortir; de même, lorsqu'il est en paix, & qu'on respecte sa puissance, il ne vient point dans l'esprit comment cela peut changer : il néglige donc la Milice dont il croit n'avoir rien à espérer & tout à craindre, & souvent même il cherche à l'affoiblir.

C'étoit une regle inviolable des premiers Romains, que quiconque avoit abandonné son poste, ou laissé ses armes dans le combat, étoit puni de mort. JULIEN & VALENTINIEN avoient à cet égard établi les anciennes peines. Mais les Barbares pris à la solde des Romains (1), accoutumés à faire la guerre

P

(1) Ils ne vouloient pas s'assujettir aux travaux des Soldats Romains. Voyez *Ammien Marcellin*, *l.* 18. qui dit, comme une chose

CHAP. XVIII.

guerre comme la font aujourd'hui les Tartares, à fuir pour combattre encore, à chercher le pillage plus que l'honneur, étoient incapables d'une pareille discipline.

Telle étoit la discipline des premiers Romains, qu'on y avoit vu des Généraux comdamner à mourir leurs enfans pour avoir sans leur ordre gagné la victoire: mais quand ils furent mêlés parmis les Barbares, ils y contracterent un esprit d'indépendance qui faisoit le caractere de ces Nations: & si l'on lit les guerres de Belisaire contre les Goths, on verra un Général presque toujours désobéi par ses Officiers.

SYLLA & SERTORIUS, dans la fureur des guerres civiles, aimoient mieux périr que de faire quelque chose dont MITHRIDATE pût tirer avantage; mais dans les temps qui suivirent, dès qu'un Ministre (1) ou quelque Grand crut qu'il

extraordinaire, qu'ils s'y soumirent en une occasion, pour plaire à Julien qui vouloit mettre des Places en état de defense.

(1) Cela n'étoit pas étonnant dans ce mélange avec des Nations qui avoient été errantes, qui ne connoissoient point de Patrie, & où souvent des Corps entiers de troupes se

qu'il importoit à son avarice, à sa vengeance, à son ambition, de faire entrer les Barbares dans l'Empire, il le leur donna d'abord à ravager. CHAP. XVIII.

Il n'y a point d'Etat où l'on ait plus besoin de tributs que dans ceux qui s'affoiblissent; de sorte que l'on est obligé d'augmenter les charges, à mesure que l'on est moins en état de les porter: bien-tôt dans les Provinces Romaines, les tributs devinrent intolerables.

Il faut lire dans (1) *Salvien* les horribles exactions que l'on faisoit sur les Peuples. Les Citoyens poursuivis par les traitans, n'avoient d'autre ressource que de se réfugier chez les Barbares, ou de donner leur liberté au premier qui la vouloit prendre.

Ceci servira à expliquer dans notre Histoire Françoise, cette patience avec laquelle les Gaulois souffrirent la révolution qui devoit établir cette différen-

 ce

joignoient à l'Ennemi qui les avoit vaincus contre leur Nation même. Voyez dans *Procope* ce que c'étoit que les Gots sous Vitigés.

(1) Voyez tout le 5. livre *De Gubernatione Dei.* Voyez aussi dans l'Ambassade écrite par *Priscus*, le discours d'un Romain établi parmi les Huns, sur sa félicité dans ce pays-là.

CHAP. XVIII. ce accablante, entre une Nation noble & une Nation roturiere. Les Barbares, en rendant tant de Citoyens esclaves de la Glebe, c'est-à-dire, du champ auquel ils étoient attachés, n'introduisirent gueres rien qui n'eût été plus cruellement exercé (1) avant eux.

CHAPITRE XIX.

1. *Grandeur d'*ATTILA. 2. *Cause de l'Etablissement des Barbares.* 3. *Raisons pourquoi l'Empire d'Occident fut le premier abattu.*

CHAP. XIX. COMME dans le temps que l'Empire s'affoiblissoit, la Religion Chrétienne s'établissoit, les Chrétiens reprochoient aux Paiens cette décadence, & ceux-ci en demandoient compte à la Religion Chrétienne. Les Chrétiens (2) disoient que DIOCLETIEN

(1) Voyez encore SALVIEN, *liv.* 5. & les loix du Code & du Digeste là-dessus.

(2) LACTANCE, *de la mort des Persécuteurs.*

TIEN avoit perdu l'Empire en s'assoçiant trois Collegues, parce que chaque Empereur vouloit faire d'aussi grandes dépenses, & entretenir d'aussi fortes armées que s'il avoit été seul; que par-là le nombre de ceux qui recevoient n'étant pas proportionné au nombre de ceux qui donnoient, les charges devinrent si grandes, que les Terres furent abandonnées par les Laboureurs, & se changerent en forêts. Les Paiens, au contraire, ne cessoient de crier contre un culte nouveau, inoui jusqu'alors: & comme autrefois dans Rome fleurissante, on attribuoit les débordemens du Tybre & les autres effets de la nature à la colere des Dieux; de même dans Rome mourante, on imputoit les malheurs à un nouveau culte & au renversement des anciens Autels. CHAP. XIX.

Ce fut le Préfet *Symmaque*, qui, dans une lettre écrite (1) aux Empereurs au sujet de l'Autel de la Victoire, fit le plus valoir contre la Religion Chétienne des raisons populaires & par conséquent très-capables de séduire.

P 3 „ Quel-

(1) Lettres de *Symmaque*, livre 10. L. 54.

CHAP. XIX.

„ Quelle chofe peut mieux nous „ conduire à la connoiffance des Dieux, „ difoit-il, que l'expérience de nos „ profpérités paffées ? Nous devons „ être fideles à tant de fiécles, & fui- „ vre nos peres qui ont fuivi fi heureu- „ fement les leurs. Penfez que Rome „ vous parle & vous dit : Grands Prin- „ ces, Peres de la Patrie, refpectez „ mes années pendant lefquelles j'ai „ toujours obfervé les cérémonies de „ mes ancètres : ce culte a foumis l'U- „ nivers à mes loix : c'eft par-là qu' ANNIBAL a été repouffé de mes murail- „ les, & que les Gaulois l'ont été du „ Capitole. C'eft pour les Dieux de la „ Patrie que nous demandons la paix, „ nous la demandons pour les Dieux „ Indigetes : nous n'entrons point dans „ des difputes qui ne conviennent qu'à „ des gens oififs, & nous voulons of- „ frir des prieres & non pas des com- „ bats. "

Trois Auteurs célebres répondirent à *Symmaque*. *Orofe* compofa fon hiftoire, pour prouver qu'il y avoit toujours eu dans le monde d'auffi grands malheurs que ceux dont fe plaignoient

les Paiens. *Salvien* fit son livre (1) où il soutint que c'étoient les déréglemens des Chrêtiens qui avoient attiré les ravages des Barbares : & Saint [2] Augustin fit voir que la Cité du Ciel étoit différente de cette Cité de la terre, où les anciens Romains, pour quelques vertus humaines, avoient reçu des récompenses aussi vaines que ces vertus. CHAP. XIX.

Nous avons dit que dans les premiers temps, la politique des Romains fut de diviser toutes les Puissances qui leur faisoient ombrage ; dans la suite ils n'y purent reussir. Il fallut souffrir qu'ATTILA soumît toutes les Nations du Nord : il s'étendit depuis le Danube jusqu'au Rhin, détruisit tous les forts & tous les ouvrages qu'on avoit faits sur ces fleuves, & rendit les deux Empires tributaires.

„ THEODOSE, disoit-il [3] insolemment, est fils d'un pere très-noble aussi-bien que moi ; mais en me

 „ payant

(1) *Du Gouvernement de Dieu.*

(2) *De la Cité de Dieu.*

(3) Histoire Gothique & relation de l'Ambassade écrite par *Priscus.* C'étoit Theodose le jeune.

CHAP. XIX. ,, payant le tribut, il eſt déchu de ſa ,, nobleſſe, & eſt devenu mon eſclave: ,, il n'eſt pas juſte qu'il dreſſe des em- ,, buches à ſon Maître, comme un ,, eſclave méchant.

,, Il ne convient pas à l'Empereur, ,, diſoit-il dans une autre occaſion, ,, d'être menteur: Il a promis à un de ,, mes ſujets de lui donner en mariage ,, la fille de Saturnilus; s'il ne veut ,, pas tenir ſa parole, je lui déclare la ,, guerre; s'il ne le peut pas & qu'il ,, ſoit dans cet état qu'on oſe lui déſ- ,, obéir, je marche à ſon ſecours."

Il ne faut pas croire que ce fut par modération qu'ATTILA laiſſa ſubſiſter les Romains: il ſuivoit les mœurs de ſa Nation, qui le portoient à ſoumettre les Peuples, & non pas à les conquérir. Ce Prince, dans ſa maiſon de bois où nous le repréſente *Priſcus* [1], maître de toutes les Nations Barbares, & en [2] quelque façon de preſque toutes

(1) Hiſt. Gothique: *Hæ ſedes Regis Barbariem totam tenentis, hæc captis Civitatibus habitacula præponebat.* Jornandes *de Reb. Geticis.*

(2) Il paroît par la relation de *Priſcus*, qu'on penſoit à la Cour d'Attila à ſoumettre encore les Perſes.

toutes celles qui étoient policées, étoit un des grands Monarques dont l'Hiſtoire ait jamais parlé. CHAP. XIX.

On voyoit à ſa Cour les Ambaſſadeurs des Romains d'Orient, & de ceux d'Occident, qui venoient recevoir ſes loix ou implorer ſa clémence : Tantôt il demandoit qu'on lui rendît les Huns transfuges, ou les eſclaves Romains qui s'étoient évadés ; tantôt il vouloit qu'on lui livrât quelque Miniſtre de l'Empereur : Il avoit mis ſur l'Empire d'Orient un tribut de deux mille cent livres d'or ; il recevoit les appointemens de Général des Armées Romaines : il envoyoit à Conſtantinople ceux qu'il vouloit récompenſer, afin qu'on les comblât de biens, faiſant un trafic continuel de la frayeur des Romains.

Il (1) étoit craint de ſes ſujets, & il ne paroît pas qu'il en fût haï. Prodigieuſement fier, & cependant ruſé ; ardent dans ſa colere, mais ſachant pardonner ou differer la punition, ſuivant qu'il

(1) Il faut conſulter, ſur le caractere de ce Prince & les mœurs de ſa Cour, *Jornandes* & *Priſcus*.

CHAP. XIX. qu'il convenoit à ses intérêts; ne faisant jamais la guerre quand la paix pouvoit lui donner assez d'avantages; fidélement servi des Rois même qui étoient sous sa dépendance, il avoit gardé pour lui seul l'ancienne simplicité des mœurs des Huns: du reste on ne peut gueres louer sur la bravoure, le chef d'une Nation où les enfans entroient en fureur au récit des beaux faits d'armes de leurs peres, & où les peres versoient des larmes parce qu'ils ne pouvoient pas imiter leurs enfans.

Après sa mort toutes les Nations barbares se rediviserent; mais les Romains étoient si foibles, qu'il n'y avoit pas de si petit Peuple qui ne pût leur nuire.

Ce ne fut pas une certaine invasion qui perdit l'Empire, ce furent toutes les invasions. Depuis celle qui fut si générale sous GALLUS, il sembla rétabli, parce qu'il n'avoit point perdu de terrein; mais il alla de degrés en degrés, de la décadence à sa chûte, jusqu'à ce qu'il s'affaissa tout à coup sous ARCADIUS & HONORIUS.

En vain on avoit rechassé les Barbares

bares dans leur pays ; ils y feroient CHAP. XIX.
tout de même rentrés pour mettre en sûreté leur butin : En vain on les extermina ; les (1) Villes n'étoient pas moins saccagées, les Villages brûlés, les familles tuées ou dispersées.

Lorsqu'une Province avoit été ravagée, les Barbares qui succédoient n'y trouvant plus rien, devoient passer à une autre. On ne ravagea au commencement que la Thrace, la Misie, la Pannonie ; quand ces pays furent dévastés, on ruina la Macédoine, la Thessalie, la Grece ; de-là il fallut aller aux Noriques : L'Empire, c'est-à-dire, le pays habité, se rétrécissoit toujours, & l'Italie devenoit frontiere.

La raison pourquoi il ne se fit point sous GALLUS & GALLIEN d'établissement de Barbares, c'est qu'ils trouvoient encore de quoi piller.

Ainsi lorsque les Normands, images des Conquérans de l'Empire, eurent pendant plusieurs siécles ravagé la

(1) C'étoit une Nation bien destructive que celle des Goths : ils avoient détruit tous les Laboureurs dans la Thrace, & coupé les mains à tous ceux qui menoient les chariots. *Hist. Byzant.* de *Malchus*, dans l'extrait des Ambassades.

CHAP. XIX. la France, ne trouvant plus rien à prendre, ils accepterent une Province qui étoit entiérement déserte (1), & se la partagerent.

La Scythie dans ces tems-là étant presque [2] toute inculte, les Peuples y étoient sujets à des famines fréquentes ; ils subsistoient en partie par un commerce avec les [3] Romains, qui leur portoient des vivres des Provinces voisines du Danube. Les Barbares donnoient en retour les choses qu'ils avoient pillées, les prisonniers qu'ils avoient faits, l'or & l'argent qu'ils recevoient pour la paix. Mais [4] lorsqu'on

(1) Voyez dans les Chroniques recueillies par *André du Chesne*, l'état de cette Province, vers la fin du neuvieme & le commencement du dixieme siécle. *Script. Normann. Hist. veteres.*

(2) Les Gots, comme nous avons dit, ne cultivoient point la terre.

Les Vandales les appelloient *Trulles*, du nom d'une petite mesure, parce que dans une famine, ils leur vendirent fort cher une pareille mesure de bled. *Olympiodore* dans la *Bibliotheque de Photien*, L. XXX.

(3) On voit dans l'histoire de *Priscus*, qu'il y avoit des marchés établis par les Traités sur les bords du Danube.

(4) Quand les Goths envoyerent prier Zenon de recevoir dans son alliance Theuderic,

qu'on ne put plus leur payer des tributs assez forts pour les faire subsister, ils furent forcés de s'établir. CHAP. XIX.

L'Empire d'occident fut le premier abattu : en voici les raisons.

Les Barbares ayant passé le Danube, trouvoient à leur gauche le Bosphore, Constantinople, & toutes les forces de l'Empire d'Orient qui les arrêtoient : cela faisoit qu'ils se tournoient à main droite du côté de l'Illyrie, & se poussoient vers l'Occident. Il se fit un reflux de Nations & un transport de Peuples de ce côté-là. Les passages de l'Asie étant mieux gardés, tout refouloit vers l'Europe ; au lieu que, dans la premiere invasion sous GALLUS, les forces des Barbares se partagerent.

L'Empire ayant été réellement divisé, les Empereurs d'Orient, qui avoient des alliances avec les Barbares,

fils de Triarius, aux conditions qu'il avoit accordées à Theuderic, fils de Balamer, le Sénat consulté répondit que les revenus de l'Etat n'étoient pas suffisans pour nourrir deux Peuples Gots, & qu'il falloit choisir de l'amitié de l'un des deux. *Hist. de Malchus*, dans l'extrait des Ambassades.

CHAP. XIX. res, ne voulurent pas les rompre pour ſecourir ceux d'Occident. Cette diviſion dans l'adminiſtration, dit *Priſcus* (1), fut très-préjudiciable aux affaires d'Occident. Ainſi les Romains d'Orient (2) refuſerent-ils à ceux d'Occident une Armée Navale, à cauſe de leur Alliance avec les Vandales. Les Viſigoths ayant fait alliance avec ARCADIUS, entrerent en Occident, & HONORIUS (3) fut obligé de s'enfuir à Ravenne. Enfin ZENON, pour ſe défaire de THEODORIC, le perſuada d'aller attaquer l'Italie qu'ALARIC avoit déja ravagée.

Il y avoit une Alliance (4) très-étroite entre ATTILA & GENSERIC, Rois des Vandales. Ce dernier craignoit les Goths (5); il avoit marié ſon fils avec la fille du Roi des Goths; & lui ayant enſuite fait couper le nez, il l'avoit renvoyée: il s'unit donc avec ATTILA. Les deux Empires, comme enchaînés par ces deux Princes, n'oſoient ſe

[1] *Liv.* 2.
[2] Priſcus, *liv.* 2.
[3] Procope, *guerre des Vandales.*
[4] Priſcus, *l.* 2.
[5] Voyez Jornandès, *de Reb. Gét.* chap. 36.

se secourir. La situation de celui d'Occident fut surtout déplorable : il n'avoit point de forces de mer ; elles étoient toutes en Orient (1), en Egypte, Chypre, Phénicie, Ionie, Grece, seuls pays où il y eut alors quelque commerce. Les Vandales & d'autres Peuples attaquoient par tout les côtes d'Occident : il vint une Ambassade (2) des Italiens à Constantinople, dit *Priscus*, pour faire savoir qu'il étoit impossible que les affaires se soutinssent sans une réconciliation avec les Vandales. CHAP. XIX.

Ceux qui gouvernoient en Occident, ne manquerent pas de politique : ils jugerent qu'il falloit sauver l'Italie, qui étoit en quelque façon la tête & en quelque façon le cœur de l'Empire. On fit passer les Barbares aux extrémités, & on les y plaça. Le dessein étoit bien conçu, il fut bien exécuté. Ces Nations ne demandoient que la subsistance : on leur donnoit les plaines ; on se réservoit les pays montagneux,

(1) Cela parut surtout dans la guerre de Constantin & de Licinius.

(2) Priscus, *l.* 2.

CHAP. XIX.

gneux, les passages des rivieres, les défilés, les places sur les grands fleuves; on gardoit la Souveraineté. Il y a apparence que ces Peuples auroient été forcés de devenir Romains; & la facilité avec laquelle ces Destructeurs furent eux-mêmes détruits par les Francs, par les Grecs, par les Maures, justifie assez cette pensée. Tout ce systême fut renversé par une révolution plus fatale que toutes les autres: L'Armée d'Italie, composée d'Etrangers, exigea ce qu'on avoit accordé à des Nations plus étrangeres encore: elle forma sous ODOACER une Aristocratie qui se donna le tiers des terres de l'Italie; & ce fut le coup mortel porté à cet Empire.

Parmi tant de malheurs, on cherche avec une curiosité triste le destin de la Ville de Rome: elle étoit, pour ainsi dire, sans défense; elle pouvoit être aisément affamée, l'étendue de ses murailles faisoit qu'il étoit très-difficile de les garder: comme elle étoit située dans une plaine, on pouvoit aisément la forcer; il n'y avoit point de ressource dans le Peuple, qui en étoit extrémement

extrémement diminué. Les Empereurs furent obligés de se retirer à Ravenne, Ville autrefois défendue par la mer, comme Venise l'est aujourd'hui. CHAP. XIX.

Le Peuple Romain, presque toujours abandonné de ses Souverains, commença à le devenir, & à faire des Traités (1) pour sa conservation; ce qui est le moyen le plus légitime d'acquérir la souveraine puissance : c'est ainsi que l'Armorique & la Bretagne (2) commencerent à vivre sous leurs propres loix.

Telle fut la fin de l'Empire d'Occident. Rome s'étoit aggrandie, parce qu'elle n'avoit eu que des guerres successives; chaque Nation, par un bonheur inconcevable, ne l'attaquant que quand l'autre avoit été ruinée. Rome fut détruite, parce que toutes les Nations l'attaquerent à la fois, & pénétrerent par tout.

Q CHAPI-

[1] Du temps d'Honorius, Alaric qui assiégeoit Rome, obligea cette Ville à prendre son Alliance même contre l'Empereur, qui ne put s'y opposer. PROCOPE, *guerres des Goths*, *liv.* 1. Voyez ZOZIME, *l.* 6.

[2] Zozime, *l.* 6.

CHAPITRE XX.

1. *Des conquêtes de* JUSTINIEN.
2. *De son Gouvernement.*

CHAP. XX.

COMME tous ces Peuples entroient pêle-mêle dans l'Empire, ils s'incommodoient réciproquement : & toute la politique de ces temps-là fut de les armer les uns contre les autres ; ce qui étoit aisé, à cause de leur férocité & de leur avarice. Ils s'entredétruisirent pour la plûpart ayant d'avoir pu s'établir, & cela fit que l'Empire d'Orient subsista encore du temps.

D'ailleurs le Nord s'épuisa lui-même, & l'on n'en vit plus sortir ces armées innombrables qui parurent d'abord : car après les premieres invasions des Goths & des Huns, sur-tout depuis la mort d'ATTILA, ceux-ci & les Peuples qui les suivirent, attaquerent avec moins de forces.

Lorsque ces Nations qui s'étoient assemblées en corps d'Armée se furent disper-

dispersées en Peuples, elles s'affoiblirent beaucoup : répandues dans les divers lieux de leurs conquêtes, elles furent elles-mêmes exposées aux invasions. CHAP. XX.

Ce fut dans ces circonstances que JUSTINIEN entreprit de reconquérir l'Afrique & l'Italie, & fit ce que nos François exécuterent aussi heureusement contre les Visigoths, les Bourguignons, les Lombards & les Sarrasins.

Lorsque la Religion Chrêtienne fut apportée aux Barbares, la Secte Arienne étoit en quelque façon dominante dans l'Empire. VALENS leur envoya des Prêtres Ariens, qui furent leurs premiers Apôtres. Or dans l'intervalle qu'il y eut entre leur conversion & leur établissement, cette Secte fut en quelque façon détruite chez les Romains : Les Barbares Ariens ayant trouvé tout le Pays orthodoxe, n'en purent jamais gagner l'affection ; & il fut facile aux Empereurs de les troubler.

D'ailleurs ces Barbares, dont l'art & le génie n'étoient gueres d'attaquer les Villes, & encore moins de les dé-

CHAP. XX.

fendre, en laiſſerent tomber les murailles en ruine. *Procope* nous apprend que BELISAIRE trouva celles d'Italie en cet état : Celles d'Afrique avoient été démantelées par GENSERIC (1), comme celles d'Eſpagne (2) le furent dans la ſuite par VITISA, dans l'idée de s'aſſûrer de ſes habitans.

La plupart de ces Peuples du Nord établis dans les Pays du Midi, en prirent d'abord la molleſſe, & devinrent incapables des fatigues de la guerre (3): les Vandales languiſſoient dans la volupté ; une table délicate, des habits efféminés, des bains, la muſique, la danſe, les jardins, les théâtres leur étoient devenus néceſſaires.

Ils ne (4) donnoient plus d'inquiétude aux Romains, dit (5) *Malchus*, depuis qu'ils avoient ceſſé d'entretenir les Armées que GENSERIC tenoit toujours prêtes, avec leſquelles il prévenoit ſes ennemis & étonnoit tout le monde

(1) Procope, *Guerre des Vandales*, *l.* 1.
(2) Mariana, *Hiſt. d'Eſp.* liv. 6. ch. 19.
(3) Procope, *Guerre des Vandales*, *l.* 2.
(4) Du temps d'Honoric.
(5) *Hiſt Bizant.* dans l'extrait des Ambaſſades.

monde par la facilité de ses entreprises. CHAP. XX.

La Cavalerie des Romains étoit très-exercée à tirer de l'arc; mais celle des Goths & des Vandales (1) ne se servoit que de l'épée & de la lance, & ne pouvoit combattre de loin : c'est à cette différence que BELISAIRE attribuoit une partie de ses succès.

Les Romains (surtout sous JUSTINIEN) tirerent de grands services des Huns, Peuple dont étoient sortis les Parthes, & qui combattoient comme eux. Depuis qu'ils eurent perdu leur puissance par la défaite d'ATTILA & les divisions que le grand nombre de ses enfans fit naître, ils servirent les Romains en qualité d'Auxiliaires, & ils formerent leur meilleure Cavalerie.

Toutes ces Nations Barbares (2) se distinguoient chacune par leur maniere particuliere de combattre & de s'armer.

(1) Voyez Procope, *guerre des Vandales*, *l.* 1. & le même Auteur, *guerre des Goths*, *l.* 1. Les Archers Goths étoient à pied, ils étoient peu instruits.

(2) Un passage remarquable de Jornandès nous donne toutes ces différences : c'est à l'occasion de la bataille que les Gépides donnerent aux enfans d'Attila.

CHAP. XX. s'armer. Les Goths & les Vandales étoient redoutables l'épée à la main ; les Huns étoient des Archers admirables ; les Suéves de bons hommes d'Infanterie ; les Alains étoient pesamment armés ; & les Hérules étoient une troupe légere. Les Romains prenoient dans toutes ces Nations les divers corps de troupes qui convenoient à leurs desseins, & combattoient contre une seule avec les avantages de toutes les autres.

Il est singulier que les Nations les plus foibles aient été celles qui firent de plus grands établissemens ; on se tromperoit beaucoup, si l'on jugeoit de leurs forces par leurs conquêtes. Dans cette longue suite d'incursions, les Peuples Barbares, ou plutôt les essains sortis d'eux, détruisoient ou étoient détruits ; tout dépendoit des circonstances : & pendant qu'une grande Nation étoit combattue ou arrêtée, une troupe d'avanturiers qui trouvoient un pays ouvert, y faisoient des ravages effroyables. Les Goths, que le désavantage de leurs armes fit fuir devant tant de Nations, s'établirent

rent en Italie, en Gaule & en Espagne : les Vandales quittant l'Espagne par foiblesse, passerent en Afrique, où ils fonderent un grand Empire. CHAP. XX.

JUSTINIEN ne put équiper contre les Vandales que cinquante vaisseaux ; & quand BÉLISAIRE débarqua, il n'avoit que cinq (1) mille Soldats. C'étoit une entreprise bien hardie : & Leon, qui avoit autrefois envoyé contre eux une flotte composée de tous les vaisseaux de l'Orient, sur laquelle il avoit cent mille hommes, n'avoit pas conquis l'Afrique, & avoit pensé perdre l'Empire.

Ces grandes flottes, non plus que les grandes Armées de terre, n'ont gueres jamais réussi : Comme elles épuisent un Etat, si l'expédition est longue, ou que quelque malheur leur arrive, elles ne peuvent être secourues, ni réparées ; si une partie se perd, ce qui reste n'est rien, parce que les vaisseaux de guerre, ceux de transport, la Cavalerie, l'Infanterie, les munitions, enfin les diverses parties dépendent du tout ensemble. La lenteur de l'entre-

(1) Procope, *Guerre des Goths*, *l. 2*,

CHAP. XX. prise fait qu'on trouve toujours des Ennemis préparés : outre qu'il est rare que l'expédition se fasse jamais dans une saison commode ; on tombe dans le temps des orages, tant de choses n'étant presque jamais prêtes que quelques mois plus tard qu'on ne se l'étoit promis.

BELISAIRE envahit l'Afrique ; & ce qui lui servit beaucoup, c'est qu'il tira de Sicile une grande quantité de provisions, en conséquence d'un traité fait avec AMALASONTE, Reine des Goths. Lorsqu'il fut envoyé pour attaquer l'Italie, voyant que les Goths tiroient leur subsistance de la Sicile, il commença par la conquérir ; il affama ses Ennemis, & se trouva dans l'abondance de toutes choses.

BELISAIRE prit Carthage, Rome & Ravenne, & envoya les Rois des Goths & des Vandales captifs à Constantinople, où l'on vit après tant de temps les (1) anciens triomphes renouvellés.

On peut trouver dans les qualités de ce grand homme (2) les principales causes

(1) Justinien ne lui accorda que le triomphe de l'Afrique.

(2) Voyez Suidas à l'article BELISAIRE.

causes de ses succès. Avec un Général qui avoit toutes les maximes des premiers Romains, il se forma une Armée telle que les anciennes Armées Romaines.

Les grandes vertus se cachent ou se perdent ordinairement dans la servitude; mais le gouvernement tyrannique de JUSTINIEN, ne put opprimer la grandeur de cette ame, ni la supériorité de ce génie.

L'Eunuque NARSES fut encore donné à ce Régne pour le rendre illustre. Elevé dans le Palais, il avoit de plus, la confiance de l'Empereur; car les Princes regardent toujours leurs Courtisans comme leurs plus fideles sujets.

Mais la mauvaise couduite de JUSTINIEN, ses profusions, ses vexations, ses rapines, sa fureur de bâtir, de changer, de réformer; son inconstance dans ses desseins, un régne dur & foible, devenu plus incommode par une longue vieillesse, furent des malheurs réels, mêlés à des succès inutiles & une gloire vaine.

Ces conquêtes, qui avoient pour cause non la force de l'Empire, mais de

CHAP. XX. de certaines circonstances particulieres, perdirent tout : pendant qu'on y occupoit les Armées ; de nouveaux Peuples passerent le Danube, désolerent l'Illyrie, la Macédoine & la Grece ; & les Perses, dans quatre invasions, firent à l'Orient des plaies incurables (1).

Plus ces conquêtes furent rapides, moins elles eurent un établissement solide : l'Italie & l'Afrique furent à peine conquises, qu'il fallut les reconquérir.

JUSTINIEN avoit pris sur le Théâtre (2) une femme qui s'y étoit longtemps prostituée ; elle le gouverna avec un empire qui n'a point d'exemple dans les Histoires ; & mettant sans cesse dans les affaires les passions & les fantaisies de son sexe, elle corrompit les victoires, & les succès les plus heureux.

En Orient, on a de tout temps multiplié l'usage des femmes, pour leur ôter

(1) Les deux Empires se ravagerent d'autant plus, qu'on n'espéroit pas conserver ce qu'on avoit conquis.

(2) L'Impératrice Théodora.

ôter l'ascendant prodigieux qu'elles ont sur nous dans ces climats; mais à Constantinople la loi d'une seule femme donna à ce sexe l'Empire; ce qui mit quelquefois de la foiblesse dans le gouvernement.

Le Peuple de Constantinople étoit de tout temps divisé en deux factions, celle des Bleus, & celle des Verds: elles tiroient leur origine de l'affection que l'on prend dans les Théatres pour de certains Acteurs plutôt que pour d'autres; dans les Jeux du Cirque, les chariots dont les cochers étoient habillés de verd, disputoient le prix à ceux qui étoient habillés de bleu, & chacun y prenoit intérêt jusqu'à la fureur.

Ces deux factions répandues dans toutes les Villes de l'Empire, étoient plus ou moins furieuses, à proportion de la grandeur des Villes, c'est-à-dire, de l'oisiveté d'une grande partie du Peuple.

Mais les divisions toujours nécessaires dans un gouvernement Républicain pour le maintenir, ne pouvoient être que fatales à celui des Empereurs, parce qu'elles ne produisoient que le change-

CHAP. XX. changement du Souverain, & non le rétabliſſement des Loix & la ceſſation des abus.

JUSTINIEN qui (1) favoriſa les Bleus & refuſa toute juſtice aux Verds, aigrit les deux factions, & par conſéquent les fortifia.

Elles allerent juſqu'à anéantir l'autorité des Magiſtrats : les Bleus ne craignoient point les Loix, parce que l'Empereur les protégeoit contre elles ; les Verds (2) ceſſerent de les reſpecter, parce qu'elles ne pouvoient plus les défendre.

Tous les liens d'amitié, de parenté, de devoir, de reconnoiſſance, furent ôtés : les familles s'entredétruiſirent : tout ſcélérat qui voulut faire un crime fut de la faction des Bleus ; tout homme qui fut volé ou aſſaſſiné fut de celle des Verds.

Un gouvernement ſi peu ſenſé étoit encore

(1) Cette maladie étoit anciennne. SUETONE dit que Caligula, attaché à la faction des Verds, haïſſoit le Peuple, parce qu'il applaudiſſoit à l'autre.

(2) Pour prendre une idée de l'eſprit de ces temps-là, il faut voir *Theophanès*, qui rapporte une longue converſation qu'il y eut au Théâtre entre les Verds & l'Empereur.

encore plus cruel : l'Empereur, non content de faire à ſes Sujets une injuſtice générale en les accablant d'impôts exceſſifs, les déſoloit par toutes ſortes de tyrannies dans leurs affaires particulieres. CHAP. XX.

Je ne ſerois point naturellement porté à croire tout ce que *Procope* nous dit là-deſſus dans ſon Hiſtoire ſecrette, parce que les Eloges magnifiques qu'il a fait de ce Prince dans ſes autres ouvrages, affoibliſſent ſon témoignage dans celui-ci, où il nous le dépeint comme le plus ſtupide & le plus cruel des Tyrans.

Mais j'avoue que deux choſes font que je ſuis pour l'Hiſtoire ſecrette. La premiere, c'eſt qu'elle eſt mieux liée avec l'étonnante foibleſſe où ſe trouva cet Empire à la fin de ce Régne & dans les ſuivans.

L'autre eſt un monument qui exiſte encore parmi nous : ce ſont les Loix de cet Empereur, où l'on voit dans le cours de quelques années, la Juriſprudence varier d'avantage qu'elle n'a fait dans les trois cent dernieres années de notre Monarchie.

Ces

CHAP. XX.

Ces variations (1) sont la plûpart sur des choses de si petite importance, qu'on ne voit aucune raison qui eût dû porter un Législateur à les faire, à moins qu'on n'explique ceci par l'Histoire secrette, & qu'on ne dise que ce Prince vendoit également ses Jugemens & ses Loix.

Mais ce qui fit le plus de tort à l'Etat politique du gouvernement, fut le projet qu'il conçut de réduire tous les hommes à une même opinion sur les matieres de Religion, dans des circonstances qui rendoient son zèle entierement indiscret.

Comme les anciens Romains fortifierent leur Empire, en y laissant toute sorte de culte; dans la suite on le réduisit à rien, en coupant l'une après l'autre les Sectes qui ne dominoient pas.

Ces Sectes étoient des Nations entieres. Les unes, après qu'elles avoient été conquises par les Romains, avoient conservé leur ancienne Religion, comme les Samaritains & les Juifs. Les autres s'étoient répandues dans un pays, comme les Sectateurs de Montan dans la

(1) Voyez les *Novelles* de Justinien.

la Phrygie ; les Manichéens, les Sabatiens, les Ariens dans d'autres Provinces. Outre qu'une grande partie des gens de la campagne étoient encore Idolâtres, & entêtés d'une Religion grossiere comme eux-mêmes.

JUSTINIEN, qui détruisit ces Sectes par l'épée ou par ses Loix, & qui les obligeant à se revolter s'obligea à les exterminer, rendit incultes plusieurs Provinces : il crut avoir augmenté le nombre des fideles ; il n'avoit fait que diminuer celui des hommes.

Procope nous apprend que, par la destruction des Samaritains, la Palestine devint deserte : & ce qui rend ce fait singulier, c'est qu'on affoiblit l'Empire par zèle pour la Religion, du côté par où, quelques régnes après, les Arabes pénétrerent pour la détruire.

Ce qu'il y avoit de désespérant, c'est que, pendant que l'Empereur portoit si loin l'intolerance, il ne convenoit pas lui-même avec l'Imperatrice sur les points les plus essentiels : il suivoit le Concile de Calcédoine ; & l'Impératrice favorisoit ceux qui y étoient opposés, soit qu'ils fussent de bonne

CHAP. XX. bonne foi, (1) dit *Evagre*, soit qu'ils le fissent à dessein.

Lorsqu'on lit *Procope* sur les Edifices de Justinien, & qu'on voit les Places & les Forts que ce Prince fit élever par tout; il vient toujours dans l'esprit une idée, mais bien fausse, d'un Etat florissant.

D'abord les Romains n'avoient point de Places; ils mettoient toute leur confiance dans leurs Armées, qu'ils plaçoient le long des fleuves, où ils élevoient des tours de distance en distance pour loger les Soldats.

Mais lorsqu'on n'eut plus que de mauvaises Armées, que souvent même on n'en eut point du tout, la frontiere (2) ne défendant plus l'intérieur,

(1) *Liv.* 4. *ch.* 10.

(2) Auguste avoit établi neuf frontieres ou marches: Sous les Empereurs suivans, le nombre en augmenta. Les Barbares se montroient là où ils n'avoient point encore paru. Et *Dion*, *l.* 55. rapporte que de son temps, sous l'Empire d'Alexandre, il y en avoit treize. On voit, par la *Notice de l'Empire*, écrite depuis Arcadius & Honorius, que, dans le seul Empire d'Orient, il y en avoit quinze: Le nombre en augmenta toujours, la Pamphilie, la Lycaonie, la Pysidie devinrent des Marches, & tout l'Empire fut couvert de fortifications. Aurelien avoit été obligé de fortifier Rome.

il fallut le fortifier; & alors on eut plus de Places & moins de forces, plus de retraites & moins de sûreté. La campagne n'étant plus habitable qu'autour des Places fortes, on en bâtit de toutes parts. Il en étoit comme de la France du temps des Normands (1), qui n'a jamais été si foible que lorsque tous ses Villages étoient entourés de murs. CHAP. XX.

Ainsi toutes ces listes de noms des Forts que Justinien fit bâtir, dont *Procope* couvre des pages entieres, ne sont que des monumens de la foiblesse de l'Empire.

CHAPITRE XXI.

Désordres de l'Empire d'Orient.

DANS ce temps-là les Perses étoient dans une situation plus heureuse que les Romains: ils craignoient peu les Peuples (2) du Nord, parce CHAP. XXI.

R

(1) Et des Anglois.
(2) Les Huns.

CHAP. XXI. parce qu'une partie du Mont Taurus entre la mer Caspienne & le Pont Euxin les en séparoit, & qu'ils gardoient un passage fort étroit (1) fermé par une porte, qui étoit le seul endroit par où la Cavalerie pouvoit passer: par tout ailleurs ces Barbares (2) étoient obligés de descendre par des précipices, & de quitter leurs chevaux qui faisoient toute leur force; mais ils étoient encore arrêtés par l'Araxe, riviere profonde, qui coule de l'Ouest à l'Est, & dont on défendoit aisément les passages.

De plus, les Perses étoient tranquilles du côté de l'Orient: au Midi ils étoient bornés par la mer. Il leur étoit facile d'entretenir la division parmi les Princes Arabes, qui ne songeoient qu'à se piller les uns les autres. Ils n'avoient donc proprement d'ennemis que les Romains. ,, Nous savons, disoit un Am-,, bassadeur de HORMISDAS (3), ,, que les Romains sont occupés à plu-,, sieurs guerres, & ont à combattre contre

(1) Les Portes Caspiennes.
(2) Procope, *Guerre des Perses*, *l.* I.
(3) Ambassades de Menandre.

„ contre presque toutes les Nations ; „ ils savent au contraire que nous n'a- „ vons de guerre que contre eux. " CHAP. XXI.

Autant que les Romains avoient négligé l'art militaire, autant les Perses l'avoient-ils cultivé. „ Les Perses, „ disoit Belisaire à ses Soldats, ne vous „ surpassent point en courage, ils „ n'ont sur vous que l'avantage de la „ discipline."

Ils prirent dans les négociations la même supériorité que dans la guerre. Sous prétexte qu'ils tenoient une garnison aux Portes Caspiennes, ils demandoient un tribut aux Romains, comme si chaque Peuple n'avoit pas ses frontieres à garder : ils se faisoient payer pour la paix, pour les trêves, pour les suspensions d'armes, pour le temps qu'on employoit à négocier ; pour celui qu'on avoit passé à faire la guerre.

Les Avares ayant traversé le Danube, les Romains, qui la plupart du temps n'avoient point de troupes à leur opposer, occupés contre les Perses lorsqu'il auroit fallu combattre les Avares, & contre les Avares quand il au-

CHAP. XXI. roit fallu arrêter les Perſes, furent encore forcés de ſe ſoumettre à un tribut; & la Majeſté de l'Empire fut flétrie chez toutes les Nations.

JUSTIN, TIBERE & MAURICE, travaillerent avec ſoin à défendre l'Empire; ce dernier avoit des vertus, mais elles étoient ternies par une avarice preſque inconcevable dans un grand Prince.

Le Roi des Avares offrit à MAURICE de lui rendre les priſonniers qu'il avoit faits, moyennant une demie piéce d'argent par tête; ſur ſon refus il les fit égorger. L'Armée Romaine indignée ſe révolta; & les Verds s'étant ſoulevés en même temps, un Centenier nommé PHOCAS fut élevé à l'Empire, & fit tuer MAURICE & ſes enfans.

L'hiſtoire de l'Empire Grec, c'eſt ainſi que nous nommerons dorénavant l'Empire Romain, n'eſt plus qu'un tiſſu de revoltes, de ſéditions & de perfidies. Les Sujets n'avoient pas ſeulement l'idée de la fidélité que l'on doit aux Princes: & la ſucceſſion des Empereurs fut ſi interrompue, que le ti-

tre

tre de *Porphyrogenete*, c'eſt-à-dire, né dans l'appartement où accouchoient les Impératrices, fut un titre diſtinctif que peu de Princes des diverſes Familles Impériales purent porter. CHAP. XXI.

Toutes les voies furent bonnes pour parvenir à l'Empire : on y alla par les Soldats, par le Clergé, par le Sénat, par les Payſans, par le Peuple de Conſtantinople, par celui des autres Villes.

La Religion Chrêtienne étant devenue dominante dans l'Empire, il s'éleva ſucceſſivement pluſieurs Héréſies qu'il fallut condamner. *Arius* ayant nié la Divinité du Verbe, les *Macédoniens* celle du Saint Eſprit, *Neſtorius* l'unité de la Perſonne de Jeſus-Chriſt, *Eutychès* ſes deux natures, les *Monothélites*, ſes deux volontés, il fallut aſſembler des Conciles contre eux : Mais les déciſions n'en ayant pas été d'abord univerſellement reçues, pluſieurs Empereurs ſéduits revinrent aux erreurs condamnées. Et comme il n'y a jamais eu de Nation qui ait porté une haine ſi violente aux Hérétiques que les Grecs, qui ſe croyoient ſouillés

 lors-

CHAP. XXI.

lorſqu'ils parloient à un Hérétique ou habitoient avec lui, il arriva que plusieurs Empereurs perdirent l'affection de leurs Sujets; & les Peuples s'accoutumerent à penſer que des Princes ſi ſouvent rebelles à Dieu, n'avoient pu être choiſis par la Providence pour les gouverner.

Une certaine opinion priſe de cette idée, qu'il ne falloit pas répandre le ſang des Chrétiens, laquelle s'établit de plus en plus lorſque les Mahométans eurent paru, fit que les crimes qui n'intéreſſoient pas directement la Religion furent foiblement punis: on ſe contenta de crever (1) les yeux, ou de couper le nez ou les cheveux, ou de mutiler de quelque maniere ceux qui avoient excité quelque révolte, ou attenté à la perſonne du Prince; des actions pareilles purent ſe commettre ſans danger & même ſans courage.

Un certain reſpect pour les ornemens Impériaux, fit que l'on jetta d'abord les yeux ſur ceux qui oſerent s'en revêtir:

(1) Zenon contribua beaucoup à établir ce relâchement. Voyez *Malchus*, *Hiſt. Byzant.* dans l'extrait des Ambaſſades.

revêtir : C'étoit un crime de porter ou d'avoir chez soi des étoffes de pourpre ; mais dès qu'un homme s'en vêtissoit, il étoit d'abord suivi, parce que le respect étoit plus attaché à l'habit qu'à la personne. CHAP. XXI.

L'ambition étoit encore irritée par l'étrange manie de ce temps-là, n'y ayant gueres d'homme considérable qui n'eût par devers lui quelque prédiction qui lui promettoit l'Empire.

Comme les maladies de l'Esprit ne se guérissent gueres (1), l'Astrologie judiciaire & l'Art de prédire par les objets vus dans l'eau d'un bassin, avoient succédé chez les Chrêtiens aux Divinations par les entrailles des Victimes ou le vol des oiseaux, abolies avec le Paganisme : des promesses vaines furent le motif de la plupart des entreprises téméraires des particuliers, comme elles devinrent la sagesse du conseil des Princes.

Lès malheurs de l'Empire croissant tous les jours, on fut naturellement porté à attribuer les mauvais succès dans la guerre, & les Traités hon-

(1) Voyez Nicetas, *Vie d'Andronic Comnene.*

CHAP. XXI. teux dans la paix, à la mauvaise conduite de ceux qui gouvernoient.

Les révolutions mêmes firent les révolutions, & l'effet devint lui-même la cause: Comme les Grecs avoient vu passer successivement tant de diverses familles sur le Trône, ils n'étoient attachés à aucune; & la fortune ayant pris des Empereurs dans toutes les conditions, il n'y avoit pas de naissance assez basse, ni de mérite si mince qui pût ôter l'espérance.

Plusieurs exemples reçus dans la Nation en formerent l'esprit général, & firent les mœurs qui regnent aussi impérieusement que les Loix.

Il semble que les grandes entreprises soient parmi nous plus difficiles à mener que chez les Anciens; on ne peut gueres les cacher, parce que la communication est telle aujourd'hui entre les Nations, que chaque Prince a des Ministres dans toutes les Cours, & peut avoir des traitres dans tous les cabinets.

L'invention des Postes fait que les Nouvelles volent & arrivent de toutes parts.

Comme

Comme les grandes entreprifes ne peuvent fe faire fans argent, & que depuis l'invention des Lettres-de-change les Négocians en font les maîtres, leurs affaires font très-fouvent liées avec les fecrets de l'Etat; & ils ne négligent rien pour les pénétrer. CHAP. XXI.

Des variations dans le change fans une caufe connue, font que bien des gens la cherchent & la trouvent à la fin.

L'invention de l'Imprimerie, qui a mis les Livres dans les mains de tout le monde; celle de la gravure, qui a rendu les cartes géographiques fi communes; enfin l'établiffement des papiers politiques, font affez connoître à chacun les intérêts généraux, pour pouvoir plus aifément être éclaircis fur les faits fecrets.

Les confpirations dans l'Etat font devenues difficiles, parce que, depuis l'invention des Poftes, tous les fecrets particuliers font dans le pouvoir du public.

Les Princes peuvent agir avec promptitude, parce qu'ils ont les forces de l'Etat dans leurs mains; les confpirateurs

CHAP. XXI. teurs font obligés d'agir lentement, parce que tout leur manque : mais à préfent que tout s'éclaircit avec plus de facilité & de promptitude, pour peu que ceux-ci perdent de temps à s'arranger, ils font découverts.

CHAPITRE XXII.

Foibleffe de l'Empire d'Orient.

CHAP. XXII. PHOCAS dans la confufion des chofes étant mal affermi, HERACLIUS vint d'Afrique, & le fit mourir; il trouva les Provinces envahies & les Légions détruites.

A peine avoit-il donné quelque remede à ces maux, que les Arabes fortirent de leur pays pour étendre la Religion & l'Empire que MAHOMET avoit fondé d'une même main.

Jamais on ne vit des progrès fi rapides : ils conquirent d'abord la Syrie, la Paleftine, l'Egypte, l'Afrique, & envahirent la Perfe.

Dieu permit que fa Religion ceffât en

en tant de lieux d'être dominante, non pas qu'il l'eût abandonnée ; mais parce que, qu'elle soit dans la gloire ou dans l'humiliation extérieure, elle est toujours également propre à produire son effet naturel, qui est de sanctifier. CHAP. XXII.

La prospérité de la Religion est différente de celle des Empires. Un Auteur célebre disoit, qu'il étoit bien aise d'être malade, parce que la maladie est le vrai état du Chrêtien. On pourroit dire de même que les humiliations de l'Eglise, sa dispersion, la destruction de ses Temples, les souffrances de ses Martyrs, sont le temps de sa gloire ; & que lorsqu'aux yeux du monde elle paroît triompher, c'est le temps ordinaire de son abaissement.

Pour expliquer cet événement fameux de la conquête de tant de pays par les Arabes, il ne faut pas avoir recours au seul enthousiasme : Les Sarrasins étoient depuis long-temps distingués parmi les auxiliaires des Romains & des Perses ; les Osroëniens & eux étoient les meilleurs hommes de trait qu'il y eût au monde ; SEVERE,

ALEXAN-

CHAP. XXII. ALEXANDRE & MAXIMIN en avoient engagé à leur service autant qu'ils avoient pu, & s'en étoient servis avec un grand succès contre les Germains qui désoloient de loin ; sous VALENS, les (1) Goths ne pouvoient leur résister : enfin ils étoient dans ces temps-là la meilleure Cavalerie du monde.

Nous avons dit que chez les Romains les Légions d'Europe valoient mieux que celles d'Asie : c'étoit tout le contraire pour la Cavalerie ; je parle de celle des Parthes, des Osroeniens, & des Sarrasins ; & c'est ce qui arrêta les conquêtes des Romains, parce que depuis ANTIOCHUS un nouveau Peuple Tartare, dont la Cavalerie étoit la meilleure du monde, s'empara de la haute Asie.

Cette Cavalerie étoit pesante (2), & celle d'Europe étoit légere ; c'est aujourd'hui tout le contraire. La Hollande & la Frise n'étoient point, pour ainsi

[1] Zozime, *l.* 4.

[2] Voyez ce que dit *Zozime*, *l.* 1. sur la Cavalerie d'Aurelien & celle de Palmyre. Voyez aussi *Ammien Marcellin*, sur la Cavalerie des Perses.

ainſi dire, encore faites (1); & l'Allemagne étoit pleine de bois, de lacs & de marais, où la Cavalerie ſervoit peu. CHAP. XXII.

Depuis qu'on a donné un cours aux grands fleuves, ces marais ſe ſont diſſipés, & l'Allemagne a changé de face. Les ouvrages de (2) VALENTINIEN ſur le Neker, & ceux des Romains ſur le Rhin, ont fait bien des changemens (3); & le commerce s'étant établi, des pays (4) qui ne produiſoient point de chevaux en ont donné, & on en a fait uſage.

CONSTANTIN (5), fils d'HERACLIUS, ayant été empoiſonné, & ſon fils CONSTANT tué en Sicile, CONSTANTIN *le Barbu* ſon fils aîné, lui ſuccéda; les Grands des Provinces

[1] C'étoit pour la plupart des terres ſubmergées, que l'art a rendues propres à être la demeure des hommes.

[2] Voyez *Ammien Marcellin*, l. 27.

[3] Le climat n'y eſt plus auſſi froid que le diſoient les Anciens.

[4] Ceſar dit que les chevaux des Germains étoient vilains & petits, *l.* 4. *c.* 2. Et TACITE, *des Mœurs des Germains*, dit: *Germania pecorum fœcunda, ſed pleraque improcera.*

[5] Zonaras, *Vie de Conſtantin le Barbu.*

ces d'Orient s'étant assemblés, ils voulurent couronner ses deux autres freres, soutenant que, comme il faut croire en la Trinité, aussi étoit-il raisonnable d'avoir trois Empereurs.

L'Histoire Grecque est pleine de traits pareils : & le petit esprit étant parvenu à faire le caractere de la Nation, il n'y eut plus de sagesse dans les entreprises, & l'on vit des troubles sans cause & des révolutions sans motifs.

Une bigotterie universelle abattit les courages & engourdit tout l'Empire. Constantinople est, à proprement parler, le seul pays d'Orient où la Religion Chrêtienne ait été dominante : or cette lâcheté, cette paresse, cette mollesse des Nations d'Asie se mêlerent dans la dévotion même. Entre mille exemples, je ne veux que PHILIPPICUS, Général de MAURICE, qui étant prêt de donner une bataille se mit à (1) pleurer, dans la considération du grand nombre de gens qui alloient être tués.

Ce sont bien d'autres larmes, celles

[1] Theophilacte, *l.* 2. *c.* 3. *Hist. de l'Empereur Maurice.*

les de ces Arabes (1) qui pleurerent de douleur de ce que leur Général avoit fait une treve qui les empêchoit de répandre le sang des Chrêtiens. CHAP. XXII.

C'est que la différence est totale entre une Armée fanatique & une Armée bigotte : on le vit dans nos temps modernes dans une révolution fameuse, lorsque l'Armée de CROMWEL étoit comme celle des Arabes, & les Armées d'Irlande & d'Ecosse comme celle des Grecs.

Une superstition grossiere, qui abaisse l'esprit autant que la Religion l'éleve, plaça toute la vertu & toute la confiance des hommes dans une ignorante stupidité pour les Images : & l'on vit des Généraux (2) lever un siege & perdre une Ville (3) pour avoir une Relique.

La Religion Chrêtienne dégénéra sous l'Empire Grec, au point où elle étoit de nos jours chez les Moscovites avant que le Czar PIERRE I. eût fait renaître

(1) *Histoire de la conquête de la Syrie, de la Perse & de l'Egypte par les Sarrasins*, par M. Ockley.

(2) Zonare, *Vie de Romain Lacapene.*

(3) Nicetas, *Vie de Jean Comnene.*

CHAP. XXII. renaître cette Nation, & introduit plus de changemens dans un Etat qu'il gouvernoit, que les Conquérans n'en font dans ceux qu'ils uſurpent.

On peut aiſément croire que les Grecs tomberent dans une eſpece d'Idolatrie. On ne ſoupçonnera pas les Italiens ni les Allemands de ce temps-là d'avoir été peu attachés au culte extérieur : cependant, lorſque les Hiſtoriens Grecs parlent du mépris des premiers pour les Reliques & les Images, on diroit que ce ſont nos Controverſiſtes qui s'échauffent contre Calvin. Quand les Allemands paſſerent pour aller dans la Terre Sainte, *Nicetas* dit que les Arméniens les reçurent comme amis, parce qu'ils n'adoroient pas les Images. Or ſi, dans la maniere de penſer des Grecs, les Italiens & les Allemands ne rendoient pas aſſez de culte aux Images, quel devoit être l'énormité du leur !

Il penſa bien y avoir en Orient à peu-près la même révolution qui arriva il y a environ deux ſiécles en Occident, lorſqu'au renouvellement des Lettres, comme on commença à ſentir

tir les abus & les déréglemens où l'on étoit tombé, tout le monde cherchant un remede au mal, des gens hardis & trop peu dociles déchirerent l'Eglise, au lieu de la reformer. CHAP. XXII.

LEON *l'Isaurien*, CONSTANTIN *Copronyme*, LEON son fils, firent la guerre aux Images : & après que le culte en eût été rétabli par l'Impératrice IRENE, LEON *l'Armenien*, MICHEL *le Begue*, & THEOPHILE les abolirent encore : ces Princes crurent n'en pouvoir moderer le culte qu'en le détruisant ; ils firent la guerre aux Moines (1) qui incommodoient l'Etat ; & prenant toujours les voies extrêmes, ils voulurent les exterminer par le glaive, au lieu de chercher à les régler.

Les Moines (2) accusés d'Idolatrie par les partisans des nouvelles opinions, leur donnerent le change, en les accusant

(1) Long-temps avant, Valens avoit fait une Loi, pour les obliger d'aller à la guerre, & fit tuer tous ceux qui n'obéirent pas. *Jornandès, de regn. Success.* & la Loi 26. Cod. *de Decur.*

(2) Tout ce qu'on verra ici sur les Moines Grecs ne porte point sur leur état; car on ne peut pas dire qu'une chose ne soit pas bonne, parce que dans de certains temps ou dans quelque Pays on en a abusé.

CHAP. XXII. ſant à leur tour de Magie (1) : & montrant au Peuple les Egliſes dénuées d'Images & de tout ce qui avoit fait juſques-là l'objet de ſa vénération, ils ne lui laiſſerent point imaginer qu'elles puſſent ſervir à d'autre uſage qu'à ſacrifier aux Démons.

Ce qui rendoit la querelle ſur les Images ſi vives, & fit que dans la ſuite les gens ſenſés ne pouvoient pas propoſer un culte modéré, c'eſt qu'elle étoit liée à des choſes bien tendres : il étoit queſtion de la puiſſance ; & les Moines l'ayant uſurpée, ils ne pouvoient l'augmenter ou la ſoutenir, qu'en ajoutant ſans ceſſe au culte extérieur, dont ils faiſoient eux-mêmes partie. Voilà pourquoi les guerres contre les Images furent toujours des guerres contre eux ; & que, quand ils eurent gagné ce point, leur pouvoir n'eut plus de bornes.

Il arriva pour lors ce que l'on vit quelques ſiecles après, dans la querelle qu'eurent BARLAAM & ACYNDINE contre

(1) Leon le Grammairien, *Vie de Leon l'Armenien*. Ibid. *Vie de Theophile*. Voyez Suidas à l'article *Conſtantin fils de Leon*.

contre les Moines, & qui tourmenta cet Empire jusqu'à sa destruction. On disputoit si la Lumiere qui apparut autour de JESUS-CHRIST sur le Thabor étoit créée ou increée: Dans le fonds les Moines ne se soucioient pas plus qu'elle fût l'un que l'autre; mais comme BARLAAM les attaquoit directement eux-mêmes, il falloit nécessairement que cette Lumiere fût increée. CHAP. XXII.

La guerre que les Empereurs Iconoclastes déclarerent aux Moines, fit que l'on reprit un peu les principes du gouvernement, que l'on employa en faveur du Public les revenus publics, & qu'enfin on ôta au corps de l'Etat ses entraves.

Quand je pense à l'ignorance profonde dans laquelle le Clergé Grec plongea les Laïques, je ne puis m'empêcher de le comparer à ces Scythes dont parle (1) *Hérodote*, qui crevoient les yeux à leurs esclaves, afin que rien ne pût les distraire & les empêcher de battre leur lait.

L'Impératrice THEODORA rétablit les Images; & les Moines recommencerent

(1) *Liv.* 4.

CHAP. XXII.

cerent à abuser de la pieté publique : ils parvinrent jusqu'à opprimer le Clergé séculier même : ils occuperent tous les grands Sieges (1), & exclurent peu-à-peu tous les Ecclésiastiques de l'Episcopat ; c'est ce qui rendit ce Clergé intolérable : Et si l'on en fait le parallele avec le Clergé Latin, si l'on compare la conduite des Papes avec celle des Patriarches de Constantinople, on verra des gens aussi sages que les autres étoient peu sensés.

Voici une étrange contradiction de l'esprit humain : Les Ministres de la Religion chez les premiers Romains, n'étant pas exclus des charges & de la société civile, s'embarrasserent peu de ses affaires : lorsque la Religion Chrêtienne fut établie, les Ecclésiastiques, qui étoient plus séparés des affaires du monde, s'en mêlerent avec modération ; mais lorsque, dans la décadence de l'Empire, les Moines furent le seul Clergé, ces gens, destinés par une profession plus particuliere à fuir & à craindre les affaires, embrasserent toutes les occasions qui purent leur y donner

(1) Voyez PACHYMERE, *l.* 8.

ner part ; ils ne cesserent de faire du bruit par-tout ; & d'agiter ce monde qu'ils avoient quitté. CHAP. XXII.

Aucune affaire d'Etat, aucune paix, aucune guerre, aucune trêve, aucune négociation, aucun mariage ne se traita que par le ministere des Moines ; les Conseils du Prince en furent remplis, & les Assemblées de la Nation presque toutes composées.

On ne sauroit croire quel mal il en résulta ; ils affoiblirent l'esprit des Princes, & leur firent faire imprudemment même les choses bonnes. Pendant (1) que BASILE occupoit les Soldats de son Armée de mer à bâtir une Eglise à Saint Michel, il laissa piller la Sicile par les Sarrasins, & prendre Syracuse : & LÉON son Successeur, qui employa sa flotte au même usage, leur laissa occuper Tauromenie & l'Isle de Lemnos.

ANDRONIC (2) PALEOLOGUE abandonna la Marine, parce qu'on l'assura que Dieu étoit si content de son

(1) Zonaras, *Vie de Basile & de Leon.* Nicephore, *Vie de Basile & de Leon.*
(2) Pachymere, *l.* 7.

CHAP. XXII. son zele pour la paix de l'Eglise, que ses Ennemis n'oseroient l'attaquer. Le même craignoit que Dieu ne lui demandât compte du temps qu'il employoit à gouverner son Etat, & qu'il déroboit aux affaires spirituelles.

Les Grecs, grands parleurs, grands Disputeurs, naturellement Sophistes, ne cesserent d'embrouiller la Religion par des Controverses. Comme les Moines avoient un grand crédit à la Cour, toujours d'autant plus foible qu'elle étoit plus corrompue, il arrivoit que les Moines & la Cour se gâtoient réciproquement, & que le mal étoit dans tous les deux; d'où il suivoit que toute l'attention des Empereurs étoit occupée quelquefois à calmer, souvent à irriter des disputes Théologiques, qu'on a toujours remarqué devenir frivoles à mesure qu'elles sont plus vives.

MICHEL PALEOLOGUE (1) dont le Regne fut tant agité par des disputes sur la Religion, voyant les affreux ravages des Turcs dans l'Asie, disoit en soupi-

(1) *Pachymere*, *l. 6. c.* 29. On a employé la Traduction de M. le Président COUSIN.

ſoupirant, que le zele téméraire de certaines perſonnes, qui en décriant ſa conduite avoient ſoulevé ſes Sujets contre lui, l'avoit obligé d'appliquer tous ſes ſoins à ſa propre conſervation, & de négliger la ruine des Provinces. „ Je me ſuis contenté, diſoit-il, de „ pourvoir à ces parties éloignées par „ le miniſtere des Gouverneurs, qui „ m'en ont diſſimulé les beſoins, ſoit „ qu'ils fuſſent gagnés par argent, ſoit „ qu'ils appréhendaſſent d'être punis." CHAP. XXII.

Les Patriarches de Conſtantinople avoient un pouvoir immenſe: comme dans les tumultes populaires les Empereurs & les Grands de l'Etat ſe retiroient dans les Egliſes, que le Patriarche étoit maître de les livrer ou non, & exerçoit ce droit à ſa fantaiſie, il ſe trouvoit toujours, quoiqu'indirectement, arbitre de toutes les affaires publiques.

Lorſque le vieux ANDRONIQUE (1) fit dire au Patriarche, qu'il ſe mêlât des affaires de l'Egliſe & le laiſſât gouver-

(1) Paléologue. Voyez l'*Hiſtoire des deux Andronique*s, écrite par CANTACUZENE, *v.* 1. *ch.* 50.

CHAP. XXII.

ner celles de l'Empire ; ,, C'eſt, lui ré-,, pondit le Patriarche, comme ſi le ,, corps diſoit à l'ame : Je ne prétens ,, avoir rien de commun avec vous, & ,, je n'ai que faire de votre ſecours pour ,, exercer mes fonctions.

De ſi monſtrueuſes prétentions étant inſupportables aux Princes, les Patriarches furent très-ſouvent chaſſés de leur Siege. Mais chez une Nation ſuperſtitieuſe, où l'on croyoit abominables toutes les fonctions Eccléſiaſtiques qu'avoit pu faire un Patriarche qu'on croyoit intrus, cela produiſit des Schiſmes continuels ; chaque Patriarche, l'ancien, le nouveau, le plus nouveau ayant chacun leurs Sectateurs.

Ces fortes de querelles étoient bien plus triſtes que celles qu'on pouvoit avoir ſur le Dogme, parce qu'elles étoient comme une hydre qu'une nouvelle diſpoſition pouvoit toujours reproduire.

La fureur des diſputes devint un état ſi naturel aux Grecs, que lorſque CANTACUZENE (1) prit Conſtantinople, il trouva l'Empereur JEAN & l'Impératrice

(1) Cantacuzene, *l.* 3. *c.* 99.

tatrice ANNE occupés à un Concile contre quelques ennemis des Moines : & quand MAHOMET II (1) l'assiégea, il ne put suspendre les haines Théologiques ; & on y étoit (2) plus occupé du Concile de Florence que de l'Armée des Turcs. CHAP. XXII.

Dans les disputes ordinaires, comme chacun sent qu'il peut se tromper, l'opiniâtreté & l'obstination ne sont pas extrêmes : mais dans celles que nous avons sur la Religion, comme, par la nature de la chose, chacun croit être sûr que son opinion est vraie, nous nous indignons contre ceux qui, au lieu de changer eux-mêmes, s'obstinent à nous faire changer.

Ceux qui liront l'Histoire de *Pachymere*, connoîtront bien l'impuissance où étoient, & où seroint toujours les Théologiens par eux-mêmes d'accommoder jamais leurs différends. On y voit un Empe-

(1) DUCAS, *Histoire des derniers Paléologues.*

(2) On se demandoit si on avoit entendu la Messe d'un Prêtre qui eût consenti à l'union ; on l'auroit fui comme le feu : on regardoit la grande Eglise comme un Temple profane. Le Moine Gennadius lançoit ses Anathêmes sur tous ceux qui désiroient la paix, *Ducas*, *Histoire des derniers Paléologues.*

CHAP. XXII. Empereur (1) qui passe sa vie à les assembler, à les écouter, à les rapprocher; on voit de l'autre une hydre de disputes qui renaissent sans cesse; & l'on sent qu'avec la même méthode, la même patience, les mêmes espérances, la même envie de finir, la même simplicité pour leurs intrigues, le même respect pour leurs haines, ils ne se seroient jamais accommodés jusqu'à la fin du monde.

En voici un exemple bien remarquable : A la sollicitation de l'Empereur (2), les Partisans du Patriarche ARSENE firent une convention avec ceux qui suivoient le Patriarche JOSEPH, qui portoit que les deux partis écriroient leurs prétentions, chacun sur un papier; qu'on jetteroit les deux papiers dans un brasier; que si l'un des deux demeuroit entier, le jugement de Dieu seroit suivi; & que si tous les deux étoient consumés, ils renonceroient à leurs différends. Le feu dévora les deux papiers, les deux Partis se réunirent, la paix dura un jour; mais le

(1) Andronic Paléologue.
(2) Pachymere, *l.* 1.

le lendemain ils dirent que leur changement auroit dû dépendre d'une persuasion intérieure, & non pas du hazard; & la guerre recommença plus vive que jamais. CHAP. XXII.

On doit donner une grande attention aux disputes des Théologiens, mais il faut la cacher autant qu'il est possible; la peine qu'on paroît prendre à les calmer les accréditant toujours, en faisant voir que leur maniere de penser est si importante qu'elle décide du repos de l'Etat & de la sûreté du Prince.

On ne peut pas plus finir leurs affaires en écoutant leurs subtilités, qu'on ne pourroit abolir les Duels en établissant des écoles où l'on rafineroit sur le point d'honneur.

Les Empereurs Grecs eurent si peu de prudence, que quand les disputes furent endormies, ils eurent la rage de les réveiller. ANASTASE (1), JUSTINIEN (2), HERACLIUS (3), MANUEL COMNENE (4) proposerent des

(1) Evagre, *liv.* 3.
(2) Procope, *Hist. Secret.*
(3) Zonare, *vie d'Héraclius.*
(4) Nicetas, *vie de Manuel Comnene.*

CHAP. XXII. des points de foi à leur Clergé & à leur Peuple, qui auroit méconnu la vérité dans leur bouche, quand même ils l'auroient trouvée. Ainsi péchant toujours dans la forme & ordinairement dans le fond, voulant faire voir leur pénétration qu'ils auroient pu si bien montrer dans tant d'autres affaires qui leur étoient confiées, ils entreprirent des disputes vaines sur la nature de Dieu, qui, se cachant aux Savans parce qu'ils sont orgueilleux, ne se montre pas mieux aux Grands de la Terre.

C'est une erreur de croire qu'il y ait dans le monde une autorité humaine à tous les égards despotique; il n'y en a jamais eu, & il n'y en aura jamais; le pouvoir le plus immense est toujours borné par quelque coin. Que le Grand Seigneur mette un nouvel impôt à Constantinople, un cri général lui fait d'abord trouver des limites qu'il n'avoit pas connues. Un Roi de Perse (1) peut bien contraindre un fils de tuer son pere, ou un pere de tuer son fils; mais obliger ses Sujets de boire du vin, il ne le peut pas. Il y a dans chaque Nation

(1) Voyez CHARDIN.

tion un esprit général, sur lequel la puissance même est fondée; quand elle choque cet esprit, elle se choque elle-même & elle s'arrête nécessairement. CHAP. XXII.

La source la plus empoisonnée de tous les malheurs des Grecs, c'est qu'ils ne connurent jamais la nature ni les bornes de la Puissance Ecclésiastique & de la Séculiere; ce qui fit que l'on tomba de part & d'autre dans des égaremens continuels.

Cette grande distinction, qui est la base sur laquelle pose la tranquillité des Peuples, est fondée non-seulement sur la Religion, mais encore sur la raison & la nature, qui veulent que des choses réellement séparées & qui ne peuvent subsister que séparées, ne soient jamais confondues.

Quoique chez les anciens Romains le Clergé ne fit pas un Corps séparé, cette distinction y étoit aussi connue que parmi nous. CLAUDIUS avoit consacré à la Liberté la maison de CICERON, lequel, revenu de son exil, la redemanda; les Pontifes déciderent que, si elle avoit été consacrée sans un ordre exprès du Peuple, on pouvoit la lui

reudre

CHAP. XXII. rendre sans blesser la Religion. „ Ils „ ont déclaré, dit *Ciceron* (1), qu'ils „ n'avoient examiné que la validité de „ la consécration, & non la Loi faite „ par le Peuple ; qu'ils avoient jugé le „ premier chef comme Pontifes, & „ qu'ils jugeroient le second comme „ Sénateurs.

CHAPITRE XXIII.

1. *Raison de la durée de l'Empire d'Orient.* 2. *Sa destruction.*

CHAP. XXIII. APRES ce que je viens de dire de l'Empire Grec, il est naturel de demander comment il a pu subsister si long-temps. Je crois pouvoir en donner les raisons.

Les Arabes l'ayant attaqué, & en ayant conquis quelques Provinces, leurs Chefs se disputerent le Caliphat ; & le feu de leur premier zele ne produisit plus que des discordes civiles.

Les mêmes Arabes ayant conquis la

(1) Lettres à Atticus, *l.* 4.

la Perſe & s'y étant diviſés ou affoiblis, les Grecs ne furent plus obligés de tenir ſur l'Euphrate les principales forces de leur Empire. CHAP. XXIII.

Un Architecte nommé CALLINIQUE, qui étoit venu de Syrie à Conſtantinople, ayant trouvé la compoſition d'un Feu que l'on ſouffloit par un tuyau, & qui étoit tel que l'eau & tout ce qui éteint les feux ordinaires ne faiſoit qu'en augmenter la violence; les Grecs, qui en firent uſage, furent en poſſeſſion pendant pluſieurs ſiécles de brûler toutes les flottes de leurs Ennemis, ſur-tout celles des Arabes qui venoient d'Afrique ou de Syrie les attaquer juſqu'à Conſtantinople.

Ce Feu fut mis au rang des ſecrets de l'Etat: & CONSTANTIN PORPHYROGENETE dans ſon ouvrage dédié à ROMAIN ſon fils, ſur l'adminiſtration de l'Empire, l'avertit que, lorſque les Barbares lui demanderont du *Feu Grégois*, il doit leur répondre qu'il ne lui eſt pas permis de leur en donner, parce qu'un Ange qui l'apporta à l'Empereur CONSTANTIN, défendit de le communiquer aux autres Nations; & que

CHAP. XXIII.

que ceux qui avoient osé le faire, avoient été dévorés par le feu du Ciel dès qu'ils étoient entrés dans l'Eglise.

Constantinople faisoit le plus grand & presque le seul commerce du monde, dans un temps où les Nations Gothiques d'un côté, & les Arabes de l'autre, avoient ruiné le commerce & l'industrie par tout ailleurs : les Manufactures de Soye y avoient passé de Perse ; & depuis l'invasion des Arabes elles furent fort négligées dans la Perse même : d'ailleurs les Grecs étoient maîtres de la Mer ; cela mit dans l'Etat d'immenses richesses, & par conséquent de grandes ressources ; & si-tôt qu'il eut quelque relâche, on vit d'abord reparoître la prospérité publique.

En voici un grand exemple. Le vieux ANDRONIC COMNENE étoit le NERON des Grecs ; mais comme parmi tous ses vices il avoit une fermeté admirable pour empêcher les injustices & les vexations des Grands, on (1) remarqua que, pendant trois ans qu'il régna,

(1) Nicetas, *Vie d'Andronic Comnene*, l. 2.

régna, plusieurs Provinces se rétablirent. CHAP. XXIII.

Enfin les Barbares qui habitoient les bords du Danube, s'étant établis, ils ne furent plus si redoutables, & servirent même de barriere contre d'autres Barbares.

Ainsi pendant que l'Empire étoit affaissé sous un mauvais gouvernement, des choses particulieres le soutenoient. C'est ainsi que nous voyons aujourd'hui quelques Nations de l'Europe se maintenir, malgré leur foiblesse, par les trésors des Indes; les Etats temporels du Pape, par le respect que l'on a pour le Souverain; & les Corsaires de Barbarie, par l'empêchement qu'ils mettent (1) au commerce des petites Nations, ce qui les rend utiles aux grandes.

L'Empire des Turcs est à présent à peu près dans le même degré de foiblesse où étoit autrefois celui des Grecs: Mais il subsistera long-temps: car (2) si quelque Prince que ce fût, mettoit cet Empire en péril en poursuivant ses

(1) Ils troublent la navigation des Italiens dans la Méditerranée.

(2) Ainsi les projets contre le Turc, comme celui qui fut fait sous le Pontificat de *Léon* X.

CHAP. XXIII. conquêtes, les trois Puissances commerçantes de l'Europe connoissent trop leurs affaires pour n'en pas prendre la défense sur le champ.

C'est leur félicité que Dieu ait permis qu'il y ait dans le monde des Nations propres à posséder inutilement un grand Empire.

Dans le tems de BASILE PORPHYROGENETE la puissance des Arabes fut détruite en Perse. MAHOMET (1) fils de SAMBRAEL qui y régnoit, appella du Nord trois mille Turcs en qualité d'auxiliaires. Sur quelque mécontentement, il envoya une Armée contre eux; mais ils la mirent en fuite. MAHOMET indigné contre ses Soldats, ordonna qu'ils passeroient devant lui vétus en robes de femmes; mais ils se joignirent aux Turcs, qui d'abord allerent ôter la garnison qui gardoit le pont

par lequel l'Empereur devoit se rendre par la Bosnie à Constantinople, le Roi de France par l'Albanie & la Grece, d'autres Princes s'embarquer dans leurs ports; ces projets, dis-je, n'étoient pas sérieux, ou étoient faits par des gens qui ne voyoient pas l'intérêt de l'Europe.

(1) Histoire écrite par Nicéphore Bryene. César, *Vie de Constantin Ducas & Romain Diogene.*

pont de l'Araxe, & ouvrirent le passage à une multitude innombrable de leurs compatriotes. CHAP. XXIII.

Après avoir conquis la Perse, ils se répandirent d'Orient en Occident sur les terres de l'Empire ; & ROMAIN DIOGENE ayant voulu les arrèter, ils le prirent prisonnier, & soumirent presque tout ce que les Grecs avoient en Asie jusqu'au Bosphore.

Quelque temps après, sous le régne d'ALEXIS COMNENE, les Latins attaquerent l'Occident. Il y avoit longtemps qu'un malheureux Schisme avoit mis une haine implacable entre les Nations des deux Rites : & elle auroit éclaté plutôt, si les Italiens n'avoient plus pensé à reprimer les Empereurs d'Allemagne qu'ils craignoient, que les Empereurs Grecs qu'ils ne faisoient que haïr.

On étoit dans ces circonstances, lorsque tout à coup il se répandit en Europe une opinion religieuse que les lieux où JESUS-CHRIST étoit né, ceux où il avoit souffert, étant profanés par les Infideles, le moyen d'effacer ses péchés étoit de prendre les armes pour les en chasser. L'Europe étoit pleine

CHAP. XXIII. de gens qui aimoient la guerre, qui avoient beaucoup de crimes à expier, & qu'on leur propofoit d'expier en fuivant leur paffion dominante; tout le monde prit donc la Croix & les Armes.

Les Croifés étant arrivés en Orient, affiégerent Nicée & la prirent; ils la rendirent aux Grecs: & dans la confternation des Infideles, ALEXIS & JEAN COMNENE rechafferent les Turcs jufqu'à l'Euphrate.

Mais quel que fût l'avantage que les Grecs puffent tirer des expéditions des Croifés, il n'y avoit pas d'Empereur qui ne frémît du péril de voir paffer au milieu de fes Etats, & fuccéder des Héros fi fiers & de fi grandes Armées.

Ils chercherent donc à dégoûter l'Europe de ces entreprifes: & les Croifés trouverent par tout des trahifons, de la perfidie, & tout ce qu'on peut attendre d'un Ennemi timide.

Il faut avouer que les François, qui avoient commencé ces expéditions, n'avoient rien fait pour fe faire fouffrir. Au travers des invectives (1) d'ANDRONIC COMNENE contre nous, on voit dans le fond que chez une Nation étrangere

[1] Hiftoire d'Alexis fon pere, l. 10. & 11.

gere nous ne nous contraignions point, & que nous avions pour lors les défauts qu'on nous reproche aujourd'hui. CHAP. XXIII.

Un Comte François alla se mettre sur le Trône de l'Empereur: le Comte BAUDOUIN le tira par le bras, & lui dit: „ Vous devez savoir que, quand on " est dans un pays, il en faut suivre les " usages. Vraiment, voilà un beau Pay-" san, répondit-il, de s'asseoir ici, tandis" que tant de Capitaines sont debout! "

Les Allemands qui passerent ensuite, & qui étoient (1) les meilleures gens du monde, firent une rude pénitence de nos étourderies, & trouverent par tout des esprits que nous avions revoltés.

Enfin la haine fut portée au dernier comble: & quelques mauvais traitemens faits à des Marchands Vénitiens, l'ambition, l'avarice, un faux zele, déterminerent les François & les Vénitiens à se croiser contre les Grecs.

Ils les trouverent aussi peu aguerris, que dans ces derniers temps les Tartares trouverent les Chinois. Les (2) François se mocquoient de leurs habillemens

[1] Nicetas, *Hist. de Manuel Commene*, *l.* 1.
[2] Nicetas, *Hist. après la prise de Const. c.* 3.

CHAP. XXIII. billemens efféminés ; ils se promenoient dans les rues de Constantinople, revêtus de leurs robes peintes ; ils portoient à la main une écritoire & du papier, par dérision pour cette Nation qui avoit renoncé à la profession des armes ; & après la guerre, ils refuserent de recevoir dans leurs troupes quelque Grec que ce fut.

Ils prirent toute la partie d'Occident, & y élurent Empereur le Comte de Flandres, dont les Etats éloignés ne pouvoient donner aucune jalousie aux Italiens. Les Grecs se maintinrent dans l'Orient, séparés des Turcs par les montagnes, & des Latins par la mer.

Les Latins, qui n'avoient pas trouvé d'obstacles dans leurs conquêtes, en ayant trouvé une infinité dans leur établissement, les Grecs repasserent d'Asie en Europe, reprirent Constantinople & presque tout l'Occident.

Mais ce nouvel Empire ne fut que le fantôme du premier, & n'en eut ni les ressources ni la puissance.

Il ne posséda gueres en Asie que les Provinces qui sont en deçà du Méandre & du Sangare : la plupart de celles

les d'Europe furent divisées en de petites Souverainetés. CHAP. XXIII.

De plus, pendant soixante ans que Constantinople resta entre les mains des Latins, les vaincus s'étant dispersés & les Conquérans occupés à la guerre, le commerce passa entiérement aux Villes d'Italie; & Constantinople fut privée de ses richesses.

Le commerce même de l'intérieur se fit par les Latins. Les (1) Grecs nouvellement rétablis, & qui craignoient tout, voulurent se concilier les Génois, en leur accordant la liberté de trafiquer sans payer des droits: & les Vénitiens qui n'accepterent point de paix, mais quelques treves, & qu'on ne voulut pas irriter, n'en payerent pas non plus.

Quoiqu'avant la prise de Constantinople, MANUEL COMNENE eût laissé tomber la Marine; cependant, comme le commerce subsistoit encore, on pouvoit facilement la rétablir: mais quand dans le nouvel Empire on l'eût abandonnée, le mal fut sans remede, parce que l'impuissance augmenta toujours.

Cet Etat, qui dominoit sur plusieurs

[1] Cantacuzene, *l.* 4.

CHAP. XXIII. ſieurs Isles, qui étoit partagé par la Mer, & qui en étoit environné en tant d'endroits, n'avoit point de vaiſſeaux pour y naviger. Les Provinces n'eurent plus de communication entre elles : on (1) obligea les Peuples de ſe réfugier plus avant dans les terres pour éviter les Pirates ; & quand ils l'eurent fait, on leur ordonna de ſe retirer dans les fortereſſes pour ſe ſauver des Turcs.

Les Turcs faiſoient pour lors aux Grecs une guerre ſinguliere : ils alloient proprement à la chaſſe des hommes ; ils traverſoient quelquefois deux cent lieues de pays pour faire leurs ravages. Comme ils étoient (2) diviſés ſous pluſieurs Sultans, on ne pouvoit pas par des préſens faire la paix avec tous ; & il étoit inutile de la faire avec quelques-uns. Ils s'étoient faits Mahométans ; & le zele pour leur Religion les engageoit merveilleuſement à ravager les Terres des Chrètiens. D'ailleurs comme c'étoient les Peuples les (3) plus laids de la terre, leurs fem-

mes

[1] Pachymere, *l.* 7.

[2] Cantacuzene, *l.* 3. *c.* 96. & Pachymere, *l.* 11. *c.* 9.

[3] Cela donna lieu à cette tradition du

mes étoient affreuſes comme eux ; & dès qu'ils eurent vu des Grecques, ils n'en purent plus ſouffrir d'autres (1). Cela les porta à des enlévemens continuels. Enfin ils avoient été de tout temps adonnés aux brigandages ; & c'étoit ces mêmes (2) Huns qui avoient autrefois cauſé tant de maux à l'Empire Romain. CHAP. XXIII.

Les Turcs inondant tout ce qui reſtoit à l'Empire Grec en Aſie, les habitans qui purent leur échaper fuirent devant eux juſqu'au Boſphore ; & ceux qui trouverent des vaiſſeaux ſe réfugierent

Nord rapportée par le Goth *Jornandès*, que Philimer, Roi des Goths, entrant dans les Terres Gétiques, y ayant trouvé des femmes ſorcieres, il les chaſſa loin de ſon Armée; qu'elles errerent dans les déſerts, où des Démons incubes s'accouplerent avec elles, d'où vint la Nation des Huns : *Genus ferociſſimum, quod fuit primum inter paludes, minutum, tetrum atque exile, nec aliâ voce notum niſi quæ humani ſermonis imaginem aſſignabat.*

[1] Michel Ducas, *Hiſt. de Jean Manuel, J. & Conſtantin*, ch. 9. Conſtantin Porphyrogenete au commencement de ſon extrait des Ambaſſades, avertit que quand les Barbares viennent à Conſtantinople, les Romains doivent bien ſe garder de leur montrer la grandeur de leurs richeſſes ni la beauté de leurs femmes.

[2] V. la troiſieme note de la p. précédente.

CHAP. XXIII. rent dans la partie de l'Empire qui étoit en Europe ; ce qui augmenta considérablement le nombre de ses habitans : mais il diminua bien-tôt. Il y eut des guerres civiles si furieuses, que les deux factions appellerent divers Sultans Turcs, sous cette (1) condition, aussi extravagante que barbare, que tous les habitans qu'ils prendroient dans les pays du parti contraire, seroient menés en esclavage : & chacun, dans la vue de ruiner ses Ennemis, concourut à détruire la Nation.

BAJAZET ayant soumis tous les autres Sultans, les Turcs auroient fait pour lors ce qu'ils firent depuis sous MAHOMET II., s'ils n'avoient pas été eux-mêmes sur le point d'être exterminés par les Tartares.

Je n'ai pas le courage de parler des miseres qui suivirent : je dirai seulement que, sous les derniers Empereurs, l'Empire, réduit aux fauxbourgs de Constantinople, finit comme le Rhin, qui n'est plus qu'un ruisseau lorsqu'il se perd dans l'Océan.

TABLE

[1] Voyez l'Histoire des Empereurs Jean Paléologue & Jean Cantacuzene, écrite par *Cantacuzene*.

FIN.

TABLE

DES MATIERES.

A

BAJAZET

B

C

D

Divi-

E

Eques,

Fortune

G

Icono-

I

Italie

K

L

M

 Cour,

Nord

O

P

aux

R

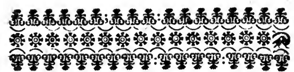
S

T

Fin de la Table des Matieres.



DIALO-



DIALOGUE
DE SYLLA
ET D'EUCRATE.

QUELQUES jours après que Sylla se fut démis de la Dictature, j'appris que la réputation que j'avois parmi les Philosophes, lui faisoit souhaitter de me voir. Il étoit à sa maison de Tibur, où il jouissoit des premiers momens tranquilles de sa vie. Je ne sentis point devant lui le désordre où nous jette ordinairement la présence des grands hommes. Et dès que nous fumes seuls: SYLLA, *lui dis-je*, vous vous êtes donc mis vous-même dans cet état de médiocrité qui afflige presque tous les humains? Vous avez renoncé à cet Empire que votre gloire & vos vertus vous donnoient sur tous les hommes? La Fortune semble être gênée de ne plus vous élever aux honneurs.

S. EUCRATE, *me dit-il*, si je ne suis plus en spectacle à l'Univers, c'est la faute des choses humaines qui ont des bornes, & non pas la mienne. J'ai cru avoir rempli ma destinée, dès que je n'ai plus eu à faire de grandes choses. Je n'étois point fait pour gouverner tranquillement un Peuple esclave. J'aime à remporter des victoires, à fonder ou détruire des Etats, à faire des ligues, à punir un Usurpateur: Mais pour ces minces détails de gouvernement où les génies médiocres ont tant d'avantages, cette lente exécution des loix, cette discipline d'une Milice tranquille, mon ame ne sauroit s'en occuper.

E. Il est singulier, *lui dis-je*, que vous ayez porté tant de délicatesse dans l'ambition. Nous avons bien vu de grands hommes peu touchés du vain éclat & de la pompe qui entourent ceux qui gouvernent: mais il y en a bien peu qui n'aient été sensibles au plaisir de gouverner, & de faire rendre à leur fantaisie le respect qui n'est dû qu'aux Loix.

S. Et moi, *me dit-il*, Eucrate, je n'ai jamais été si peu content que lorsque je me suis vu maître absolu dans Rome; que j'ai regardé autour de moi, & que je n'ai trouvé ni rivaux ni ennemis. J'ai

J'ai cru qu'on diroit quelque jour, que je n'avois châtié que des Efclaves. Veux-tu, me fuis-je dit, que dans ta Patrie il n'y ait plus d'hommes qui puiffent être touchés de ta gloire? Et puifque tu établis la Tyrannie, ne vois-tu pas bien qu'il n'y aura point après toi de Prince fi lâche que la flaterie ne t'égale, & ne pare de ton nom, de tes titres, & de tes vertus mêmes?

E. Seigneur, vous changez toutes mes idées, de la façon dont je vous vois agir. Je croyois que vous aviez de l'ambition, mais aucun amour pour la gloire : je voyois bien que votre ame étoit haute; mais je ne foupçonnois pas qu'elle fût grande : tout dans votre vie fembloit me montrer un homme dévoré du defir de commander, & qui, plein des plus funeftes paffions, fe chargeoit avec plaifir de la honte, des remords & de la baffeffe même attachés à la Tyrannie. Car enfin, vous avez tout facrifié à votre puiffance; vous vous êtes rendu redoutable à tous les Romains; vous avez exercé fans pitié les fonctions de la plus terrible Magiftrature qui fût jamais. Le Sénat ne vit qu'en tremblant un Défenfeur fi impitoyable. Quelqu'un

qu'un vous dit : Sylla, jusqu'à quand répandras-tu le sang Romain ? Veux-tu ne commander qu'à des murailles ? Pour lors vous publiates ces Tables qui déciderent de la vie & de la mort de chaque Citoyen.

S. Et c'est tout le sang que j'ai versé qui m'a mis en état de faire la plus grande de toutes mes actions. Si j'avois gouverné les Romains avec douceur, quelle merveille, que l'ennui, que le dégoût, qu'un caprice m'eussent fait quitter le gouvernement ! Mais je me suis démis de la Dictature dans le temps qu'il n'y avoit pas un seul homme dans l'Univers, qui ne crût que la Dictature étoit mon seul asyle. J'ai paru devant les Romains, Citoyen au milieu de mes Citoyens ; & j'ai osé leur dire : *Je suis prêt à rendre compte de tout le sang que j'ai versé pour la République ; je répondrai à tous ceux qui viendront me demander leur pere, leur fils, ou leur frere.* Tous les Romains se sont tûs devant moi.

E. Cette belle action dont vous me parlez, me paroît bien imprudente. Il est vrai que vous avez eu pour vous le nouvel étonnement dans lequel vous avez mis les Romains. Mais comment osâtes-vous leur

leur parler de vous juſtifier, & de prendre pour Juges des gens qui vous devoient tant de vengeances?

Quand toutes vos actions n'auroient été que ſéveres pendant que vous étiez le maître, elles devenoient des crimes affreux dès que vous ne l'étiez plus.

S. Vous appellez des crimes, *me dit-il*, ce qui a fait le ſalut de la République? Vouliez-vous que je viſſe tranquillement des Sénateurs trahir le Sénat, pour ce Peuple, qui, s'imaginant que la liberté doit être auſſi extrême que le peut être l'eſclavage, cherchoit à abolir la Magiſtrature même?

Le Peuple, gêné par les loix & par la gravité du Sénat, a toujours travaillé à renverſer l'un & l'autre. Mais celui qui eſt aſſez ambitieux pour le ſervir contre le Sénat & les Loix, le fut toujours aſſez pour devenir ſon maître. C'eſt ainſi que nous avons vû finir tant de Républiques dans la Grece & dans l'Italie.

Pour prévenir un pareil malheur, le Sénat a toujours été obligé d'occuper à la guerre ce Peuple indocile. Il a été forcé, malgré lui, à ravager la terre, & à ſoumettre tant de Nations dont l'obéïſſance nous

nous pese. A présent que l'Univers n'a plus d'ennemis à nous donner, quel seroit le destin de la République? Et sans moi le Sénat auroit-il pu empêcher que le Peuple, dans sa fureur aveugle pour la liberté, ne se livrât lui-même à Marius, ou au premier Tyran qui lui auroit fait esperer l'indépendance?

Les Dieux, qui ont donné à la plûpart des hommes une lâche ambition, ont attaché à la liberté presqu'autant de malheurs qu'à la servitude. Mais quel que doive être le prix de cette noble liberté, il faut bien le payer aux Dieux.

La Mer engloutit les Vaisseaux, elle submerge des pays entiers; & elle est pourtant utile aux humains.

La postérité jugera ce que Rome n'a pas encore osé examiner : elle trouvera peut-être que je n'ai pas versé assez de sang; & que tous les partisans de Marius n'ont pas été proscripts.

E. Il faut que je vous l'avoue, Sylla, vous m'étonnez. Quoi! c'est pour le bien de votre Patrie que vous avez versé tant de sang; & vous avez eu de l'attachement pour elle?

S. EUCRATE, *me dit-il*, je n'eus jamais

mais cet amour dominant pour la Patrie, dont nous trouvons tant d'exemples dans les premiers temps de la République : & j'aime autant Coriolan qui porte la flamme & le fer jusqu'aux murailles de sa Ville ingrate, qui fait repentir chaque Citoyen de l'affront que lui a fait chaque Citoyen ; que celui qui chassa les Gaulois du Capitole. Je ne me suis jamais piqué d'être l'esclave ni l'idolâtre de la Societé de mes pareils : & cet amour tant vanté est une passion trop populaire, pour être compatible avec la hauteur de mon ame. Je me suis uniquement conduit par mes réflexions, & surtout par le mépris que j'ai eu pour les hommes. On peut juger, par la maniere dont j'ai traité le seul grand Peuple de l'Univers, de l'excès de ce mépris pour tous les autres.

J'ai cru qu'étant sur la terre, il falloit que j'y fusse libre. Si j'étois né chez les Barbares, j'aurois moins cherché à usurper le Trône pour commander, que pour ne pas obéir. Né dans une République, j'ai obtenu la gloire des Conquérans, en ne cherchant que celle des hommes libres.

Lorsqu'avec mes Soldats je suis entré dans Rome, je ne respirois ni la fureur, ni

la

la vengeance. J'ai jugé ſans haine, mais auſſi ſans pitié, les Romains étonnés. Vous étiez libres, ai-je dit; & vous vouliez vivre eſclaves. Non. Mais mourez; & vous aurez l'avantage de mourir Citoyens d'une Ville libre.

J'ai cru qu'ôter la liberté à une Ville dont j'étois Citoyen, étoit le plus grand des crimes. J'ai puni ce crime-là: & je ne me ſuis point embarraſſé ſi je ſerois le bon ou le mauvais génie de la République. Cependant le Gouvernement de nos Peres a été rétabli; le Peuple a expié tous les affronts qu'il avoit faits aux Nobles: la crainte a ſuſpendu les jalouſies; & Rome n'a jamais été ſi tranquille.

Vous voilà inſtruit de ce qui m'a déterminé à toutes les ſanglantes Tragédies que vous avez vues. Si j'avois vécu dans ces jours heureux de la République, où les Citoyens, tranquilles dans leurs maiſons, y rendoient aux Dieux une ame libre, vous m'auriez vu paſſer ma vie dans cette retraite, que je n'ai obtenue que par tant de ſang & de ſueur.

E. Seigneur, *lui dis-je*, il eſt heureux que le Ciel ait épargné au genre humain le nombre des hommes tels que vous: Nés pour

pour la médiocrité, nous ſommes accablés par les eſprits ſublimes. Pour qu'un homme ſoit au-deſſus de l'humanité, il en coûte trop cher à tous les autres.

Vous avez regardé l'ambition des Héros comme une paſſion commune; & vous n'avez fait cas que de l'ambition qui raiſonne. Le deſir inſatiable de dominer, que vous avez trouvé dans le cœur de quelques Citoyens, vous a fait prendre la réſolution d'être un homme extraordinaire: l'amour de votre liberté vous a fait prendre celle d'être terrible & cruel. Qui diroit qu'un Héroïſme de principe, eût été plus funeſte qu'un Héroïſme d'impétuoſité? Mais ſi, pour vous empêcher d'être eſclave, il vous a fallu uſurper la Dictature, comment avez-vous oſé la rendre? Le Peuple Romain, dites-vous, vous a vu déſarmer, & n'a point attenté ſur votre vie. C'eſt un danger auquel vous avez échapé; un plus grand danger peut vous attendre. Il peut vous arriver de voir quelque jour un grand criminel jouir de votre modération, & vous confondre dans la foule d'un Peuple ſoumis.

S. J'ai un nom, *me dit-il;* & il me ſuffit pour ma ſûreté & celle du Peuple Romain.

Romain. Ce nom arrête toutes les entreprises ; & il n'y a point d'ambition qui n'en soit épouvantée. Sylla respire ; & son Génie est plus puissant que celui de tous les Romains. Sylla a autour de lui Chéronée, Orchoméne & Signion ; Sylla a donné à chaque famille de Rome un exemple domestique & terrible : Chaque Romain m'aura toujours devant les yeux, & dans ses songes même je lui apparoîtrai couvert de sang ; il croira voir les funestes Tables, & lire son nom à la tête des Proscripts. On murmure en secret contre mes Loix ; mais elles ne seront pas effacées par des flots même de sang Romain. Ne suis-je pas au milieu de Rome ? Vous trouverez encore chez moi le javelot que j'avois à Orchoméne, & le bouclier que je portai sur les murailles d'Athènes. Parce que je n'ai point de Licteurs, en suis-je moins Sylla ? J'ai pour moi le Sénat, avec la Justice & les Loix ; le Sénat a pour lui mon génie, ma fortune & ma gloire.

E. J'avoue, *lui dis-je*, que, quand on a une fois fait trembler quelqu'un, on conserve presque toujours quelque chose de l'avantage qu'on a pris.

Sans

S. Sans doute, *me dit-il.* J'ai étonné les hommes; & c'eſt beaucoup. Repaſſez dans votre mémoire l'hiſtoire de ma vie: vous verrez que j'ai tout tiré de ce principe, & qu'il a été l'ame de toutes mes actions. Reſſouvenez-vous de mes démêlés avec Marius: Je fus indigné de voir un homme ſans nom, fier de la baſſeſſe de ſa naiſſance, entreprendre de ramener les premieres Familles de Rome dans la foule du Peuple: & dans cette ſituation, je portois tout le poids d'une grande ame. J'étois jeune, & je me réſolus de me mettre en état de demander compte à Marius de ſes mépris. Pour cela, je l'attaquai avec ſes propres armes, c'eſt-à-dire, par des victoires contre les Ennemis de la République.

Lorſque, par le caprice du ſort, je fus obligé de ſortir de Rome, je me conduiſis de même: J'allai faire la guerre à Mithridate; & je crus détruire Marius, à force de vaincre l'Ennemi de Marius. Pendant que je laiſſai ce Romain jouir de ſon pouvoir ſur la Populace, je multipliois ſes mortifications; & je le forçois tous les jours d'aller au Capitole rendre graces aux Dieux des ſuccès dont je le déſeſperois. Je

lui faisois une guerre de réputation, plus cruelle cent fois que celle que mes Légions faisoient au Roi Barbare. Il ne sortoit pas un seul mot de ma bouche, qui ne marquât mon audace; & mes moindres actions, toujours superbes, étoient pour Marius de funestes présages. Enfin Mithridate demanda la paix; les conditions étoient raisonnables: & si Rome avoit été tranquille, ou si ma fortune n'avoit pas été chancellante, je les aurois acceptées. Mais le mauvais état de mes affaires m'obligea de les rendre plus dures; j'exigeai qu'il détruisît sa Flotte, & qu'il rendît aux Rois ses voisins tous les Etats dont il les avoit dépouillés. Je te laisse, lui dis-je, le Royaume de tes Peres, à toi qui devrois me remercier de ce que je te laisse la main, avec laquelle tu as signé l'ordre de faire mourir en un jour cent mille Romains. Mithridate resta immobile; & Marius, au milieu de Rome, en trembla.

Cette même audace, qui m'a si bien servi contre Mithridate, contre Marius, contre son fils, contre Thelesinus, contre le Peuple, qui a soutenu toute ma Dictature, a aussi défendu ma vie le jour que

je l'ai quittée : & ce jour assure ma liberté pour jamais.

E. Seigneur, *lui dis-je*, Marius raisonnoit comme vous, lorsque, couvert du sang de ses Ennemis & de celui des Romains, il montroit cette audace que vous avez punie. Vous avez bien pour vous quelques victoires de plus, & de plus grands excès. Mais, en prenant la Dictature, vous avez donné l'exemple du crime que vous avez puni. Voilà l'exemple qui sera suivi, & non pas celui d'une modération qu'on ne fera qu'admirer.

Quand les Dieux ont souffert que Sylla se soit impunément fait Dictateur dans Rome, ils y ont proscript la liberté pour jamais. Il faudroit qu'ils fissent trop de miracles, pour arracher à présent du cœur de tous les Capitaines Romains l'ambition de régner. Vous leur avez appris qu'il y avoit une voie bien plus sûre pour aller à la Tyrannie, & la garder sans péril. Vous avez divulgué ce fatal secret, & ôté ce qui fait seul les bons Citoyens d'une République trop riche & trop grande ; le désespoir de pouvoir l'opprimer.

Il changea de visage, & se tut un moment. Je ne crains, *me dit-il avec émo-*

tion, qu'un Homme, dans lequel je crois voir plusieurs Marius. Le hazard, ou bien un destin plus fort, me l'a fait épargner. Je le regarde sans cesse; j'étudie son ame : il y cache des desseins profonds. Mais, s'il ose jamais former celui de commander à des hommes que j'ai faits mes égaux, je jure par les Dieux que je punirai son insolence.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, l'Ouvrage intitulé, *Considérations sur les causes de la Grandeur des Romains & de leur Décadence*, avec des *Augmentations*, dans lesquelles je n'ai rien trouvé qui ne soit digne de la réputation de ce Livre & de celle de l'Auteur. Fait à Versailles, ce 12. Août 1747. *Signé*, DEMONCRIF.

